DEO ADJUVANTE
NON
TIMENDUM

XAVIER UNIVERSITY
LIBRARY
NEW ORLEANS, LA.

SEC. 844.65
LIB. R6180
ACCES. 24011

DONATED BY

WITHDRAWN

REPAIRED BY
W. P. A.
Bookbinding Project
N.O. #2C. 11/2/39
WOMEN'S and PROFESSIONAL DIVISION

COLLEGIUM

ŒUVRES CHOISIES

DE

A. RIVAROL

ŒUVRES CHOISIES

DE

A. RIVAROL

PUBLIÉES EN DEUX VOLUMES

AVEC UNE PRÉFACE

PAR M. DE LESCURE

TOME PREMIER

PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
E. FLAMMARION, SUCCESSEUR
26, Rue Racine, 26

24011

844.69
R 6180
v.1

NOTICE

RIVAROL *n'appartient pas, dans notre littérature, au premier rang. Il y visait, et il était capable d'y atteindre; mais, arrêté en plein essor par la Révolution, et rejeté par elle dans la vie politique militante, mort prématurément en exil à quarante-sept ans, il n'a pu donner toute sa mesure. Il n'a laissé que des fragments pendant à vide sur le monument interrompu; mais il y a dans ces fragments des commencements de chefs-d'œuvre. Ce qui reste surtout de lui, c'est le souvenir de ses épigrammes, de ces traits de son ingénieuse malignité, qui volent et piquent encore, de ces mots à la fois solides et brillants, où l'esprit n'est que l'ornement du bon sens ou la vengeance du goût, et dont une circulation plus que séculaire n'a pu émousser le coin ni altérer l'aloi.*

Ce qui survit enfin de précis dans l'effacement pro-

gressif de cette aimable et légère figure, c'est l'indélébile renom d'une conversation prestigieuse, servie par une fécondité de parole égale à celle de l'imagination, aidée dans son effet par l'attrait d'un visage enchanteur, d'un sourire à lui seul éloquent. Si Rivarol, comme écrivain, par le don et l'art du style, peut être considéré comme ayant porté le talent à sa plus haute expression, comme causeur il est sans maître et sans rival, et son originalité semble toucher au génie.

Il faut même le dire, la justice qu'on lui rend si facilement, quand on l'envisage comme improvisateur, comme causeur (des notes du comte de Tilly et de Chênedollé, écrites sous l'impression du moment, et qui ont la fidélité vivante de la sténographie, permettent de l'apprécier à ce point de vue), a nui quelque peu à celle qui lui est due comme écrivain et comme philosophe. Sous le Rivarol connu, presque banal, il y a tout un Rivarol nouveau, inconnu ou méconnu, un Rivarol sérieux, à la gloire duquel ont fait tort les succès du Rivarol frivole. C'est ce Rivarol nouveau que nous voulons surtout présenter et faire connaître au lecteur. Il verra que Rivarol, comme il arrive souvent, a été quelque peu victime de sa renommée et déprécié par ses admirateurs mêmes. Il verra que, du côté où nous allons appuyer, il peut gagner, sans rien perdre de l'autre, demeurant, ce qui n'est pas peu de chose, au lendemain de la mort de Vol-

taire, pour un contemporain de Beaumarchais et de Chamfort, un grand homme d'esprit, sans cesser d'être un écrivain. Il ne lui a manqué que le temps pour devenir, ajoutant aux dons natifs les perfections d'un art achevé, un grand homme tout court.

Les commencements de Rivarol sont des plus incertains. L'aube de cette vie, qui devait avoir un si brillant midi, un soir presque illustre, est toute nuageuse. Sur la date même de sa naissance, sur son éducation, ses premiers maîtres, ses premiers ouvrages, l'époque de son début parisien, il y a dissidence et controverse entre tous les biographes. « Les origines de Rivarol, a dit Sainte-Beuve, mis de mauvaise humeur par tant de contradictions, sont inextricables. » Nos recherches nous ont permis de résoudre presque toutes les questions, de dissiper à peu près toutes les obscurités qui avaient justement rebuté l'éminent critique. Nous n'avons ici qu'à donner les résultats de nos investigations.

On trouve dans les Mémoires de Saint-Simon, *dans les* Mémoires du duc de Luynes, *le portrait d'un marquis de Rivarolles, — Piémontais d'origine, lieutenant général au service de la France sous Louis XIV, mort en 1704, laissant la renommée d'un homme des plus intrépides et des plus spirituels, — et la mention de ses descendants. Ce n'est pas à cette branche des Rivarol français que la famille de l'écrivain rattache son rameau. Les historiens*

génois Ganduccio et Casoni, le NOBILIAIRE GÉNOIS *de 1780, font mention d'une famille des plus anciennes, originaire du Parmesan, où elle reçut en 1050, de l'empereur Conrad II, le fief de Rivarolo, qui, depuis le XI^e^ siècle, a fixé à Gênes et à Chiavari la souche originelle de diverses branches transplantées en Lombardie, en Sicile, en Espagne, en Corse. C'est à la branche de Lombardie, qui a eu, comme les autres, son illustration ecclésiastique, diplomatique, militaire, que Rivarol attribuait ses ancêtres. Ces questions généalogiques nous semblent d'ailleurs oiseuses à propos d'un homme qui, s'étant fait un nom, n'a pas besoin d'aïeux.*

Il nous suffira donc de dire qu'Antoine-Roch Rivaroli, fils de Jean et d'Anastasie Binelli, né le 16 août 1685, à Vinsali, diocèse de Novare, s'arrêta, en revenant de la guerre de la succession d'Espagne, à Nîmes, y connut une jeune fille de condition modeste, Jeanne Bonnet, d'Alais, l'aima, l'épousa en 1720 et en eut quatre enfants. Par suite de cette expatriation et de cette mésalliance, il dut renoncer à sa part de l'héritage paternel, qu'en sa double qualité d'absent et de dérogeant il eût sans doute vainement revendiquée. De ses quatre enfants, le puîné, Claude-François, fut curé de Montfaucon. Des deux filles, l'une, Françoise, ne se maria point; l'autre, Pauline, épousa le comte de Barruel-Bauvert. L'aîné, Jean-Baptiste, né en 1727, mort le 27 octobre 1807,

épousa, comme son père, une fille de condition modeste, Catherine Avon, morte le 13 août 1815, et en eut, de 1753 à 1773, en vingt ans, seize enfants, dont Claude-François, le général, et Antoine, l'écrivain.

Antoine Rivarol, dont l'acte de naissance et de baptême ne porte aucune particule ni qualification nobiliaire, par suite sans doute de ces décadences successives qui avaient fait tomber sa famille de mésalliance en pauvreté et de pauvreté en roture, — il y a plus d'un exemple de ces renonciations implicites, de ces inévitables désuétudes, — naquit en Languedoc, le 26 juin 1753, à Bagnols, aujourd'hui chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Uzès, département du Gard. Nous puisons cette date, désormais irréfutable, à ce document de l'état civil auquel personne n'avait recouru avant nous, tant il est vrai que le parti le plus simple est celui dont on ne s'avise le plus souvent qu'en dernier lieu. Cette première rectification annule toutes les dates diverses auxquelles, depuis 1753 jusqu'à 1757, se sont arrêtés tour à tour les biographes : Cubières-Palmaizeaux, Sulpice de La Platière, Hippolyte de La Porte, Berville, Arsène Houssaye, Léonce Curnier, Lefebvre-Deumier, Sainte-Beuve, Quérard, Feller, Malitourne, etc. Sur ces documents d'état civil, le père de Rivarol est successivement qualifié de fabricant de soie, aubergiste, pensionnaire de l'État, etc Il avait été retraité comme employé aux Aides à Toulouse et à Bagnols. Il est aussi in-

contestable qu'il fut à un certain moment maître d'école. Ce qui ne l'est pas moins, c'est que cet homme industrieux et aux multiples aspects fut aimable et instruit, versé dans la connaissance de la langue italienne, qu'il apprit de bonne heure à ses enfants, et doué du talent de faire agréablement les vers. Qu'il ait, en qualité de propriétaire ou de gérant, hébergé, sous l'enseigne des Trois-Pigeons, *ses contemporains, comme avant lui le père de Rabelais et le père de Voiture, comme à la même époque le père de Brissot, la chose importe peu, et les victimes de Rivarol, qui ont cru se venger en lui jetant la profession paternelle à la tête, n'ont trouvé là que la plus impuissante et la plus maladroite des représailles : car elle s'émoussait contre une imperturbable belle humeur, et elle n'empêchait pas d'ailleurs Rivarol d'être noble par l'origine, et surtout par l'esprit.*

Après avoir reçu sans doute les premiers rudiments, de son père, dont il était le préféré, et qui prit certainement plaisir à cultiver des aptitudes de bonne heure éclatantes, Antoine Rivarol fut élevé au collège des Joséphistes de Bagnols. A dix-huit ans, il entra au séminaire des Sulpiciens, à Bourg-Saint-Andéol. Là, ses mérites et ses succès précoces attirèrent sur lui l'attention et la sollicitude de l'évêque d'Uzès, qui favorisa l'accès du corps ecclésiastique à un sujet doué de façon à lui faire honneur. Antoine mit en effet le pied à l'échelle, mais s'arrêta au pre-

mier degré. C'est avec le titre d'abbé et le petit collet qu'il sortit du séminaire de Sainte-Garde, à Avignon, et qu'il parut dans le monde, où il ne devait pas tarder à renoncer aux bénéfices futurs et à prendre l'habit qui convenait à des travaux et à des succès tout profanes. Ce jeune homme, bientôt fameux dans le Midi par sa figure et son esprit, qui étouffait sous les voûtes du cloître d'Avignon, ne devait se trouver guère moins à l'étroit dans la maison paternelle, dans le paysage natal. Une si luxuriante et si exubérante nature ne pouvait respirer à l'aise que du côté de Paris. Il fallait à ses ailes l'air subtil de la capitale.

Dès la fin de l'automne de 1777, nous retrouvons en effet Rivarol à Paris, cette ville dont on peut dire, comme Mazarin l'a fait pour Rome, « qu'elle n'est marâtre à personne », cette ville dont Rivarol lui-même a dit plus tard que « la Providence y est plus grande qu'ailleurs ».

Comptant donc sur la Providence et le hasard, « son incognito », le jeune débutant, apprenti grand homme, taillait sa plume, demandant de quoi il était question, et, en attendant un meilleur emploi de son éloquence, l'essayait sur son hôte et sur son tailleur. Il s'était installé à l'hôtel d'Espagne, rue de Richelieu, plein de confiance en lui-même et dans les autres, et prêt à gouverner le monde, mais fort incertain encore de la façon dont il payerait son écot. Mais un homme de tant d'esprit devait-il être em-

barrassé pour si peu? Aussi croyons-nous que de ce premier et vulgaire souci il ne se tourmenta guère. Et il eut raison, car il ne tarda point à trouver tout ce qui commençait alors une fortune : des salons pour l'admirer, des libraires pour l'imprimer et des sots pour le haïr.

En moins de temps qu'il n'en faut pour user un habit, ses premiers succès en tout genre, sa fatuité naturelle, qui ne fit que s'en accroître, sa verve inépuisable, son imperturbable jovialité, la précision dans la critique et le bonheur dans la satire, qui en firent bientôt un maître redoutable dans cette escrime de l'esprit et un juge par excellence en matière de ridicule; toutes ces qualités et tous ces défauts, mis encore en relief par l'expansivité de sa nature gasconne, lui avaient procuré quelques amis et beaucoup d'ennemis. Ce n'est malheureusement que par ses ennemis que nous avons quelques détails fort indiscrets sur les vicissitudes de ces premières années de la vie de Rivarol à Paris. Ce sont eux qui se sont chargés de nous apprendre, non sans y ajouter beaucoup de leur cru, l'histoire de ses changements de nom et de son mariage, les deux points par lesquels cet heureux railleur est demeuré vulnérable. « Tout Achille a son talon », disait Chamfort. Nous n'insisterons pas sur ces débuts orageux, ces premières querelles, ces imputations malignes, qui ne furent pas toutes des calomnies. Rivarol se tira d'affaire très vite, avec l'air,

sinon la réalité de la victoire, quelque peu diffamé, mais connu et maître d'un nom définitif, dont la sonorité se para bientôt de l'éclat de succès littéraires, mêlés de quelque scandale : car dans la foire des lettres on ne s'arrache pas de la presse sans quelques coups de coude, bourrades reçues ou rendues, et il est difficile de s'y faire une place qui ne soit pas un peu aux dépens des autres.

C'est le moment de ces opuscules légers et piquants, dont le premier fut la LETTRE SUR LE POÈME DES JARDINS, *de l'abbé Delille, auquel il reprochait d'avoir été le courtisan de l'aristocratie du règne végétal, et d'avoir par trop négligé le peuple des légumes, qui s'en vengeait par ce vers :*

Delille passera, les navets resteront.

La parodie du SONGE D'ATHALIE, *dirigée contre M^me^ de Genlis, et qui faisait coup double, car elle atteignait aussi Buffon ; la* LETTRE A M. LE PRÉSIDENT DE... SUR LE GLOBE AÉROSTATIQUE, SUR LES TÊTES PARLANTES DE L'ABBÉ MICAL *et* SUR L'ÉTAT PRÉSENT DE L'OPINION PUBLIQUE ; *enfin quelques articles de collaboration au* MERCURE, *où l'avait attiré Panckoucke, et d'où le fit sortir une querelle avec Garat, achèvent, de 1778 à 1783, le bilan assez maigre de l'activité littéraire de Rivarol. Comme tous les improvisateurs, il aimait mieux parler qu'écrire ;*

comme tous les vrais écrivains, — et ici sa paresse apparente s'ennoblit des scrupules d'art et de style qui imposèrent toujours à la facilité de Rivarol le frein d'un goût difficile, — il préparait lentement et corrigeait sans cesse les ouvrages auxquels il voulait demander plus que le succès du moment et sur lesquels il comptait pour mériter sa réputation. Les deux ouvrages demeurés longtemps sur le métier et auxquels il eut raison de demander l'élargissement, et, jusqu'à un certain point, la purification de sa frivole renommée, furent d'abord le Discours sur l'Universalité de la Langue française, *couronné par l'Académie de Berlin, qui avait mis le sujet au concours* (1783), *ensuite la traduction de l'*Enfer *du Dante. Le succès du* Discours *valut à son auteur le titre de membre de l'Académie de Berlin, des lettres flatteuses de Frédéric et une pension de Louis XVI. A ce discours succéda, comme l'exemple succède à la règle, la preuve à l'affirmation, cette traduction de l'*Enfer *du Dante, qu'on peut ranger au nombre de celles que caractérise le mot de « belles infidèles », éloge et critique à la fois. Il faut dire, à la décharge de Rivarol, que c'était la première fois que Dante passait de l'italien au français ; que ce génie abrupt n'est point de ceux que l'on gravit du premier coup ; que le XVIII^e^ siècle, qui ne comprenait guère Shakespeare et ne consentait à l'admirer qu'à travers Letourneur, eût été encore plus offusqué par les fa-*

rouches beautés de la DIVINE COMÉDIE; *qu'il fallait apprivoiser le goût public et mettre Dante à sa portée, avant de le mettre à la portée de Dante. C'est ce que fit avec beaucoup de talent et de succès Rivarol, venu le premier, il ne faut pas l'oublier, et qui, le premier, a eu le mérite, non vulgaire alors, de comprendre Dante, de le faire comprendre et de faire entrer dans le domaine de l'admiration un grand poète de plus, avant lui ignoré ou méconnu.*

C'est à ce moment de triomphe sur une ingrate destinée, à ce matin déjà éclatant de sa gloire, enfin victorieuse du nuage, que nous aimons à clore l'histoire de la jeunesse de Rivarol, pour placer son portrait au centre de ce tableau brillant de succès en tous genres, que ne ternit encore aucune ombre fâcheuse. Nous sommes en 1784; Rivarol a trente ans. Il est célèbre; il vient de se marier. Il est heureux, et il se flatte de l'être toujours. Il l'eût été, en effet, malgré les vicissitudes ordinaires de la vie, car il était à la fois poète et philosophe, et savait l'art de jouer avec la mauvaise fortune comme avec la bonne; il l'eût été, sans ce mariage, qui fut une erreur, qu'il ne pouvait reprocher à la fortune, et dont il ne pouvait s'en prendre qu'à lui. Rivarol avait rencontré dans les hasards parfois perfides de la vie mondaine une femme romanesque, aventureuse et quelque peu aventurière, plus âgée que lui, et qui n'avait guère d'autre mérite que sa beauté. Assez instruite pour être

pédante (elle a laissé plusieurs ouvrages), elle possédait pour toute dot une érudition d'institutrice et des prétentions nobiliaires, moins justifiées peut-être que celles de son mari. Elle s'appelait Louise Mather-Flint, d'une famille écossaise qui avait eu des malheurs sous les Stuarts. Elle lui plut, il le lui dit. Elle le prit au mot; il l'épousa. Ils s'en félicitèrent un jour, et s'en repentirent toute leur vie.

C'est vers 1784 *que Wyrsch, le peintre franc-comtois, a fait de Rivarol un portrait que possède la famille, et bien autrement caractéristique que le portrait frisé, minaudier et chiffonné de Carmontelle, qui touche à la caricature. Rivarol est représenté en habit rouge, cravate de batiste flottant autour du col, cheveux châtains, négligemment relevés et bouclés, le front moelleux, l'œil à la fois plein de langueur et de feu, le teint animé d'un doux éclat, un sourire gracieux et malin errant sur des lèvres pourprées. C'est une tête fraîche, mâle et fine. C'est Chérubin à trente ans, en pleine fleur de virilité, avec ce je ne sais quoi, ce rien, ce tout :* le charme, *qui l'environne comme une auréole. Il s'exhale de cette fière et élégante jeunesse comme un parfum d'urbanité, de malice et de galanterie. Ce portrait explique tous les bonheurs et tous les malheurs de Rivarol, comme homme et comme écrivain.*

A peine eut-il gagné et pour ainsi dire enjôlé son public, que, par une de ces volte-face qui lui étaient

*familières, Rivarol se reprit de plus belle aux salons, à leurs faciles triomphes, et à l'oisiveté de main qu'entraîne forcément l'activité de la langue. Il signala sa rentrée sur la scène frivole par ces grêles d'épigrammes qui rendaient son abord si dangereux, et, profitant de l'autorité et de l'expérience qu'il devait à deux succès aussi incontestables que contestés, il se voua tout entier à cette guerre implacable contre la médiocrité qui semble avoir été un des buts essentiels et le suprême plaisir de sa vie. Il se mit à poursuivre d'*Étrennes de Polymnie *en* Almanach des Muses *tous ces prétentieux oisifs qui encombraient de leur bourdonnement importun l'entrée des recueils du temps et y déposaient périodiquement le tribut de leur stérile fécondité.*

C'est dans le Petit Almanach des Grands Hommes pour l'année 1788 *que Rivarol passa au fil de l'épée du ridicule ce millier de prétendants à la renommée littéraire, plus connus par leur châtiment que par leurs œuvres, et qu'il a heureusement dégoûtés, pour la plupart, d'une ambition que le talent seul justifie. Jamais mission de critique ou plutôt de police littéraire ne fut accomplie avec plus d'esprit et de succès. Rivarol avait toutes les qualités qu'il fallait pour s'acquitter jusqu'au bout, sans l'exagérer, et avec une main aussi légère que son coup d'œil était sûr, de ce mandat de magistrat volontaire du goût offensé. Il se borna à faire rire le public aux dépens de ceux*

qui l'avaient ennuyé, prenant à son compte, sans marchander, les représailles, plus sérieuses que des épigrammes, qu'elles ne manquaient pas de lui attirer, car la vanité littéraire est celle qui pardonne le moins. En un autre temps elle eût répondu par des coups de bâton aux coups d'épingle du persifleur. Cerutti, Garat, Cubières, Joseph Chénier, Chamfort lui-même, se vengèrent d'ironies qui n'étaient que malignes par des satires et des pamphlets qui visaient à être méchants et y réussirent

Nous n'avons pas à nous occuper plus qu'il ne l'a fait lui-même des imputations qui cherchèrent, sans y parvenir, à déshonorer sa vie ; il n'en est pas de même des critiques qu'il avait attirées sur ses propres œuvres, et où, à travers les coups qui ne frappent que fort, quelques-uns frappent juste.

*Il est certain, par exemple, que, si l'idée de l'*Almanach *est heureuse, si ce cadre du Dictionnaire se prête merveilleusement au châtiment de ces faux grands hommes qu'on punit doublement en les nommant et en les confondant sans autre distinction que la préséance banale de l'ordre alphabétique, d'un autre côté ce cadre est essentiellement uniforme, et cette revue ironique, même passée par un homme auquel n'échappe aucune ruse de la vanité, aucune forme de la sottise, finit par devenir monotone. Le manque absolu de variété et l'inconvénient de cette confusion systématique, de ce pêle-mêle prémédité du*

Dictionnaire, enlèvent en même temps à la critique de son agrément et de son autorité : une critique qui ne distingue pas, qui ne compare pas, qui ne donne pas de rangs à ceux qu'elle examine, ne juge véritablement pas. Aussi le PETIT ALMANACH DES GRANDS HOMMES *appartient-il beaucoup plus à la satire qu'à la critique.*

L'année qui suivit la publication du PETIT ALMANACH DES GRANDS HOMMES POUR 1788, *Rivarol, qui aimait beaucoup les contrastes et qui n'aimait pas M. Necker, fit paraître deux* LETTRES A M. NECKER, *l'une sur le livre* DE L'IMPORTANCE DES OPINIONS RELIGIEUSES, *l'autre sur la* MORALE. « *Dans ces deux lettres, dit Sainte-Beuve, Rivarol harcèle Necker sur son déisme.* » *Mais c'est moins au nom de la foi mécontente que de la raison méconnue. Rivarol n'a pas impunément traversé le mouvement philosophique de la fin du siècle. C'est encore un esprit fort. Il n'a point eu encore son chemin de Damas, illuminé des éclats de la foudre. Il n'en est encore qu'au pressentiment et comme à l'instinct de cette philosophie nouvelle que l'expérience de la Révolution et de ses excès devait révéler à ses adversaires, et que les de Maistre, les de Bonald, les Chateaubriand, puisèrent aux sources religieuses, rouvertes par l'orage. Rivarol cherche moins, dans ses* LETTRES A M. NECKER, *à lui répondre qu'à le contredire, et à avoir raison qu'à le mettre dans son tort. Il pré-*

voyait déjà en lui le solennel et décevant héros de la Révolution prochaine, plein de ces illusions honnêtes dont on allait faire sous son nom un si coupable abus.

Il suspectait la sincérité de ces opinions intéressées, nées de la disgrâce et marquées au coin de cet orgueilleux optimisme d'un homme qui éprouvait toujours le besoin de s'appuyer sur quelque chose, faisant de la religiosité comme il avait fait de la popularité, de façon à avoir tour à tour soit Dieu, soit les hommes, de son parti! Impitoyable pour Necker, Rivarol l'est moins pour un système dont le principal tort à ses yeux est d'être défendu par lui; et, en lisant certains passages de cette diatribe philosophique, on sent que bientôt il cessera d'être philosophe. Il y a telle façon de reprocher aux autres la timidité de leurs opinions qui trahit un commencement de méfiance pour la hardiesse des siennes.

A certaines lueurs sinistres qui sillonnaient l'horizon, Rivarol, en effet, avait senti passer dans son esprit et dans son cœur cette terreur prophétique, avant-courrière des grandes catastrophes. Il s'était mis à lire Pascal, et son inquiétude s'était enfoncée avec d'étranges délices dans la profondeur de ce génie amer. Et si, en réfutant M. Necker, il ne s'était placé qu'à un point de vue « d'épicuréisme élevé », il n'allait point tarder à modifier ses opinions et ses attaques, en présence d'une Révolution qui, si

elle devait détruire le prestige de Necker et montrer le vide de ses principes, devait plus éloquemment encore attester l'importance politique et la nécessité morale des convictions religieuses.

Cependant elle approchait, cette Révolution tant prédite, tant attendue, et qui surprit tout le monde. Tandis qu'aux premiers grondements de la tempête Rivarol se recueillait et observait, chaque parti, dissimulé derrière une opinion, se préparait à cette lutte d'idées, bientôt dégénérée en conflit d'ambitions, de passions et d'intérêts, et cherchait à recruter son armée. Rivarol était indiqué par son esprit et sa célébrité comme un de ceux qu'attendait un rôle, et qui valaient la peine d'être flattés. Par une détermination qui l'honore, mais qui surprit alors comme une contradiction, Rivarol se déroba également aux avances rivales dont il était l'objet; il refusa de s'engager et de prendre position avant le combat. Ce n'était là le fait ni de la modestie ni de l'indifférence : Rivarol n'avait ni cette qualité ni ce défaut; mais il était curieux, et voulait rester libre pour mieux voir. Il vit en effet, et il fit alors et en pleine bataille le choix le plus inattendu. Personne ne pouvait s'attendre à voir un homme si avisé tourner le dos à la fortune, et un homme si désabusé se consacrer à une cause perdue : car ce n'est pas du côté de la démagogie triomphante qu'il se dirigea, c'est en faveur de la monarchie aux abois, en faveur d'un prince

capable d'inspirer tous les sentiments hormis l'enthousiasme, qu'il entra le premier, sans espérance, mais non sans danger, dans la polémique contre-révolutionnaire.

Il faut faire, dans cette détermination de Rivarol, plus de part à ses haines qu'à ses affections. Il n'avait ni illusions, ni préjugés, ni ambition même, dans le sens vulgaire du mot. Il était trop clairvoyant pour ne pas voir les fautes de la Cour. Mais il l'était aussi trop pour ne pas voir, et encore mieux, les fautes du parti populaire. Peut-être, sans la Révolution, n'eût-il pas été royaliste. Il ne le fut jamais dans le sens de l'orthodoxie intolérante et de l'aveugle crédulité. Il était incapable de superstition et de fanatisme. Il voulait certainement améliorer ce qui existait, mais il ne voulait pas le détruire. Il fut donc conservateur, surtout pour ne pas être révolutionnaire. Il aimait mieux être seul de son avis que de l'avis de tout le monde, et il s'applaudissait d'une détermination qu'il croyait dictée par la raison, et qui l'était encore plus par le mépris, quand il voyait dans le côté adverse tous ceux dont il n'aimait pas la littérature et dont il ne pouvait se résoudre à suivre la politique : Necker, Mirabeau, La Fayette, Condorcet, Joseph Chénier, Chamfort, La Harpe, Brissot, Cerutti. Rivarol, d'ailleurs, qui avait toujours vécu avec les grands seigneurs, qui l'était lui-même, au moins par l'esprit et le courage, qui avait été, avec

un éclat digne de leurs plus beaux temps, le dernier héros de salon avant 1789, qui avait si éloquemment célébré l'empire de la langue française, enfin qui avait si inexorablement exercé la critique et vengé les injures du goût, ne pouvait être parmi les détracteurs et les destructeurs de l'ancienne monarchie et de l'ancienne société.

Il y a lieu de tenir compte de ces sentiments dans l'appréciation de ce tableau des six premiers mois de la Révolution française, de ce fameux JOURNAL POLITIQUE NATIONAL, *où Burke devait puiser les principaux arguments et beaucoup de l'éloquence de son réquisitoire contre le mouvement parisien, qui menaçait de devenir européen. Nous le réimprimons aujourd'hui, pour la première fois, avec sa véritable et complète physionomie.*

Dès le commencement de 1790, lorsque, comme il le dit, « tous les grands coups eurent été portés », et que Rivarol put craindre non seulement de n'être pas écouté, mais même de n'être pas entendu, il abandonna cette discussion méthodique et relativement modérée, qui contrastait par trop avec l'exaltation universelle. Il renonça à ce rôle, plus dangereux qu'utile, de médiateur impartial entre la nation et le roi, que les exaspérations, et on peut dire les fatalités de la lutte, poussaient également à traiter tout ami sage en ami indifférent, bientôt en ennemi. Mais se taire était impossible à cette généreuse et

expansive nature. Les colères de l'esprit et du bon sens eussent étouffé Rivarol s'il n'eût déchargé sa bile tour à tour dans la GALERIE DES ÉTATS GÉNÉRAUX *et* DES DAMES FRANÇAISES, *à laquelle il participa dans une proportion aujourd'hui difficile à préciser, dans le* PETIT ALMANACH DES GRANDS HOMMES DE LA RÉVOLUTION, *qui porte tout entier la marque de sa griffe, enfin dans sa collaboration aux* ACTES DES APOTRES.

C'est dans ce pamphlet périodique de la contre-révolution, dont la plupart des rédacteurs, notamment Suleau, devaient payer leurs railleries de la liberté ou de la vie, que Rivarol trouva à propos un exutoire pour ses colères. C'est là qu'il vengea ses déceptions publiques et privées, et fit en épigrammes sa campagne de Vendée.

Malheureusement pour lui, il s'y trouva en société fort mêlée, et lui-même n'y donna pas le meilleur de son esprit. Toutes les occasions ne sont pas des bonnes fortunes, et la hâte de l'improvisation, l'impatience du dégoût, l'acharnement d'une lutte à outrance, ne servirent pas toujours favorablement une inspiration languissante et une verve découragée. Il ne faut pas chercher là les meilleures flèches de son carquois. Plus d'une est tombée rebouchée. Il est à remarquer que, durant les temps de commotion politique et sociale, les plus fins tireurs visent beaucoup moins juste, parce que la main leur tremble, et que, d'un autre côté, le

goût public s'y émousse terriblement, de telle sorte que le ridicule n'y tue plus, et même y blesse rarement.

Rivarol en fut donc pour ses épigrammes de 1790, *comme il en avait été pour ses raisonnements de* 1789, *comme il devait en être pour ses conseils de* 1791, *car ce fut là sa dernière incarnation. Avocat consultant* in extremis, *il avait, sur un ordre du roi, justement offusqué du scandale que les* Actes des Apotres *jetaient sur l'agonie de la monarchie, abandonné cette guerre de buisson du journalisme satirique, dont la frivolité jurait par trop avec la gravité des circonstances, et entrepris, sous forme de mémoires transmis à leur auguste adresse par M. de La Porte, intendant de la liste civile, de donner en particulier son avis sur les affaires publiques. Mais ces remèdes tardifs n'ont jamais sauvé les gouvernements malades, parce qu'ils n'ont plus la force ni le courage de les prendre. Rivarol ne gagna donc à son zèle que de prendre place parmi ces médecins politiques que nous trouverons, au chevet de la royauté, jusqu'à son dernier soupir, depuis Mirabeau jusqu'à Barnave, depuis Malouet jusqu'à Fersen. Une autre conséquence plus sérieuse de son dévouement fut qu'il achevait de le dénoncer et de le désigner à la haine, impatiente de vengeance, de ses ennemis politiques et de ses ennemis littéraires.*

C'est le 10 *juin* 1792 *que Rivarol, n'ayant plus rien*

à faire en France qu'à y périr, et pouvant vivre à l'étranger plus utilement pour sa cause, prit le parti de se dérober au sort réservé à Champcenetz, à Suleau, à Du Rosoy. Il savait que la plupart des médiocrités littéraires qu'il avait raillées étaient devenues, comme il arrive fréquemment, des puissances politiques, et il savait aussi que la haine littéraire ne pardonne pas, non plus que la haine politique. Il l'a dit plus tard lui-même, avec son habituelle ironie : « Si la Révolution s'était faite sous Louis XIV, Cotin eût fait guillotiner Boileau, et Pradon n'eût pas manqué Racine. En émigrant, j'échappai à quelques jacobins de mon ALMANACH DES GRANDS HOMMES. »

Peu de temps après ce départ pour un exil où les bénéfices de sa campagne de journaliste lui fournissaient les moyens de vivre à l'aise et même de secourir des compagnons d'exode plus malheureux que lui, et où son talent et ses services lui assuraient le meilleur accueil des salons et des cours, un décret de la Convention, de décembre 1793, motivé par la découverte des fameux papiers de l'armoire de fer, et qui le désignait nominativement à la vindicte nationale, justifia sa précaution d'avoir mis la frontière entre les proscripteurs et lui. Un détail qui achève de peindre l'homme et le temps, et qu'à cause de cela il ne nous est pas permis de passer sous silence, c'est que Rivarol ne partit pas seul pour l'exil au prix duquel il achetait le salut. Il était accompagné d'une

femme qui a joué un certain rôle dans son existence intime, et à laquelle il a adressé les jolis vers A MANETTE. *Cette femme, que d'ailleurs il n'avait enlevée à personne, n'était cependant pas la sienne. Nous n'en dirons pas davantage à cette place, où il était impossible de ne pas noter, en passant, ce trait fâcheux de mœurs et de caractère.*

Rivarol se réfugia d'abord à Bruxelles, où il prit part de conseiller et au besoin de rédacteur dans la plupart des affaires et des manifestes de l'émigration. Ce n'est pas ici le lieu de préciser davantage; mais, sans prendre la peine inutile de suivre en tous ses détails son rôle dans la tragi-comédie de la contre-révolution, nous pouvons en marquer le trait caractéristique, qui fut celui d'une modération et d'une prudence relatives. Il était trop sagace et trop prévoyant pour se faire illusion sur les forces et les moyens de la résistance organisée à l'étranger; il ne crut ni au succès des intrigues de l'émigration politique, dissimulées sous le nom, qu'elles ne méritaient pas, de négociations, *ni à celui de l'intervention armée; il ne fut ni des* enragés *ni des* utopistes; *il désapprouva, notamment, le manifeste rédigé par M. de Limon pour le duc de Brunswick, et il en ridiculisa l'auteur dans une de ces brochures de circonstance, aujourd'hui aussi difficiles à retrouver qu'une feuille emportée par la tempête :* ludibria ventis.

Nous trouvons trace de ce passage de Rivarol à Bruxelles dans les MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE *de Chateaubriand, qui le vit d'un œil de mécontent et le rangea à tort parmi les oracles de* cette émigration fate *qui lui était odieuse, et dans la* CORRESPONDANCE *récemment publiée du comte de Fersen avec la reine. Ce dernier, tout en convenant volontiers de la séduction de l'homme et du causeur, et en n'échappant pas au charme, ne paraît pas s'être rendu compte non plus de la véritable physionomie de Rivarol, qui avait trop d'idées et les exprimait avec trop de vivacité et d'éloquence pour ne pas être un peu suspect, comme tout homme d'esprit hors de sa sphère. Le circonspect et hiérarchique diplomate suédois, qui considérait évidemment le salut du roi, de la reine, comme affaire d'essence aristocratique, ne put s'empêcher sans doute de trouver impertinente en semblable matière l'ingérence d'un simple gentilhomme de lettres.*

Mais, si la carrière politique de Rivarol à l'étranger fut, en somme, obscure et stérile, si elle se borna, comme celle de tous les hommes relativement sages et modérés qui s'occupèrent des affaires de l'émigration, à des conseils inutiles ou à d'impuissants reproches, la littérature du moins profita de ces déceptions et de ces dégoûts, qui lui rendirent à peu près exclusivement un écrivain capable de lui faire honneur. Rivarol, grâce aux circonstances,

va se montrer à nous sous un nouvel aspect, appliquant à la philosophie des idées, du langage et des principes politiques les rares facultés d'un esprit aiguisé et tempéré par l'expérience de l'art et celle des révolutions.

De Bruxelles, Rivarol passa à Londres, où il fut très honorablement accueilli par Pitt et par Burke, qui s'était si chaudement déclaré son admirateur en 1791 et l'avait appelé le Tacite de la Révolution. Ni l'un ni l'autre de ces deux protecteurs ne fit cependant de grands efforts pour retenir Rivarol, dont le langage était parfois d'une franchise compromettante, et dont l'observation était d'une pénétration indiscrète. Rivarol ne plut donc que médiocrement à Londres, et il ne s'y plut pas du tout. Il éprouva de ce séjour la même déception et le même ennui que, quelques années auparavant, avaient ressenti et exprimé si énergiquement Mirabeau et André Chénier.

Renonçant volontiers à la curiosité stérile et à l'estime indifférente dont il était l'objet à Londres, Rivarol se mit en quête d'un asile où il trouverait non des hommages illusoires, mais des lecteurs dévoués, des amis français et des libraires hardis et entreprenants comme lui. Il trouva tout cela à Hambourg, où sa sœur, la baronne d'Angel, qu'il avait déjà rencontrée à Bruxelles, venait d'accompagner, dans un exil moins irréprochable que le

sien, Dumouriez et sa fortune. Rivarol parvint à établir là un centre de société, d'atelier littéraire. Tout ce qui passait de distingué à Hambourg se pressait autour de lui. On peut dire qu'il y trônait, a écrit un contemporain. C'est à Hambourg, « où s'étaient refugiés, disait-il, les esprits animaux de l'émigration », à Hambourg, devenu le lieu d'asile et le rendez-vous de prédilection des proscrits de l'Europe, que Rivarol brilla d'un suprême éclat. Il y trouva à point le libraire Fauche pour l'entretenir d'une rente escomptée sur les bénéfices futurs de son nouveau Dictionnaire de la langue française, — monument original dont la mort ne devait laisser à l'auteur que le temps d'achever le péristyle, — le Spectateur du Nord *pour le prôner, et, pour le goûter et l'applaudir, les derniers salons de Paris, transportés en Allemagne par les vicissitudes révolutionnaires. Après avoir tiré quelques fusées de son esprit dans le journal fondé par M. de Baudus, pendant les années 1797 et 1798, qui furent celles de sa plus grande valeur et de son plus grand succès, Rivarol se consacra exclusivement à un travail fait pour l'absorber tout entier, mais en gardant, malgré son abstention, une grande influence dans cette feuille, qui avait pris la direction philosophique et littéraire, sinon politique, de l'émigration.*

Pierre-François Fauche, en effet, était un des libraires les plus entreprenants et les plus industrieux du temps. D'une activité infatigable et que les succès

ou les revers ne faisaient qu'animer, il avait multiplié ses établissements et enveloppé l'Allemagne et la France du réseau de ses affaires. Il avait une imprimerie à Hambourg et une à Brunswick, des magasins à Leipsick, à Londres et à Paris. C'était le digne frère de ce Fauche-Borel que ses intrigues téméraires ont rendu fameux, et qui, de libraire-imprimeur du roi à Neufchâtel (Suisse), s'était fait et quelque peu improvisé le messager secret, le courtier audacieux des conspirations et des corruptions contre-révolutionnaires. Fauche, de Hambourg, accapara avidement Rivarol dès les premiers temps de son séjour et le consacra au service d'une entreprise malheureusement avortée, mais d'une haute importance littéraire, et dont le succès devait être favorisé par l'emploi des combinaisons les plus ingénieuses et les plus nouvelles de la publicité. Rivarol, qui travaillait au NOUVEAU DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE *à raison de 1,000 francs par mois, évaluait le profit qu'il devait retirer de l'ouvrage à 200,000 francs; le bénéfice de l'éditeur devait atteindre au million.*

La publication de la première partie du DISCOURS PRÉLIMINAIRE, *véritable traité de la philosophie du langage, s'était faite en 1797 avec un succès qui permettait les plus ambitieuses espérances. Tout en préparant la seconde partie de cette Préface, véritable livre qui ouvrait aux études philologiques*

de nouvelles perspectives et faisait dans les paisibles régions de la grammaire générale toute une révolution, Rivarol procédait, par accès intermittents, à ces recherches minutieuses que la méditation interrompait plus qu'elle ne les fécondait. Il employait à ce travail ingrat et charmant tout le temps qu'il pouvait dérober aux promenades sous les ombrages, dans cette belle résidence de Ham, qu'il avait louée, et à ces longs soupers soit chez M^me^ de Saint-Chamond ou toute autre belle et hospitalière émigrée, soit chez le riche négociant juif David Cappadoce.

Ce n'est donc que par intermittences et par saccades, dans des conditions qui rendent stérile l'activité fatiguée, que Rivarol poursuivit ces études, dont il avait à la fois la curiosité et le dégoût. Il s'épuisait à ces travaux d'analyse linguistique, durant lesquels il se comparait à un amant obligé de disséquer sa maîtresse. Malgré ses efforts et ceux de ses collaborateurs, la besogne n'avançait pas. Improvisateur prodigieux, Rivarol écrivait laborieusement et était aussi avare de sa copie *que prodigue de sa parole. Il fallut l'arracher brusquement aux délices de sa Capoue de Ham et à ces dîners dont il devait être la victime après en avoir été le héros. Il fallut le consigner, l'emprisonner et retirer ainsi feuille à feuille la copie de la seconde partie du* DISCOURS PRÉLIMINAIRE, *qui n'a jamais pu être achevé, comme le monument trop gigantesque auquel il devait servir de*

vestibule. Le Rivarol du DISCOURS PRÉLIMINAIRE *est un Rivarol nouveau, grave, profond, toujours éloquent, toujours spirituel, mais avec plus d'ordre et de mesure. Il y a là des pages sur les vanités de la philosophie et les cruautés de la Terreur qui sont d'incontestables chefs-d'œuvre. Quels prodiges nouveaux ne devait-on pas attendre de cette noble et délicate nature, que l'exil perfectionnait comme un maître sévère, que l'isolement ramenait à la famille, que l'expérience ramenait à la foi, et qu'une renaissance inattendue rendait enfin capable même de vertu !*

Rivarol avait fini par ne plus se plaire à Hambourg, où son cercle s'était rétréci, où son esprit ne lui avait pas fait moins d'ennemis que d'admirateurs, où le Directoire, irrité par ses épigrammes, n'épargnait rien pour l'inquiéter. Il fallut donc s'éloigner, Hambourg pouvant, à un certain moment, se trouver trop près de la France armée qui avançait. Un certain courant d'émigration se prononçait du côté de Berlin, où Rivarol arriva vers la fin de l'année 1800. *Il y reçut dans les salons mondains et dans les cercles officiels un accueil flatteur, que justifiaient à la fois sa qualité de membre de l'Académie de Berlin et son titre d'envoyé officieux de Louis XVIII, alors à Mittau.*

Malheureusement, au printemps même de cette année 1801, *où Rivarol, pendant tout l'hiver, avait*

été le héros, le lion du Berlin élégant et intelligent, et où l'amitié de la princesse Dolgorouka lui avait permis de savourer ce que la gloire a de plus doux, il fut atteint d'un mal qui ne pardonne pas fièvre pernicieuse selon les uns, fluxion de poitrine, compliquée de fièvre intestinale, selon les autres), et qui eut bientôt raison d'une constitution minée par les fatigues du travail et celles du plaisir. Tombé malade le 5 *avril* 1801, *Rivarol succomba le* 11 *avril, entouré de quelques amis.*

Rivarol n'aura pas en vain compté sur la postérité; elle recueillera maternellement cet enfant prodigue du génie français, qui en a si heureusement et si brillamment défendu les mérites, célébré les conquêtes, étendu le prestige [1].

Il n'a guère laissé d'œuvres complètes et achevées. Sans cesse arraché à lui-même, il a sacrifié tantôt à la frivolité, tantôt à la fidélité, tantôt à la nécessité, les heures sacrées de l'inspiration. Il a perpétuellement manqué les occasions de devenir un

1. Nous n'avons pu, dans cette courte *Notice*, qu'effleurer la biographie de Rivarol. Nous apprécions, avec des détails curieux et nouveaux empruntés pour la plupart aux communications de la famille de Rivarol (et c'est ici l'occasion d'en remercier M. et Mme Tollin), le rôle littéraire et politique de Rivarol dans un ouvrage intitulé : *Rivarol et la Société française pendant la Révolution et l'Émigration*, qui ne tardera pas à paraître chez MM. E. Plon et Ce.

grand homme. Il ne fut que célèbre ; pourtant, si fragile qu'elle soit, sa gloire lui survivra. Il a laissé, quoi qu'on en dise, plus que des promesses et fait plus que montrer ses forces. Il a laissé la plus fidèle et la plus brillante image de la conversation et de l'esprit français à l'heure de leurs derniers triomphes. Il a inauguré l'étude de la philosophie de notre langue, et, le premier, il a engagé contre les sophismes et les excès révolutionnaires une lutte où il ne s'est pas contenté du courage, mais où il a orné et armé d'esprit la raison.

M. DE LESCURE.

DE L'UNIVERSALITÉ

DE LA

LANGUE FRANÇAISE

SUJET PROPOSÉ PAR L'ACADÉMIE DE BERLIN EN 1783

Qu'est-ce qui a rendu la langue française universelle? — Pourquoi mérite-t-elle cette prérogative? — Est-il à présumer qu'elle la conserve?

Une telle question, proposée sur la langue latine, aurait flatté l'orgueil des Romains, et leur histoire l'eût consacrée comme une de ses belles époques : jamais, en effet, pareil hommage ne fut rendu à un peuple plus poli par une nation plus éclairée.

Le temps semble être venu de dire le *monde français,* comme autrefois le *monde romain,* et la

philosophie, lasse de voir les hommes toujours divisés par les intérêts divers de la politique, se réjouit maintenant de les voir, d'un bout de la terre à l'autre, se former en république sous la domination d'une même langue. Spectacle digne d'elle que cet uniforme et paisible empire des lettres qui s'étend sur la variété des peuples, et qui, plus durable et plus fort que l'empire des armes, s'accroît également des fruits de la paix et des ravages de la guerre !

Mais cette honorable universalité de la langue française, si bien reconnue et si hautement avouée dans notre Europe, offre pourtant un grand problème. Elle tient à des causes si délicates et si puissantes à la fois que, pour les démêler, il s'agit de montrer jusqu'à quel point la position de la France, sa constitution politique, l'influence de son climat, le génie de ses écrivains, le caractère de ses habitants, et l'opinion qu'elle a su donner d'elle au reste du monde, jusqu'à quel point, dis-je, tant de causes diverses ont pu se combiner et s'unir pour faire à cette langue une fortune si prodigieuse.

Quand les Romains conquirent les Gaules, leur séjour et leurs lois y donnèrent d'abord la prééminence à la langue latine ; et, quand les Francs leur succédèrent, la religion chrétienne, qui jetait ses fondements dans ceux de la monarchie, confirma

cette prééminence. On parla latin à la cour, dans les cloîtres, dans les tribunaux et dans les écoles ; mais les jargons que parlait le peuple corrompirent peu à peu cette latinité et en furent corrompus à leur tour. De ce mélange naquit cette multitude de patois qui vivent encore dans nos provinces. L'un d'eux devait un jour être la langue française.

Il serait difficile d'assigner le moment où ces différents dialectes se dégagèrent du celte, du latin et de l'allemand ; on voit seulement qu'ils ont dû se disputer la souveraineté, dans un royaume que le système féodal avait divisé en tant de petits royaumes. Pour hâter notre marche, il suffira de dire que la France, naturellement partagée par la Loire, eut deux patois, auxquels on peut rapporter tous les autres, le *picard* et le *provençal*. Des princes s'exercèrent dans l'un et l'autre, et c'est aussi dans l'un et l'autre que furent d'abord écrits les romans de chevalerie et les petits poèmes du temps. Du côté du midi florissaient les *troubadours*, et du côté du nord les *trouveurs*. Ces deux mots, qui au fond n'en sont qu'un, expriment assez bien la physionomie des deux langues.

Si le provençal, qui n'a que des sons pleins, eût prévalu, il aurait donné au français l'éclat de l'espagnol et de l'italien ; mais le midi de la France, toujours sans capitale et sans roi, ne put soutenir la concurrence du nord, et l'influence du patois

picard s'accrut avec celle de la couronne. C'est donc le génie clair et méthodique de ce jargon et sa prononciation un peu sourde qui dominent aujourd'hui dans la langue française.

Mais, quoique cette nouvelle langue eût été adoptée par la cour et par la nation, et que, dès l'an 1260, un auteur italien lui eût trouvé assez de charmes pour la préférer à la sienne, cependant l'Église, l'Université et les Parlements la repoussèrent encore, et ce ne fut que dans le XVI^e^ siècle qu'on lui accorda solennellement les honneurs dus à une langue légitimée.

A cette époque, la renaissance des lettres, la découverte de l'Amérique et du passage aux Indes, l'invention de la poudre et de l'imprimerie, ont donné une autre face aux empires. Ceux qui brillaient se sont tout à coup obscurcis, et d'autres, sortant de leur obscurité, sont venus figurer à leur tour sur la scène du monde. Si du Nord au Midi un nouveau schisme a déchiré l'Église, un commerce immense a jeté de nouveaux liens parmi les hommes. C'est avec les sujets de l'Afrique que nous cultivons l'Amérique, et c'est avec les richesses de l'Amérique que nous trafiquons en Asie. L'univers n'offrit jamais un tel spectacle. L'Europe surtout est parvenue à un si haut degré de puissance que l'histoire n'a rien à lui comparer : le nombre des capitales, la fréquence et la célérité

des expéditions, les communications publiques et particulières, en ont fait une immense république, et l'ont forcée à se décider sur le choix d'une langue.

Ce choix ne pouvait tomber sur l'allemand : car, vers la fin du XV^e^ siècle, et dans tout le cours du XVI^e^, cette langue n'offrait pas un seul monument. Négligée par le peuple qui la parlait, elle cédait toujours le pas à la langue latine. Comment donc faire adopter aux autres ce qu'on n'ose adopter soi-même ? C'est des Allemands que l'Europe apprit à négliger la langue allemande. Observons aussi que l'Empire n'a pas joué le rôle auquel son étendue et sa population l'appelaient naturellement : ce vaste corps n'eut jamais un chef qui lui fût proportionné, et dans tous les temps cette ombre du trône des Césars, qu'on affectait de montrer aux nations, ne fut en effet qu'une ombre. Or on ne saurait croire combien une langue emprunte d'éclat du prince et du peuple qui la parlent. Et, lorsqu'enfin la maison d'Autriche, fière de toutes ses couronnes, a pu faire craindre à l'Europe une monarchie universelle, la politique s'est encore opposée à la fortune de la langue tudesque. Charles-Quint, plus attaché à son sceptre héréditaire qu'à un trône où son fils ne pouvait monter, fit rejaillir l'éclat des Césars sur la nation espagnole.

A tant d'obstacles tirés de la situation de l'Em-

pire on peut en ajouter d'autres, fondés sur la nature même de la langue allemande : elle est trop riche et trop dure à la fois. N'ayant aucun rapport avec les langues anciennes, elle fut pour l'Europe une langue mère, et son abondance effraya des têtes déjà fatiguées de l'étude du latin et du grec. En effet, un Allemand qui apprend la langue française ne fait pour ainsi dire qu'y descendre, conduit par la langue latine ; mais rien ne peut nous faire remonter du français à l'allemand : il aurait fallu se créer pour lui une nouvelle mémoire, et sa littérature, il y a un siècle, ne valait pas un tel effort. D'ailleurs, sa prononciation gutturale choqua trop l'oreille des peuples du Midi, et les imprimeurs allemands, fidèles à l'écriture gothique, rebutèrent des yeux accoutumés aux caractères romains.

On peut donc établir pour règle générale que, si l'homme du Nord est appelé à l'étude des langues méridionales, il faut de longues guerres dans l'Empire pour faire surmonter aux peuples du Midi leur répugnance pour les langues septentrionales. Le genre humain est comme un fleuve qui coule du nord au midi : rien ne peut le faire rebrousser contre sa source ; et voilà pourquoi l'universalité de la langue française est moins vraie pour l'Espagne et pour l'Italie que pour le reste de l'Europe. Ajoutez que l'Allemagne a presque autant

de dialectes que de capitales : ce qui fait que ses écrivains s'accusent réciproquement de patavinité. On dit, il est vrai, que les plus distingués d'entre eux ont fini par s'accorder sur un choix de mots et de tournures qui met déjà leur langage à l'abri de cette accusation, mais qui le met aussi hors de la portée du peuple dans toute la Germanie.

Il reste à savoir jusqu'à quel point la révolution qui s'opère aujourd'hui dans la littérature des Germains influera sur la réputation de leur langue. On peut seulement présumer que cette révolution s'est faite un peu tard, et que leurs écrivains ont repris les choses de trop haut. Des poèmes tirés de la Bible, où tout respire un air patriarcal, et qui annoncent des mœurs admirables, n'auront de charmes que pour une nation simple et sédentaire, presque sans ports et sans commerce, et qui ne sera peut-être jamais réunie sous un même chef. L'Allemagne offrira longtemps le spectacle d'un peuple antique et modeste, gouverné par une foule de princes amoureux des modes et du langage d'une nation attrayante et polie. D'où il suit que l'accueil extraordinaire que ces princes et leurs académies ont fait à un idiome étranger est un obstacle de plus qu'ils opposent à leur langue, et comme une exclusion qu'ils lui donnent.

La monarchie espagnole pouvait, ce semble, fixer le choix de l'Europe. Toute brillante de l'or

de l'Amérique, puissante dans l'Empire, maîtresse des Pays-Bas et d'une partie de l'Italie, les malheurs de François Ier lui donnaient un nouveau lustre, et ses espérances s'accroissaient encore des troubles de la France et du mariage de Philippe II avec la reine d'Angleterre. Tant de grandeur ne fut qu'un éclair. Charles-Quint ne put laisser à son fils la couronne impériale, et ce fils perdit la moitié des Pays-Bas. Bientôt l'expulsion des Maures et les émigrations en Amérique blessèrent l'État dans son principe, et ces deux grandes plaies ne tardèrent pas à paraître. Aussi, quand ce colosse fut frappé par Richelieu, ne put-il résister à la France, qui s'était comme rajeunie dans les guerres civiles : ses armées plièrent de tous côtés, sa réputation s'éclipsa. Peut-être, malgré ses pertes, sa décadence eût été moins prompte en Europe si sa littérature avait pu alimenter l'avide curiosité des esprits qui se réveillait de toute part ; mais le castillan, substitué partout au patois catalan, comme notre picard l'avait été au provençal, le castillan, dis-je, n'avait point cette galanterie moresque dont l'Europe fut quelque temps charmée, et le génie national était devenu plus sombre. Il est vrai que la folie des chevaliers errants nous valut le *Don Quichotte* et que l'Espagne acquit un théâtre; il est vrai qu'on parlait espagnol dans les cours de Vienne, de Bavière, de

Bruxelles, de Naples et de Milan ; que cette langue circulait en France avec l'or de Philippe, du temps de la Ligue, et que le mariage de Louis XIII avec une princesse espagnole maintint si bien sa faveur que les courtisans la parlaient et que les gens de lettres empruntèrent la plupart de leurs pièces au théâtre de Madrid ; mais le génie de Cervantes et celui de Lope de Vega ne suffirent pas longtemps à nos besoins. Le premier, d'abord traduit, ne perdit point à l'être ; le second, moins parfait, fut bientôt imité et surpassé. On s'aperçut donc que la munificence de la langue espagnole et l'orgueil national cachaient une pauvreté réelle. L'Espagne, n'ayant que le signe de la richesse, paya ceux qui commerçaient pour elle, sans songer qu'il faut toujours les payer davantage. Grave, peu communicative, subjuguée par des prêtres, elle fut pour l'Europe ce qu'était autrefois la mystérieuse Égypte, dédaignant des voisins qu'elle enrichissait, et s'enveloppant du manteau de cet orgueil politique qui a fait tous ses maux.

On peut dire que sa position fut un autre obstacle au progrès de sa langue. Le voyageur qui la visite y trouve encore les colonnes d'Hercule, et doit toujours revenir sur ses pas : aussi l'Espagne est-elle, de tous les royaumes, celui qui doit le plus difficilement réparer ses pertes lorsqu'il est une fois dépeuplé.

Mais, en supposant que l'Espagne eût conservé sa prépondérance politique, il n'est pas démontré que sa langue fût devenue la langue usuelle de l'Europe. La majesté de sa prononciation invite à l'enflure, et la simplicité de la pensée se perd dans la longueur des mots et sous la plénitude des désinences. On est tenté de croire qu'en espagnol la conversation n'a plus de familiarité, l'amitié plus d'épanchement, le commerce de la vie plus de liberté, et que l'amour y est toujours un culte. Charles-Quint lui-même, qui parlait plusieurs langues, réservait l'espagnol pour des jours de solennité et pour ses prières. En effet, les livres ascétiques y sont admirables, et il semble que le commerce de l'homme à Dieu se fasse mieux en espagnol qu'en tout autre idiome. Les proverbes y ont aussi de la réputation, parce qu'étant le fruit de l'expérience de tous les peuples et le bon sens de tous les siècles réduit en formules, l'espagnol leur prête encore une tournure plus sentencieuse ; mais les proverbes ne quittent pas les lèvres du petit peuple. Il paraît donc probable que ce sont et les défauts et les avantages de la langue espagnole qui l'ont exclue à la fois de l'universalité.

Mais comment l'Italie ne donna-t-elle pas sa langue à l'Europe? Centre du monde depuis tant de siècles, on était accoutumé à son empire et à ses lois. Aux Césars qu'elle n'avait plus avaient

succédé les pontifes, et la religion lui rendait constamment les États que lui arrachait le sort des armes. Les seules routes praticables en Europe conduisaient à Rome ; elle seule attirait les vœux et l'argent de tous les peuples, parce qu'au milieu des ombres épaisses qui couvraient l'Occident, il y eut toujours dans cette capitale une masse de lumières ; et, quand les beaux-arts, exilés de Constantinople, se réfugièrent dans nos climats, l'Italie se réveilla la première à leur approche et fut une seconde fois la Grande-Grèce. Comment s'est-il donc fait qu'à tous ces titres elle n'ait pas ajouté l'empire du langage ?

C'est que dans tous les temps les papes ne parlèrent et n'écrivirent qu'en latin ; c'est que pendant vingt siècles cette langue régna dans les républiques, dans les cours, dans les écrits et dans les monuments de l'Italie, et que le toscan fut toujours appelé la *langue vulgaire*. Aussi, quand le Dante entreprit d'illustrer ses malheurs et ses vengeances, hésita-t-il longtemps entre le toscan et le latin. Il voyait que sa langue n'avait pas, même dans le midi de l'Europe, l'éclat et la vogue du provençal, et il pensait avec son siècle que l'immortalité était exclusivement attachée à la langue latine. Pétrarque et Boccace eurent les mêmes craintes, et, comme le Dante, ils ne purent résister à la tentation d'écrire la plupart de leurs ouvrages

en latin. Il est arrivé pourtant le contraire de ce qu'ils espéraient : c'est dans leur langue maternelle que leur nom vit encore ; leurs œuvres latines sont dans l'oubli. Il est même à présumer que, sans les sublimes conceptions de ces trois grands hommes, le patois des troubadours aurait disputé le pas à la langue italienne au milieu même de la cour pontificale établie en Provence.

Quoi qu'il en soit, les poèmes du Dante et de Pétrarque, brillants de beautés antiques et modernes, ayant fixé l'admiration de l'Europe, la langue toscane acquit de l'empire. A cette époque, le commerce de l'ancien monde passait tout entier par les mains de l'Italie : Pise, Florence, et surtout Venise et Gênes, étaient les seules villes opulentes de l'Europe. C'est d'elles qu'il fallut, au temps des croisades, emprunter des vaisseaux pour passer en Asie, et c'est d'elles que les barons français, anglais et allemands tiraient le peu de luxe qu'ils avaient. La langue toscane régna sur toute la Méditerranée. Enfin le beau siècle des Médicis arriva. Machiavel débrouilla le chaos de la politique, et Galilée sema les germes de cette philosophie qui n'a porté des fruits que pour la France et le nord de l'Europe. La sculpture et la peinture prodiguaient leurs miracles, et l'architecture marchait d'un pas égal. Rome se décora de chefs-d'œuvre sans nombre, et l'Arioste et le Tasse portèrent

bientôt la plus douce des langues à sa plus haute perfection dans des poèmes qui seront toujours les premiers monuments de l'Italie et le charme de tous les hommes. Qui pouvait donc arrêter la domination d'une telle langue?

D'abord, une cause tirée de l'ordre même des événements : cette maturité fut trop précoce. L'Espagne, toute politique et guerrière, parut ignorer l'existence du Tasse et de l'Arioste ; l'Angleterre, théologique et barbare, n'avait pas un livre, et la France se débattait dans les horreurs de la Ligue. On dirait que l'Europe n'était pas prête, et qu'elle n'avait pas encore senti le besoin d'une langue universelle.

Une foule d'autres causes se présentent. Quand la Grèce était un monde, dit fort bien Montesquieu, ses plus petites villes étaient des nations; mais ceci ne put jamais s'appliquer à l'Italie dans le même sens. La Grèce donna des lois aux barbares qui l'environnaient, et l'Italie, qui ne sut pas, à son exemple, se former en république fédérative, fut tour à tour envahie par les Allemands, par les Espagnols et par les Français. Son heureuse position et sa marine auraient pu la soutenir et l'enrichir ; mais, dès qu'on eut doublé le cap de Bonne-Espérance, l'Océan reprit ses droits, et, le commerce des Indes ayant passé tout entier aux Portugais, l'Italie ne se trouva plus que dans un

coin de l'univers. Privée de l'éclat des armes et des ressources du commerce, il lui restait sa langue et ses chefs-d'œuvre ; mais, par une fatalité singulière, le bon goût se perdit en Italie au moment où il se réveillait en France. Le siècle des Corneille, des Pascal et des Molière fut celui d'un Cavalier Marin, d'un Achillini et d'une foule d'auteurs plus méprisables encore. De sorte que, si l'Italie avait conduit la France, il fallut ensuite que la France ramenât l'Italie.

Cependant l'éclat du nom français augmentait ; l'Angleterre se mettait sur les rangs, et l'Italie se dégradait de plus en plus. On sentit généralement qu'un pays qui ne fournissait plus que des baladins à l'Europe ne donnerait jamais assez de considération à sa langue. On observa que, l'Italie n'ayant pu, comme la Grèce, ennoblir ses différents dialectes, elle s'en était trop occupée. A cet égard, la France paraît plus heureuse ; les patois y sont abandonnés aux provinces, et c'est sur eux que le petit peuple exerce ses caprices, tandis que la langue nationale est hors de ses atteintes.

Enfin le caractère même de la langue italienne fut ce qui l'écarta le plus de cette universalité qu'obtient chaque jour la langue française. On sait quelle distance sépare en Italie la poésie de la prose ; mais ce qui doit étonner, c'est que le vers y ait réellement plus d'âpreté, ou, pour mieux dire,

moins de mignardise que la prose. Les lois de la mesure et de l'harmonie ont forcé le poëte à tronquer les mots, et par ces syncopes fréquentes il s'est fait une langue à part, qui, outre la hardiesse des inversions, a une marche plus rapide et plus ferme. Mais la prose, composée de mots dont toutes les lettres se prononcent, et roulant toujours sur des sons pleins, se traîne avec trop de lenteur ; son éclat est monotone ; l'oreille se lasse de sa douceur, et la langue de sa mollesse : ce qui peut venir de ce que, chaque mot étant harmonieux en particulier, l'harmonie du tout ne vaut rien. La pensée la plus vigoureuse se détrempe dans la prose italienne. Elle est souvent ridicule et presque insupportable dans une bouche virile, parce qu'elle ôte à l'homme cette teinte d'austérité qui doit en être inséparable. Comme la langue allemande, elle a des formes cérémonieuses, ennemies de la conversation, et qui ne donnent pas assez bonne opinion de l'espèce humaine. On y est toujours dans la fâcheuse alternative d'ennuyer ou d'insulter un homme. Enfin il paraît difficile d'être naïf ou vrai dans cette langue, et la plus simple assertion y est toujours renforcée du serment. Tels sont les inconvénients de la prose italienne, d'ailleurs si riche et si flexible. Or, c'est la prose qui donne l'empire à une langue, parce qu'elle est tout usuelle ; la poésie n'est qu'un objet de luxe.

Malgré tout cela, on sent bien que la patrie de Raphaël, de Michel-Ange et du Tasse ne sera jamais sans honneurs. C'est dans ce climat fortuné que la plus mélodieuse des langues s'est unie à la musique des anges, et cette alliance leur assure un empire éternel. C'est là que les chefs-d'œuvre antiques et modernes et la beauté du ciel attirent le voyageur, et que l'affinité des langues toscane et latine le fait passer avec transport de l'*Énéide* à la *Jérusalem*. L'Italie, environnée de puissances qui l'humilient, a toujours droit de les charmer ; et sans doute que, si les littératures anglaise et française n'avaient éclipsé la sienne, l'Europe aurait encore accordé plus d'hommages à une contrée deux fois mère des arts.

Dans ce rapide tableau des nations, on voit le caractère des peuples et le génie de leur langue marcher d'un pas égal, et l'un est toujours garant de l'autre. Admirable propriété de la parole, de montrer ainsi l'homme tout entier !

Des philosophes ont demandé si la pensée peut exister sans la parole ou sans quelque autre signe. Non sans doute. L'homme, étant une machine très harmonieuse, n'a pu être jeté dans le monde sans s'y établir une foule de rapports. La seule présence des objets lui a donné des *sensations*, qui sont nos idées les plus simples, et qui ont bientôt amené les *raisonnements*. Il a d'abord senti le plaisir et la

douleur, et il les a nommés ; ensuite il a connu et nommé l'erreur et la vérité. Or, *sensation et raisonnement,* voilà de quoi tout l'homme se compose : l'enfant doit sentir avant de parler, mais il faut qu'il parle avant de penser. Chose étrange ! si l'homme n'eût pas créé des signes, ses idées simples et fugitives, germant et mourant tour à tour, n'auraient pas laissé plus de traces dans son cerveau que les flots d'un ruisseau qui passe n'en laissent dans ses yeux. Mais l'idée simple a d'abord nécessité le signe, et bientôt le signe a fécondé l'idée ; chaque mot a fixé la sienne, et telle est leur association que, si la parole est une pensée qui se manifeste, il faut que la pensée soit une parole intérieure et cachée. L'homme qui parle est donc l'homme qui pense tout haut, et, si on peut juger un homme par ses paroles, on peut aussi juger une nation par son langage. La forme et le fond des ouvrages dont chaque peuple se vante n'y fait rien ; c'est d'après le caractère et le génie de leur langue qu'il faut prononcer : car presque tous les écrivains suivent des règles et des modèles, mais une nation entière parle d'après son génie.

On demande souvent ce que c'est que le génie d'une langue, et il est difficile de le dire. Ce mot tient à des idées très composées ; il a l'inconvénient des idées abstraites et générales ; on craint, en le définissant, de le généraliser encore. Mais,

afin de mieux rapprocher cette expression de toutes les idées qu'elle embrasse, on peut dire que la douceur ou l'âpreté des articulations, l'abondance ou la rareté des voyelles, la prosodie et l'étendue des mots, leurs filiations, et enfin le nombre et la forme des tournures et des constructions qu'ils prennent entre eux, sont les causes les plus évidentes du génie d'une langue, et ces causes se lient au climat et au caractère de chaque peuple en particulier.

Il semble, au premier coup d'œil, que, les proportions de l'organe vocal étant invariables, elles auraient dû produire partout les mêmes articulations et les mêmes mots, et qu'on ne devrait entendre qu'un seul langage dans l'univers. Mais, si les autres proportions du corps humain, non moins invariables, n'ont pas laissé de changer de nation à nation, et si les pieds, les pouces et les coudées d'un peuple ne sont pas ceux d'un autre, il fallait aussi que l'organe brillant et compliqué de la parole éprouvât de grands changements de peuple en peuple, et souvent de siècle en siècle. La nature, qui n'a qu'un modèle pour tous les hommes, n'a pourtant pas confondu tous les visages sous une même physionomie. Ainsi, quoiqu'on trouve les mêmes articulations radicales chez des peuples différents, les langues n'en ont pas moins varié comme la scène du monde ; chantantes et volup-

tueuses dans les beaux climats, âpres et sourdes sous un ciel triste, elles ont constamment suivi la répétition et la fréquence des mêmes sensations.

Après avoir expliqué la diversité des langues par la nature même des choses, et fondé l'union du caractère d'un peuple et du génie de sa langue sur l'éternelle alliance de la parole et de la pensée, il est temps d'arriver aux deux peuples qui nous attendent, et qui doivent fermer cette lice des nations : peuples chez qui tout diffère, climat, langage, gouvernement, vices et vertus; peuples voisins et rivaux, qui, après avoir disputé trois cents ans, non à qui aurait l'empire, mais à qui existerait, se disputent encore la gloire des lettres et se partagent depuis un siècle les regards de l'univers.

L'Angleterre, sous un ciel nébuleux et séparée du reste du monde, ne parut qu'un exil aux Romains; tandis que la Gaule, ouverte à tous les peuples et jouissant du ciel de la Grèce, faisait les délices des Césars : première différence établie par la nature, et d'où dérivent une foule d'autres différences. Ne cherchons pas ce qu'était la nation anglaise lorsque, répandue dans les plus belles provinces de France, adoptant notre langage et nos mœurs, elle n'offrait pas une physionomie distincte; ni dans les temps où, consternée par le despotisme de Guillaume le Conquérant ou des Tudor, elle donnait à ses voisins des modèles

d'esclavage ; mais considérons-la dans son île, rendue à son propre génie, parlant sa propre langue, florissante de ses lois, s'asseyant enfin à son véritable rang en Europe.

Par sa position et par la supériorité de sa marine, elle peut nuire à toutes les nations et les braver sans cesse. Comme elle doit toute sa splendeur à l'Océan qui l'environne, il faut qu'elle l'habite, qu'elle le cultive, qu'elle se l'approprie ; il faut que cet esprit d'inquiétude et d'impatience auquel elle doit sa liberté se consume au dedans s'il n'éclate au dehors. Mais, quand l'agitation est intérieure, elle peut être fatale au prince, qui, pour lui donner un autre cours, se hâte d'ouvrir ses ports, et les pavillons de l'Espagne, de la France ou de la Hollande sont bientôt insultés. Son commerce, qui s'est ramifié dans les quatre parties du monde, fait aussi qu'elle peut être blessée de mille manières différentes, et les sujets de guerre ne lui manquent jamais. De sorte qu'à toute l'estime qu'on ne peut refuser à une nation puissante et éclairée les autres peuples joignent toujours un peu de haine, mêlée de crainte et d envie.

Mais la France, qui a dans son sein une subsistance assurée et des richesses immortelles, agit contre ses intérêts et méconnaît son génie quand elle se livre à l'esprit de conquête. Son influence

est si grande dans la paix et dans la guerre que, toujours maîtresse de donner l'une ou l'autre, il doit lui sembler doux de tenir dans ses mains la balance des empires et d'associer le repos de l'Europe au sien. Par sa situation, elle tient à tous les États; par sa juste étendue, elle touche à ses véritables limites. Il faut donc que la France conserve et qu'elle soit conservée: ce qui la distingue de tous les peuples anciens et modernes. Le commerce des deux mers enrichit ses villes maritimes et vivifie son intérieur, et c'est de ses productions qu'elle alimente son commerce; si bien que tout le monde a besoin de la France, quand l'Angleterre a besoin de tout le monde. Aussi, dans les cabinets de l'Europe, c'est plutôt l'Angleterre qui inquiète, c'est plutôt la France qui domine. Sa capitale, enfoncée dans les terres, n'a point eu, comme les villes maritimes, l'affluence des peuples; mais elle a mieux senti et mieux rendu l'influence de son propre génie, le goût de son terroir, l'esprit de son gouvernement. Elle a attiré par ses charmes plus que par ses richesses; elle n'a pas eu le mélange, mais le choix des nations; les gens d'esprit y ont abondé, et son empire a été celui du goût. Les opinions exagérées du Nord et du Midi viennent y prendre une teinte qui plaît à tous. Il faut donc que la France craigne de détourner par la guerre l'heureux penchant de tous les peu-

ples pour elle : quand on règne par l'opinion, a-t-on besoin d'un autre empire ?

Je suppose ici que, si le principe du gouvernement s'affaiblit chez l'une des deux nations, il s'affaiblit aussi dans l'autre, ce qui fera subsister longtemps le parallèle et leur rivalité : car, si l'Angleterre avait tout son ressort, elle serait trop remuante, et la France serait trop à craindre si elle déployait toute sa force. Il y a pourtant cette observation à faire que le monde politique peut changer d'attitude, et la France n'y perdrait pas beaucoup. Il n'en est pas ainsi de l'Angleterre, et je ne puis prévoir jusqu'à quel point elle tombera pour avoir plutôt songé à étendre sa domination que son commerce.

La différence de peuple à peuple n'est pas moins forte d'homme à homme. L'Anglais, sec et taciturne, joint à l'embarras et à la timidité de l'homme du Nord une impatience, un dégoût de toute chose, qui va souvent jusqu'à celui de la vie ; le Français a une saillie de gaieté qui ne l'abandonne pas, et, à quelque régime que leurs gouvernements les aient mis l'un et l'autre, ils n'ont jamais perdu cette première empreinte. Le Français cherche le côté plaisant de ce monde, l'Anglais semble toujours assister à un drame : de sorte que ce qu'on a dit du Spartiate et de l'Athénien se prend ici à la lettre : on ne gagne pas plus à

ennuyer un Français qu'à divertir un Anglais. Celui-ci voyage pour voir ; le Français pour être vu. On n'allait pas beaucoup à Lacédémone, si ce n'est pour étudier son gouvernement ; mais le Français, visité par toutes les nations, peut se croire dispensé de voyager chez elles comme d'apprendre leurs langues, puisqu'il retrouve partout la sienne. En Angleterre, les hommes vivent beaucoup entre eux ; aussi les femmes, qui n'ont pas quitté le tribunal domestique, ne peuvent entrer dans le tableau de la nation ; mais on ne peindrait les Français que de profil si on faisait le tableau sans elles : c'est de leurs vices et des nôtres, de la politesse des hommes et de la coquetterie des femmes, qu'est née cette galanterie des deux sexes qui les corrompt tour à tour, et qui donne à la corruption même des formes si brillantes et si aimables. Sans avoir la subtilité qu'on reproche aux peuples du Midi et l'excessive simplicité du Nord, la France a la politesse et la grâce ; et non seulement elle a la grâce et la politesse, mais c'est elle qui en fournit les modèles dans les mœurs, dans les manières et dans les parures. Sa mobilité ne donne pas à l'Europe le temps de se lasser d'elle. C'est pour toujours plaire que le Français change toujours ; c'est pour ne pas trop se déplaire à lui-même que l'Anglais est contraint de changer. On nous reproche l'imprudence et la fatuité ; mais

nous en avons tiré plus de parti que nos ennemis de leur flegme et de leur fierté : la politesse ramène ceux qu'a choqués la vanité ; il n'est point d'accommodement avec l'orgueil. On peut d'ailleurs en appeler au Français de quarante ans, et l'Anglais ne gagne rien aux délais. Il est bien des moments où le Français pourrait payer de sa personne ; mais il faudra toujours que l'Anglais paye de son argent ou du crédit de sa nation. Enfin, s'il est possible que le Français n'ait acquis tant de grâces et de goût qu'aux dépens de ses mœurs, il est encore très possible que l'Anglais ait perdu les siennes sans acquérir ni le goût ni les grâces.

Quand on compare un peuple du Midi à un peuple du Nord, on n'a que des extrêmes à rapprocher ; mais la France, sous un ciel tempéré, changeante dans ses manières et ne pouvant se fixer elle-même, parvient pourtant à fixer tous les goûts. Les peuples du Nord viennent y chercher et trouver l'homme du Midi, et les peuples du Midi y cherchent et y trouvent l'homme du Nord. *Plas mi cavalier francès*, « c'est le chevalier français qui me plaît », disait, il y a huit cents ans, ce Frédéric I^er^ qui avait vu toute l'Europe et qui était notre ennemi. Que devient maintenant le reproche si souvent fait au Français qu'il n'a pas le caractère de l'Anglais ? Ne voudrait-on pas aussi qu'il parlât la même langue ? La nature, en lui donnant la douceur d'un

climat, ne pouvait lui donner la rudesse d'un autre : elle l'a fait l'homme de toutes les nations, et son gouvernement ne s'oppose point au vœu de la nature.

J'avais d'abord établi que la parole et la pensée, le génie des langues et le caractère des peuples, se suivaient d'un même pas; je dois dire aussi que les langues se mêlent entre elles comme les peuples; qu'après avoir été obscures comme eux, elles s'élèvent et s'ennoblissent avec eux : une langue riche ne fut jamais celle d'un peuple ignorant et pauvre. Mais, si les langues sont comme les nations, il est encore très vrai que les mots sont comme les hommes. Ceux qui ont dans la société une famille et des alliances étendues y ont aussi une plus grande consistance. C'est ainsi que les mots qui ont de nombreux dérivés et qui tiennent à beaucoup d'autres sont les premiers mots d'une langue et ne vieilliront jamais, tandis que ceux qui sont isolés ou sans harmonie tombent comme des hommes sans recommandation et sans appui. Pour achever le parallèle, on peut dire que les uns et les autres ne valent qu'autant qu'ils sont à leur place. J'insiste sur cette analogie, afin de prouver combien le goût qu'on a dans l'Europe pour les Français est inséparable de celui qu'on a pour leur langue, et combien l'estime dont cette langue jouit est fondée sur celle que l'on sent pour la nation.

Voyons maintenant si le génie et les écrivains de la langue anglaise auraient pu lui donner cette universalité qu'elle n'a point obtenue du caractère et de la réputation du peuple qui la parle. Opposons sa langue à la nôtre, sa littérature à notre littérature, et justifions le choix de l'univers.

S'il est vrai qu'il n'y eut jamais ni langage ni peuple sans mélange, il n'est pas moins évident qu'après une conquête il faut du temps pour consolider le nouvel État et pour bien fondre ensemble les idiomes et les familles des vainqueurs et des vaincus. Mais on est étonné quand on voit qu'il a fallu plus de mille ans à la langue française pour arriver à sa maturité ; on ne l'est pas moins quand on songe à la prodigieuse quantité d'écrivains qui ont fourmillé dans cette langue depuis le V^e^ siècle jusqu'à la fin du XVI^e^, sans compter ceux qui écrivaient en latin. Quelques monuments qui s'élèvent encore dans cette mer d'oubli nous offrent autant de français différents. Les changements et les révolutions de la langue étaient si brusques que le siècle où on vivait dispensait toujours de lire les ouvrages du siècle précédent. Les auteurs se traduisaient mutuellement de demi-siècle en demi-siècle, de patois en patois, de vers en prose ; et, dans cette longue galerie d'écrivains, il ne s'en trouve pas un qui n'ait cru fermement que la langue était arrivée pour lui à sa dernière

perfection. Pasquier affirmait de son temps qu'il ne s'y connaissait pas, ou que Ronsard avait fixé la langue française.

A travers ces variations, on voit cependant combien le caractère de la nation influait sur elle : la construction de la phrase fut toujours directe et claire. La langue française n'eut donc que deux sortes de barbaries à combattre : celle des mots et celle du mauvais goût de chaque siècle. Les conquérants français, en adoptant les expressions celtes et latines, les avaient marquées chacune à son coin : on eut une langue pauvre et décousue, où tout fut arbitraire, et le désordre régna dans la disette. Mais, quand la monarchie acquit plus de force et d'unité, il fallut refondre ces monnaies éparses et les réunir sous une empreinte générale, conforme d'un côté à leur origine et de l'autre au génie même de la nation, ce qui leur donna une physionomie double : on se fit une langue écrite et une langue parlée, et ce divorce de l'orthographe et de la prononciation dure encore. Enfin le bon goût ne se développa tout entier que dans la perfection même de la société ; la maturité du langage et celle de la nation arrivèrent ensemble.

En effet, quand l'autorité publique est affermie, que les fortunes sont assurées, les privilèges confirmés, les droits éclaircis, les rangs assignés ; quand la nation, heureuse et respectée, jouit de la

gloire au dehors, de la paix et du commerce au dedans; lorsque dans la capitale un peuple immense se mêle toujours sans jamais se confondre, alors on commence à distinguer autant de nuances dans le langage que dans la société; la délicatesse des procédés amène celle des propos; les métaphores sont plus justes, les comparaisons plus nobles, les plaisanteries plus fines; la parole étant le vêtement de la pensée, on veut des formes plus élégantes. C'est ce qui arriva aux premières années du règne de Louis XIV. Le poids de l'autorité royale fit rentrer chacun à sa place : on connut mieux ses droits et ses plaisirs; l'oreille, plus exercée, exigea une prononciation plus douce; une foule d'objets nouveaux demandèrent des expressions nouvelles : la langue française fournit à tout, et l'ordre s'établit dans l'abondance.

Il faut donc qu'une langue s'agite jusqu'à ce qu'elle se repose dans son propre génie, et ce principe explique un fait assez extraordinaire, c'est qu'aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles la langue française était plus près d'une certaine perfection qu'elle ne le fut au XVI^e^. Ses éléments s'étaient déjà incorporés; ses mots étaient assez fixes, et la construction de ses phrases directe et régulière : il ne manquait donc à cette langue que d'être parlée dans un siècle plus heureux, et ce temps approchait. Mais, contre tout espoir, la

renaissance des lettres la fit tout à coup rebrousser vers la barbarie. Une foule de poètes s'élevèrent dans son sein, tels que les Jodelle, les Baïf et les Ronsard. Épris d'Homère et de Pindare, et n'ayant pas digéré les beautés de ces grands modèles, ils s'imaginèrent que la nation s'était trompée jusque-là, et que la langue française aurait bientôt le charme du grec si on y transportait les mots composés, les diminutifs, les péjoratifs, et surtout la hardiesse des inversions, choses précisément opposées à son génie. Le ciel fut *porte-flambeaux*, Jupiter *lance-tonnerre;* on eut des *agnelets doucelets;* on fit des vers sans rime, des hexamètres, des pentamètres ; les métaphores basses ou gigantesques se cachèrent sous un style entortillé; enfin ces poètes parlèrent grec en français, et de tout un siècle on ne s'entendit point dans notre poésie. C'est sur leurs sublimes échasses que le burlesque se trouva naturellement monté quand le bon goût vint à paraître.

A cette même époque, les deux reines Médicis donnaient une grande vogue à l'italien, et les courtisans tâchaient de l'introduire de toute part dans la langue française. Cette irruption du grec et de l'italien la troubla d'abord ; mais, comme une liqueur déjà saturée, elle ne put recevoir ces nouveaux éléments : ils ne tenaient pas, on les vit tomber d'eux-mêmes.

Les malheurs de la France sous les derniers Valois retardèrent la perfection du langage ; mais, la fin du règne de Henri IV et celui de Louis XIII ayant donné à la nation l'avant-goût de son triomphe, la poésie française se montra d'abord sous les auspices de son propre génie. La prose, plus sage, ne s'en était pas écartée comme elle, témoin Amyot, Montaigne et Charron ; aussi, pour la première fois peut-être, elle précéda la poésie, qui la devance toujours.

Il manque un trait à cette faible esquisse de la langue romance ou gauloise. On est persuadé que nos pères étaient tous naïfs ; que c'était un bienfait de leur temps et de leurs mœurs, et qu'il est encore attaché à leur langage : si bien que certains auteurs empruntent aujourd'hui leurs tournures, afin d'être naïfs aussi. Ce sont des vieillards qui, ne pouvant parler en hommes, bégayent pour paraître enfants : le naïf qui se dégrade tombe dans le niais. Voici donc comment s'explique cette naïveté gauloise.

Tous les peuples ont le naturel : il ne peut y avoir qu'un siècle très avancé qui connaisse et sente le naïf. Celui que nous trouvons et que nous sentons dans le style de nos ancêtres l'est devenu pour nous ; il n'était pour eux que le naturel. C'est ainsi qu'on trouve tout naïf dans un enfant qui ne s'en doute pas. Chez les peuples perfectionnés et

corrompus, la pensée a toujours un voile, et la modération, exilée des mœurs, se réfugie dans le langage, ce qui le rend plus fin et plus piquant. Lorsque, par une heureuse absence de finesse et de précaution, la phrase montre la pensée toute nue, le naïf paraît. De même, chez les peuples vêtus, une nudité produit la pudeur; mais les nations qui vont nues sont chastes sans être pudiques, comme les Gaulois étaient naturels sans être naïfs. On pourrait ajouter que ce qui nous fait sourire dans une expression antique n'eut rien de plaisant dans son siècle, et que telle épigramme, chargée du sel d'un vieux mot, eût été fort innocente il y a deux cents ans. Il me semble donc qu'il est ridicule, quand on n'a pas la naïveté, d'en emprunter les livrées. Nos grands écrivains l'ont trouvée dans leur âme, sans quitter leur langue, et celui qui, pour être naïf, emprunte une phrase d'Amyot, demanderait, pour être brave, l'armure de Bayard.

C'est une chose bien remarquable qu'à quelque époque de la langue française qu'on s'arrête, depuis sa plus obscure origine jusqu'à Louis XIII, et dans quelque imperfection qu'elle se trouve de siècle en siècle, elle ait toujours charmé l'Europe, autant que le malheur des temps l'a permis. Il faut donc que la France ait toujours eu une perfection relative et certains agréments fondés sur sa

position et sur l'heureuse humeur de ses habitants. L'histoire, qui confirme partout cette vérité, n'en dit pas autant de l'Angleterre.

Les Saxons, l'ayant conquise, s'y établirent, et c'est de leur idiome et de l'ancien jargon du pays que se forma la langue anglaise, appelée *anglo-saxon*. Cette langue fut abandonnée au peuple, depuis la conquête de Guillaume jusqu'à Édouard III, intervalle pendant lequel la cour et les tribunaux d'Angleterre ne s'exprimèrent qu'en français. Mais enfin, la jalousie nationale s'étant réveillée, on exila une langue rivale que le génie anglais repoussait depuis longtemps. On sent bien que les deux langues s'étaient mêlées malgré leur haine; mais il faut observer que les mots français qui émigrèrent en foule dans l'anglais, et qui se fondirent dans une prononciation et une syntaxe nouvelle, ne furent pourtant pas défigurés: si notre oreille les méconnaît, nos yeux les retrouvent encore; tandis que les mots latins qui entraient dans les différens jargons de l'Europe furent toujours mutilés, comme les obélisques et les statues qui tombaient entre les mains des Barbares. Cela vient de ce que, les Latins ayant placé les nuances de la déclinaison et de la conjugaison dans les finales des mots, nos ancêtres, qui avaient leurs articles, leurs pronoms et leurs verbes auxiliaires, tronquèrent ces finales, qui leur étaient

inutiles et qui défiguraient le mot à leurs yeux. Mais, dans les emprunts que les langues modernes se font entre elles, le mot ne s'altère que dans la prononciation.

Pendant un espace de quatre cents ans, je ne trouve en Angleterre que Chaucer et Spencer. Le premier mérita, vers le milieu du XVe siècle, d'être appelé l'*Homère anglais;* notre Ronsard le mérita de même, et Chaucer, aussi obscur que lui, fut encore moins connu. De Chaucer jusqu'à Shakespeare et Milton, rien ne transpire dans cette île célèbre, et sa littérature ne vaut pas un coup d'œil.

Me voilà tout à coup revenu à l'époque où j'ai laissé la langue française. La paix de Vervins avait appris à l'Europe sa véritable position; on vit chaque État se placer à son rang. L'Angleterre brilla pour un moment de l'éclat d'Élisabeth et de Cromwell, et ne sortit pas du pédantisme; l'Espagne, épuisée, ne put cacher sa faiblesse; mais la France montra toute sa force, et les lettres commencèrent sa gloire.

Si Ronsard avait bâti des chaumières avec des tronçons de colonnes grecques, Malherbe éleva le premier des monuments nationaux. Richelieu, qui affectait toutes les grandeurs, abaissait d'une main la maison d'Autriche, et de l'autre attirait à lui le jeune Corneille en l'honorant de sa jalousie.

Ils fondaient ensemble ce théâtre où, jusqu'à l'apparition de Racine, l'auteur du *Cid* régna seul. Pressentant les accroissements et l'empire de la langue, il lui créait un tribunal, afin de devenir par elle le législateur des lettres. A cette époque, une foule de génies vigoureux s'emparèrent de la langue française, et lui firent parcourir rapidement toutes ses périodes, de Voiture jusqu'à Pascal, et de Racan jusqu'à Boileau.

Cependant l'Angleterre, échappée à l'anarchie, avait repris ses premières formes, et Charles II était paisiblement assis sur un trône teint du sang de son père. Shakespeare avait paru, mais son nom et sa gloire ne devaient passer les mers que deux siècles après; il n'était pas alors, comme il l'a été depuis, l'idole de sa nation et le scandale de notre littérature. Son génie agreste et populaire déplaisait au prince et aux courtisans. Milton, qui le suivit, mourut inconnu. Sa personne était odieuse à la cour; le titre de son poème rebuta; on ne goûta point des vers durs, hérissés de termes techniques, sans rime et sans harmonie, et l'Angleterre apprit un peu tard qu'elle possédait un poème épique. Il y avait pourtant de beaux esprits et des poètes à la cour de Charles : Cowley, Rochester, Hamilton, Waller, y brillaient, et Shaftesbury hâtait les progrès de la pensée en épurant la prose anglaise. Cette faible

aurore se perdit tout à coup dans l'éclat du siècle de Louis XIV : les beaux jours de la France étaient arrivés.

Il y eut un admirable concours de circonstances. Les grandes découvertes qui s'étaient faites depuis cent cinquante ans dans le monde avaient donné à l'esprit humain une impulsion que rien ne pouvait plus arrêter, et cette impulsion tendait vers la France. Paris fixa les idées flottantes de l'Europe et devint le foyer des étincelles répandues chez tous les peuples. L'imagination de Descartes régna dans la philosophie, la raison de Boileau dans les vers ; Bayle plaça le doute aux pieds de la vérité ; Bossuet tonna sur la tête des rois, et nous comptâmes autant de genres d'éloquence que de grands hommes. Notre théâtre surtout achevait l'éducation de l'Europe : c'est là que le grand Condé pleurait aux vers du grand Corneille, et que Racine corrigeait Louis XIV. Rome tout entière parut sur la scène française, et les passions parlèrent leur langage. Nous eûmes et ce Molière, plus comique que les Grecs, et le *Télémaque*, plus antique que les ouvrages des anciens, et ce La Fontaine qui, ne donnant pas à la langue des formes si pures, lui prêtait des beautés plus incommunicables. Nos livres, rapidement traduits en Europe et même en Asie, devinrent les livres de tous les pays, de tous les goûts et de

tous les âges. La Grèce, vaincue sur le théâtre, le fut encore dans des pièces fugitives qui volèrent de bouche en bouche et donnèrent des ailes à la langue française. Les premiers journaux qu'on vit circuler en Europe étaient français et ne racontaient que nos victoires et nos chefs-d'œuvre. C'est de nos académies qu'on s'entretenait, et la langue s'étendait par leurs correspondances. On ne parlait enfin que de l'esprit et des grâces françaises; tout se faisait au nom de la France, et notre réputation s'accroissait de notre réputation.

Aux productions de l'esprit se joignaient encore celles de l'industrie : des pompons et des modes accompagnaient nos meilleurs livres chez l'étranger, parce qu'on voulait être partout raisonnable et frivole comme en France. Il arriva donc que nos voisins, recevant sans cesse des meubles, des étoffes et des modes qui se renouvelaient sans cesse, manquèrent de termes pour les exprimer; ils furent comme accablés sous l'exubérance de l'industrie française, si bien qu'il prit comme une impatience générale à l'Europe, et que, pour n'être plus séparé de nous, on étudia notre langue de tous côtés.

Depuis cette explosion, la France a continué de donner un théâtre, des habits, du goût, des manières, une langue, un nouvel art de vivre et des jouissances inconnues aux États qui l'entourent,

sorte d'empire qu'aucun peuple n'a jamais exercé. Et comparez-lui, je vous prie, celui des Romains, qui semèrent partout leur langue et l'esclavage, s'engraissèrent de sang et détruisirent jusqu'à ce qu'ils fussent détruits !

On a beaucoup parlé de Louis XIV : je n'en dirai qu'un mot. Il n'avait ni le génie d'Alexandre, ni la puissance et l'esprit d'Auguste ; mais, pour avoir su régner, pour avoir connu l'art d'accorder ce coup d'œil, ces faibles récompenses dont le talent veut bien se payer, Louis XIV marche, dans l'histoire de l'esprit humain, à côté d'Auguste et d'Alexandre. Il fut le véritable Apollon du Parnasse français ; les poèmes, les tableaux, les marbres, ne respirèrent que pour lui. Ce qu'un autre eût fait par politique, il le fit par goût. Il avait de la grâce, il aimait la gloire et les plaisirs, et je ne sais quelle tournure romanesque qu'il eut dans sa jeunesse remplit les Français d'un enthousiasme qui gagna toute l'Europe. Il fallut voir ses bâtiments et ses fêtes, et souvent la curiosité des étrangers soudoya la vanité française. En fondant à Rome une colonie de peintres et de sculpteurs, il faisait signer à la France une alliance perpétuelle avec les arts. Quelquefois son humeur magnifique allait avertir les princes étrangers du mérite d'un savant ou d'un artiste caché dans leurs États, et il en faisait l'honorable conquête. Aussi le

nom français et le sien pénétrèrent jusqu'aux extrémités orientales de l'Asie ; notre langue domina comme lui dans tous les traités, et, quand il cessa de dicter des lois, elle garda si bien l'empire qu'elle avait acquis que ce fut dans cette même langue, organe de son ancien despotisme, que ce prince fut humilié vers la fin de ses jours. Ses prospérités, ses fautes et ses malheurs servirent également à la langue ; elle s'enrichit, à la révocation de l'édit de Nantes, de tout ce que perdait l'État. Les réfugiés emportèrent dans le Nord leur haine pour le prince et leurs regrets pour la patrie, et ces regrets et cette haine s'exhalèrent en français.

Il semble que c'est vers le milieu du règne de Louis XIV que le royaume se trouva à son plus haut point de grandeur relative. L'Allemagne avait des princes nuls ; l'Espagne était divisée et languissante ; l'Italie avait tout à craindre ; l'Angleterre et l'Écosse n'étaient pas encore unies ; la Prusse et la Russie n'existaient pas. Aussi l'heureuse France, profitant de ce silence de tous les peuples, triompha dans la paix, dans la guerre et dans les arts ; elle occupa le monde de ses entreprises et de sa gloire. Pendant près d'un siècle, elle donna à ses rivaux et les jalousies littéraires, et les alarmes politiques, et la fatigue de l'admiration. Enfin l'Europe, lasse d'admirer et d'envier,

voulut imiter : c'était un nouvel hommage. Des essaims d'ouvriers entrèrent en France et en rapportèrent notre langue et nos arts, qu'ils propagèrent.

Vers la fin du siècle, quelques ombres se mêlèrent à tant d'éclat. Louis XIV, vieillissant, n'était plus heureux. L'Angleterre se dégagea des rayons de la France et brilla de sa propre lumière ; de grands esprits s'élevèrent dans son sein. Sa langue s'était enrichie, comme son commerce, de la dépouille des nations ; Pope, Addison et Dryden en adoucirent les sifflements, et l'anglais fut, sous leur plume, l'italien du Nord. L'enthousiasme pour Shakespeare et Milton se réveilla, et cependant Locke posait les bornes de l'esprit humain ; Newton trouvait la nature de la lumière et la loi de l'univers.

Aux yeux du sage, l'Angleterre s'honorait autant par la philosophie que nous par les arts ; mais, puisqu'il faut le dire, la place était prise : l'Europe ne pouvait donner deux fois le droit d'aînesse, et nous l'avions obtenu, de sorte que tant de grands hommes, en travaillant pour leur gloire, illustrèrent leur patrie et l'humanité plus encore que leur langue.

Supposons cependant que l'Angleterre eût été moins lente à sortir de la barbarie et qu'elle eût précédé la France, il me semble que l'Europe n'en

aurait pas mieux adopté sa langue. Sa position n'appelle pas les voyageurs, et la France leur sert toujours de passage ou de terme. L'Angleterre vient elle-même faire son commerce chez les différents peuples, et on ne va point commercer chez elle. Or celui qui voyage ne donne pas sa langue; il prendrait plutôt celle des autres : c'est presque sans sortir de chez lui que le Français a étendu la sienne.

Supposons enfin que, par sa position, l'Angleterre ne se trouvât pas reléguée dans l'Océan et qu'elle eût attiré ses voisins, il est encore probable que sa langue et sa littérature n'auraient pu fixer le choix de l'Europe, car il n'est point d'objection un peu forte contre la langue allemande qui n'ait encore de la force contre celle des Anglais : les défauts de la mère ont passé jusqu'à la fille. Il est vrai aussi que les objections contre la littérature anglaise deviennent plus terribles contre celle des Allemands : ces deux peuples s'excluent l'un par l'autre.

Quoi qu'il en soit, l'événement a démontré que, la langue latine étant la vieille souche, c'était un de ses rejetons qui devait fleurir en Europe. On peut dire, en outre, que, si l'anglais a l'audace des langues à inversions, il en a l'obscurité, et que sa syntax est si bizarre que la règle y a quelquefois moins d'applications que d'exceptions. On

lui trouve des formes serviles qui étonnent dans la langue d'un peuple libre, et la rendent moins propre à la conversation que la langue française, dont la marche est si leste et si dégagée. Ceci vient de ce que les Anglais ont passé du plus extrême esclavage à la plus haute liberté politique, et que nous sommes arrivés d'une liberté presque démocratique à une monarchie presque absolue. Les deux nations ont gardé les livrées de leur ancien état, et c'est ainsi que les langues sont les vraies médailles de l'histoire. Enfin la prononciation de cette langue n'a ni la plénitude ni la fermeté de la nôtre.

J'avoue que la littérature des Anglais offre des monuments de profondeur et d'élévation qui seront l'éternel honneur de l'esprit humain, et cependant leurs livres ne sont pas devenus les livres de tous les hommes; ils n'ont pas quitté certaines mains ; il a fallu des essais et de la précaution pour n'être pas rebuté de leur ton, de leur goût et de leurs formes. Accoutumé au crédit immense qu'il a dans les affaires, l'Anglais semble porter cette puissance fictive dans les lettres, et sa littérature en a contracté un caractère d'exagération opposé au bon goût; elle se sent trop de l'isolement du peuple et de l'écrivain : c'est avec une ou deux sensations que quelques Anglais ont fait un livre. Le désordre leur a plu, comme si

l'ordre leur eût semblé trop près de je ne sais quelle servitude : aussi leurs ouvrages, qu'on ne lit pas sans fruit, sont trop souvent dépourvus de charme, et le lecteur y trouve toujours la peine que l'écrivain ne s'est pas donnée.

Mais le Français, ayant reçu des impressions de tous les peuples de l'Europe, a placé le goût dans les opinions modérées, et ses livres composent la bibliothèque du genre humain. Comme les Grecs, nous avons eu toujours dans le temple de la gloire un autel pour les Grâces, et nos rivaux les ont trop oubliées. On peut dire par supposition que, si le monde finissait tout à coup pour faire place à un monde nouveau, ce n'est point un excellent livre anglais, mais un excellent livre français, qu'il faudrait lui léguer, afin de lui donner de notre espèce humaine une idée plus heureuse. A richesse égale, il faut que la sèche raison cède le pas à la raison ornée.

Ce n'est point l'aveugle amour de la patrie ni le préjugé national qui m'ont conduit dans ce rapprochement des deux peuples : c'est la nature et l'évidence des faits. Eh! quelle est la nation qui loue plus franchement que nous? N'est-ce pas la France qui a tiré la littérature anglaise du fond de son île? n'est-ce pas Voltaire qui a présenté Locke et même Newton à l'Europe? Nous sommes les seuls qui imitions les Anglais, et, quand nous sommes las

de notre goût, nous y mêlons leurs caprices; nous faisons entrer une mode anglaise dans l'immense tourbillon des nôtres, et le monde l'adopte au sortir de nos mains. Il n'en est pas ainsi de l'Angleterre : quand les peuples du Nord ont aimé la nation française, imité ses manières, exalté ses ouvrages, les Anglais se sont tus, et ce concert de toutes les voix n'a été troublé que par leur silence.

Il me reste à prouver que, si la langue française a conquis l'empire par ses livres, par l'humeur et par l'heureuse position du peuple qui la parle, elle le conserve par son propre génie.

Ce qui distingue notre langue des langues anciennes et modernes, c'est l'ordre et la construction de la phrase. Cet ordre doit toujours être direct et nécessairement clair. Le français nomme d'abord le *sujet* du discours, ensuite le *verbe* qui est l'action, et enfin l'*objet* de cette action : voilà la logique naturelle à tous les hommes ; voilà ce qui constitue le sens commun. Or cet ordre, si favorable, si nécessaire au raisonnement, est presque toujours contraire aux sensations, qui nomment le premier l'objet qui frappe le premier. C'est pourquoi tous les peuples, abandonnant l'ordre direct, ont eu recours aux tournures plus ou moins hardies, selon que leurs sensations ou l'harmonie des mots l'exigeaient ; et l'inversion a pré-

valu sur la terre, parce que l'homme est plus impérieusement gouverné par les passions que par la raison.

Le français, par un privilège unique, est seul resté fidèle à l'ordre direct, comme s'il était tout raison, et on a beau, par les mouvements les plus variés et toutes les ressources du style, déguiser cet ordre, il faut toujours qu'il existe ; et c'est en vain que les passions nous bouleversent et nous sollicitent de suivre l'ordre des sensations : la syntaxe française est incorruptible. C'est de là que résulte cette admirable clarté, base éternelle de notre langue. CE QUI N'EST PAS CLAIR N'EST PAS FRANÇAIS ; ce qui n'est pas clair est encore anglais, italien, grec ou latin. Pour apprendre les langues à inversions, il suffit de connaître les mots et leurs régimes ; pour apprendre la langue française, il faut encore retenir l'arrangement des mots. On dirait que c'est d'une géométrie tout élémentaire, de la simple ligne droite, que s'est formée la langue française, et que ce sont les courbes et leurs variétés infinies qui ont présidé aux langues grecque et latine. La nôtre règle et conduit la pensée ; celles-là se précipitent et s'égarent avec elle dans le labyrinthe des sensations et suivent tous les caprices de l'harmonie : aussi furent-elles merveilleuses pour les oracles, et la nôtre les eût absolument décriés.

Il est arrivé de là que la langue française a été moins propre à la musique et aux vers qu'aucune langue ancienne ou moderne, car ces deux arts vivent de sensations, la musique surtout, dont la propriété est de donner de la force à des paroles sans verve et d'affaiblir les expressions fortes : preuve incontestable qu'elle est elle-même une puissance à part, et qu'elle repousse tout ce qui veut partager avec elle l'empire des sensations. Qu'Orphée redise sans cesse : *J'ai perdu mon Eurydice,* la sensation grammaticale d'une phrase tant répétée sera bientôt nulle, et la sensation musicale ira toujours croissant; et ce n'est point, comme on l'a dit, parce que les mots français ne sont pas sonores que la musique les repousse : c'est parce qu'ils offrent l'ordre et la suite quand le chant demande le désordre et l'abandon. La musique doit bercer l'âme dans le vague et ne lui présenter que des motifs. Malheur à celle dont on dira qu'elle a tout défini ! Les accords plaisent à l'oreille par la même raison que les saveurs et les parfums plaisent au goût et à l'odorat.

Mais, si la rigide construction de la phrase gêne la marche du musicien, l'imagination du poète est encore arrêtée par le génie circonspect de la langue. Les métaphores des poètes étrangers ont toujours un degré de plus que les nôtres; ils serrent le style figuré de plus près, et leur poésie est

plus haute en couleur. Il est généralement vrai que les figures orientales étaient folles, que celles des Grecs et des Latins ont été hardies, et que les nôtres sont simplement justes. Il faut donc que le poète français plaise par la pensée, par une élégance continue, par des mouvements heureux, par des alliances de mots. C'est ainsi que les grands maîtres n'ont pas laissé de cacher d'heureuses hardiesses dans le tissu d'un style clair et sage, et c'est de l'artifice avec lequel ils ont su déguiser leur fidélité au génie de leur langue que résulte tout le charme de leur style : ce qui fait croire que la langue française, sobre et timide, serait encore la dernière des langues si la masse de ses bons écrivains ne l'eût poussée au premier rang en forçant son naturel.

Un des plus grands problèmes qu'on puisse proposer aux hommes est cette constance de l'ordre régulier dans notre langue. Je conçois bien que les Grecs, et même les Latins, ayant donné une famille à chaque mot et de riches modifications à leurs finales, se soient livrés au plus hardies tournures pour obéir aux impressions qu'ils recevaient des objets ; tandis que dans nos langues modernes l'embarras des conjugaisons et l'attirail des articles, la présence d'un nom mal apparenté ou d'un verbe défectueux, nous font tenir sur nos gardes pour éviter l'obscurité. Mais pourquoi, entre les langues

modernes, la nôtre s'est-elle trouvée seule si rigoureusement asservie à l'ordre direct? Serait-il vrai que par son caractère la nation française eût souverainement besoin de clarté?

Tous les hommes ont ce besoin, sans doute, et je ne croirai jamais que dans Athènes et dans Rome les gens du peuple aient usé de fortes inversions; on voit même leurs plus grands écrivains se plaindre de l'abus qu'on en faisait en vers et en prose; ils sentaient que l'inversion était l'unique source des difficultés et des équivoques dont leurs langues fourmillent, parce qu'une fois l'ordre du raisonnement sacrifié, l'oreille et l'imagination, ce qu'il y a de plus capricieux dans l'homme, restent maîtresses du discours. Aussi, quand on lit Démétrius de Phalère, est-on frappé des éloges qu'il donne à Thucydide pour avoir débuté dans son histoire par une phrase de construction toute française. Cette phrase était élégante et directe à la fois, ce qui arrivait rarement : car toute langue accoutumée à la licence des inversions ne peut plus porter le joug de l'ordre sans perdre ses mouvements et sa grâce.

Mais la langue française, ayant la clarté par excellence, a dû chercher toute son élégance et sa force dans l'ordre direct; l'ordre et la clarté ont dû surtout dominer dans la prose, et la prose a dû lui donner l'empire. Cette marche est dans la na-

ture : rien n'est en effet comparable à la prose française.

Il y a des pièges et des surprises dans les langues à inversions. Le lecteur reste suspendu dans une phrase latine comme un voyageur devant des routes qui se croisent ; il attend que toutes les finales l'aient averti de la correspondance des mots ; son oreille reçoit, et son esprit, qui n'a cessé de décomposer pour composer encore, résout enfin le sens de la phrase comme un problème. La prose française se développe en marchant et se déroule avec grâce et noblesse. Toujours sûre de la construction de ses phrases, elle entre avec plus de bonheur dans la discussion des choses abstraites, et sa sagesse donne de la confiance à la pensée. Les philosophes l'ont adoptée, parce qu'elle sert de flambeau aux sciences qu'elle traite, et qu'elle s'accommode également et de la frugalité didactique et de la magnificence qui convient à l'histoire de la nature.

On ne dit rien en vers qu'on ne puisse très souvent exprimer aussi bien dans notre prose, et cela n'est pas toujours réciproque. Le prosateur tient plus étroitement sa pensée et la conduit par le plus court chemin, tandis que le versificateur laisse flotter les rênes et va où la rime le pousse. Notre prose s'enrichit de tous les trésors de l'expression ; elle poursuit le vers dans toutes ses hau-

teurs, et ne laisse entre elle et lui que la rime. Étant commune à tous les hommes, elle a plus de juges que la versification, et sa difficulté se cache sous une extrême facilité. Le versificateur enfle sa voix, s'arme de la rime et de la mesure, et tire une pensée commune du sentier vulgaire ; mais aussi que de faiblesses ne cache pas l'art des vers ! La prose accuse le nu de la pensée ; il n'est pas permis d'être faible avec elle. Selon Denys d'Halicarnasse, il y a une prose qui vaut mieux que les meilleurs vers, et c'est elle qui fait lire les ouvrages de longue haleine, parce qu'elle seule peut se charger des détails, et que la variété de ses périodes lasse moins que le charme continu de la rime et de la mesure. Et qu'on ne croie pas que je veuille par là dégrader les beaux vers : l'imagination pare la prose, mais la poésie pare l'imagination. La raison elle-même a plus d'une route, et la raison en vers est admirable; mais le mécanisme du vers fatigue, sans offrir à l'esprit des tournures plus hardies, dans notre langue surtout, où les vers semblent être les débris de la prose qui les a précédés ; tandis que chez les Grecs, sauvages plus harmonieusement organisés que nos ancêtres, les vers et les dieux régnèrent longtemps avant la prose et les rois. Aussi peut-on dire que leur langue fut longtemps chantée avant d'être parlée, et la nôtre, à jamais dénuée de prosodie, ne s'est dégagée

qu'avec peine de ses articulations rocailleuses. De là nous est venue cette rime, tant reprochée à la versification moderne, et pourtant si nécessaire pour lui donner cet air de chant qui la distingue de la prose. Au reste, les anciens n'eurent-ils pas le retour des mesures, comme nous celui des sons, et n'est-ce pas ainsi que tous les arts ont leurs rimes, qui sont les symétries? Un jour, cette rime des modernes aura de grands avantages pour la postérité : car il s'élèvera des scoliastes qui compileront laborieusement toutes celles des langues mortes, et, comme il n'y a presque pas un mot qui n'ait passé par la rime, ils fixeront par là une sorte de prononciation uniforme et plus ou moins semblable à la nôtre, ainsi que par les lois de la mesure nous avons fixé la valeur des syllabes chez les Grecs et les Latins.

Quoi qu'il en soit de la prose et des vers français, quand cette langue traduit, elle explique véritablement un auteur; mais les langues italienne et anglaise, abusant de leurs inversions, se jettent dans tous les moules que le texte leur présente; elles se calquent sur lui et rendent difficulté pour difficulté : je n'en veux pour preuve que Davanzati. Quand le sens de Tacite se perd, comme un fleuve qui disparaît tout à coup sur la terre, le traducteur se plonge et se dérobe avec lui. On les voit ensuite reparaître ensemble; ils ne se quittent pas l'un

l'autre, mais le lecteur les perd souvent tous deux.

La prononciation de la langue française porte l'empreinte de son caractère : elle est plus variée que celle des langues du Midi, mais moins éclatante; elle est plus douce que celle des langues du Nord, parce qu'elle n'articule pas toutes ses lettres. Le son de l'*e* muet, toujours semblable à la dernière vibration des corps sonores, lui donne une harmonie légère qui n'est qu'à elle.

Si on ne lui trouve pas les diminutifs et les mignardises de la langue italienne, son allure est plus mâle. Dégagée de tous les protocoles que la bassesse inventa pour la vanité et la faiblesse pour le pouvoir, elle en est plus faite pour la conversation, lien des hommes et charme de tous les âges; et, puisqu'il faut le dire, elle est, de toutes les langues, la seule qui ait une probité attachée à son génie. Sûre, sociale, raisonnable, ce n'est plus la langue française, c'est la langue humaine; et voilà pourquoi les puissances l'ont appelée dans leurs traités : elle y règne depuis les conférences de Nimègue, et désormais les intérêts des peuples et les volontés des rois reposeront sur une base plus fixe; on ne sèmera plus la guerre dans des paroles de paix.

Aristippe, ayant fait naufrage, aborda dans une île inconnue, et, voyant des figures de géométrie tracées sur le rivage, il s'écria que les dieux ne

l'avaient pas conduit chez des barbares : quand on arrive chez un peuple et qu'on y trouve la langue française, on peut se croire chez un peuple poli.

Leibnitz cherchait une langue universelle, et nous l'établissions autour de lui. Ce grand homme sentait que la multitude des langues était fatale au génie et prenait trop sur la brièveté de la vie. Il est bon de ne pas donner trop de vêtements à sa pensée : il faut, pour ainsi dire, voyager dans les langues, et, après avoir savouré le goût des plus célèbres, se renfermer dans la sienne.

Si nous avions les littératures de tous les peuples passés, comme nous avons celle des Grecs et des Romains, ne faudrait-il pas que tant de langues se réfugiassent dans une seule par la traduction? Ce sera vraisemblablement le sort des langues modernes, et la nôtre leur offre un port dans le naufrage. L'Europe présente une république fédérative composée d'empires et de royaumes, et la plus redoutable qui ait jamais existé. On ne peut en prévoir la fin, et cependant la langue française doit encore lui survivre. Les États se renverseront, et notre langue sera toujours retenue dans la tempête par deux ancres, sa littérature et sa clarté, jusqu'au moment ou, par une de ces grandes révolutions qui remettent les choses à leur premier point, la nature vienne renouveler ses traités avec un autre genre humain.

Mais, sans attendre l'effort des siècles, cette langue ne peut-elle pas se corrompre? Une telle question mènerait trop loin : il faut seulement soumettre la langue française au principe commun à toutes les langues.

Le langage est la peinture de nos idées, qui à leur tour sont des images plus ou moins étendues de quelques parties de la nature. Comme il existe deux mondes pour chaque homme en particulier, l'un hors de lui, qui est le monde physique, et l'autre au dedans, qui est le monde moral ou intellectuel, il y a aussi deux styles dans le langage, le *naturel* et le *figuré*. Le premier exprime ce qui se passe hors de nous et dans nous par des causes physiques; il compose le fond des langues, s'étend par l'expérience, et peut être aussi grand que la nature. Le second exprime ce qui se passe dans nous et hors de nous; mais c'est l'imagination qui le compose des emprunts qu'elle fait au premier. *Le soleil brûle, le marbre est froid, l'homme désire la gloire :* voilà le langage propre ou naturel. *Le cœur brûle de désir, la crainte le glace, la terre demande la pluie :* voilà le style figuré, qui n'est que le simulacre de l'autre, et qui double ainsi la richesse des langues. Comme il tient à l'idéal, il paraît plus grand que la nature.

L'homme le plus dépourvu d'imagination ne parle pas longtemps sans tomber dans la métaphore.

Or c'est ce perpétuel mensonge de la parole, c'est le style métaphorique, qui porte un germe de corruption. Le style naturel ne peut être que vrai, et, quand il est faux, l'erreur est de fait, et nos sens la corrigent tôt ou tard; mais les erreurs dans les figures ou dans les metaphores annoncent de la fausseté dans l'esprit et un amour de l'exagération qui ne se corrige guère.

Une langue vient donc à se corrompre lorsque, confondant les limites qui séparent le style naturel du figuré, on met de l'affectation à outrer les figures et à rétrécir le naturel, qui est la base, pour charger d'ornements superflus l'édifice de l'imagination. Par exemple, il n'est point d'art ou de profession dans la vie qui n'ait fourni des expressions figurées au langage. On dit : *la trame de la perfidie, le creuset du malheur,* et on voit que ces expressions sont comme à la porte de nos ateliers et s'offrent à tous les yeux. Mais quand on veut aller plus avant, et qu'on dit : *Cette vertu qui sort du creuset n'a pas perdu tout son alliage, il lui faut plus de cuisson;* lorsqu'on passe de la trame de la perfidie *à la navette de la fourberie,* on tombe dans l'affectation.

C'est ce défaut qui perd les écrivains des nations avancées : ils veulent être neufs, et ne sont que bizarres; ils tourmentent leur langue pour que l'expression leur donne la pensée, et c'est pourtant

celle-ci qui doit toujours amener l'autre. Ajoutons qu'il y a une seconde espèce de corruption, mais qui n'est pas à craindre pour la langue française : c'est la bassesse des figures. Ronsard disait : *Le soleil perruqué de lumière ; la voile s'enfle à plein ventre.* Ce défaut précède la maturité des langues et disparaît avec la politesse.

Par tous les mots et toutes les expressions dont les arts et les métiers ont enrichi les langues, il semble qu'elles aient peu d'obligations aux gens de la cour et du monde ; mais, si c'est la partie laborieuse d'une nation qui crée, c'est la partie oisive qui choisit et qui règne. Le travail et le repos sont pour l'une, le loisir et les plaisirs pour l'autre. C'est au goût dédaigneux, c'est à l'ennui d'un peuple d'oisifs, que l'art a dû ses progrès et ses finesses. On sent en effet que tout est bon pour l'homme de cabinet et de travail qui ne cherche, le soir, qu'un délassement dans les spectacles et les chefs-d'œuvre des arts ; mais, pour des âmes excédées de plaisirs et lasses de repos, il faut sans cesse des attitudes nouvelles et des sensations toujours plus exquises.

Peut-être est-ce ici le lieu d'examiner ce reproche de pauvreté et d'extrême délicatesse si souvent fait à la langue française. Sans doute, il est difficile d'y tout exprimer avec noblesse ; mais voilà précisément ce qui constitue en quelque sorte son

caractère. Les styles sont classés dans notre langue, comme les sujets dans notre monarchie. Deux expressions qui conviennent à la même chose ne conviennent pas au même ordre de choses, et c'est à travers cette hiérarchie des styles que le bon goût sait marcher. On peut ranger nos grands écrivains en deux classes. Les premiers, tels que Racine et Boileau, doivent tout à un grand goût et à un travail obstiné ; ils parlent un langage parfait dans ses formes, sans mélange, toujours idéal, toujours étranger au peuple qui les environne : ils deviennent les écrivains de tous les temps et perdent bien peu dans la postérité. Les seconds, nés avec plus d'originalité, tels que Molière ou La Fontaine, revêtent leurs idées de toutes les formes populaires, mais avec tant de sel, de goût et de vivacité, qu'ils sont à la fois les modèles et les répertoires de leur langue. Cependant leurs couleurs, plus locales, s'effacent à la longue ; le charme du style mêlé s'affadit ou se perd, et ces auteurs ne sont pour la postérité, qui ne peut les traduire, que les écrivains de leur nation. Il serait donc aussi injuste de juger de l'abondance de notre langue par le *Télémaque* ou *Cinna* seulement que de la population de la France par le petit nombre appelé *la bonne compagnie*.

J'aurais pu examiner jusqu'à quel point et par combien de nuances les langues passent et se dé-

gradent en suivant le déclin des empires; mais il suffit de dire qu'après s'être élevées d'époque en époque jusqu'à la perfection, c'est en vain qu'elles en descendent : elles y sont fixées par les bons livres, et c'est en devenant langues mortes qu'elles se font réellement immortelles. Le mauvais latin du Bas-Empire n'a-t-il pas donné un nouveau lustre à la belle latinité du siècle d'Auguste? Les grands écrivains ont tout fait. Si notre France cessait d'en produire, la langue de Racine et de Voltaire deviendrait une langue morte; et, si les Esquimaux nous offraient tout à coup douze écrivains du premier ordre, il faudrait bien que les regards de l'Europe se tournassent vers cette littérature des Esquimaux.

Terminons, il est temps, l'histoire déjà trop longue de la langue française. Le choix de l'Europe est expliqué et justifié. Voyons d'un coup d'œil comment, sous le règne de Louis XV, il a été confirmé, et comment il se confirme encore de jour en jour.

Louis XIV, se survivant à lui-même, voyait commencer un autre siècle, et la France ne s'était reposée qu'un moment. La philosophie de Newton attira d'abord nos regards, et Fontenelle nous la fit aimer en la combattant. Astre doux et paisible, il régna pendant le crépuscule qui sépara les deux règnes. Son style clair et familier s'exerçait sur des

objets profonds et nous déguisait notre ignorance. Montesquieu vint ensuite montrer aux hommes les droits des uns et les usurpations des autres, le bonheur possible et le malheur réel. Pour écrire l'histoire grande et calme de la nature, Buffon emprunta ses couleurs et sa majesté ; pour en fixer les époques, il se transporta dans des temps qui n'ont point existé pour l'homme, et là son imagination rassembla plus de siècles que l'histoire n'en a depuis gravé dans ses annales : de sorte que ce qu'on appelait le commencement du monde, et qui touchait pour nous aux ténèbres d'une éternité antérieure, se trouve placé par lui entre deux suites d'événements comme entre deux foyers de lumière. Désormais l'histoire du globe précédera celle de ses habitants.

Partout on voyait la philosophie mêler ses fruits aux fleurs de la littérature, et l'*Encyclopédie* était annoncée. C'est l'Angleterre qui avait tracé ce vaste bassin où doivent se rendre nos diverses connaissances ; mais il fut creusé par des mains françaises. L'éclat de cette entreprise rejaillit sur la nation et couvrit le malheur de nos armes. En même temps, un roi du Nord faisait à notre langue l'honneur que Marc-Aurèle et Julien firent à celle des Grecs : il associait son immortalité à la nôtre. Frédéric voulut être loué des Français comme Alexandre des Athéniens. Au sein de tant de gloire

parut le philosophe de Genève. Ce que la morale avait jusqu'ici enseigné aux hommes, il le commanda, et son impérieuse éloquence fut écoutée. Raynal donnait enfin aux deux mondes le livre où sont pesés les crimes de l'un et les malheurs de l'autre. C'est là que les puissances de l'Europe sont appelées tour à tour au tribunal de l'humanité, pour y frémir des barbaries exercées en Amérique : au tribunal de la philosophie, pour y rougir des préjugés qu'elles laissent encore aux nations; au tribunal de la politique, pour y entendre leurs véritables intérêts, fondés sur le bonheur des peuples.

Mais Voltaire régnait depuis un siècle, et ne donnait de relâche ni à ses admirateurs ni à ses ennemis. L'infatigable mobilité de son âme de feu l'avait appelé à l'histoire fugitive des hommes; il attacha son nom à toutes les découvertes, à tous les événements, à toutes les révolutions de son temps, et la renommée s'accoutuma à ne plus parler sans lui Ayant caché le despotisme de l'esprit sous des grâces toujours nouvelles, il devint une puissance en Europe, et fut pour elle le Français par excellence, lorsqu'il était pour les Français l'homme de tous les lieux et de tous les siècles. Il joignit enfin à l'universalité de sa langue son universalité personnelle, et c'est un problème de plus pour la postérité.

Ces grands hommes nous échappent, il est vrai; mais nous vivons encore de leur gloire, et nous la soutiendrons, puisqu'il nous est donné de faire dans le monde physique les pas de géant qu'ils ont faits dans le monde moral. L'airain vient de parler entre les mains d'un Français, et l'immortalité que les livres donnent à notre langue des automates vont la donner à sa prononciation. C'est en France et à la face des nations que deux hommes se sont trouvés entre le ciel et la terre, comme s'ils eussent rompu le contrat éternel que tous les corps ont fait avec elle; ils ont voyagé dans les airs, suivis des cris de l'admiration et des alarmes de la reconnaissance. La commotion qu'un tel spectacle a laissée dans les esprits durera longtemps, et si, par ses découvertes, la physique poursuit ainsi l'imagination dans ses derniers retranchements, il faudra bien qu'elle abandonne ce merveilleux, ce monde idéal d'où elle se plaisait à charmer et à tromper les hommes : il ne restera plus à la poésie que le langage de la raison et des passions.

Cependant l'Angleterre, témoin de nos succès, ne les partage point. Sa dernière guerre avec nous la laisse dans la double éclipse de sa littérature et de sa prépondérance, et cette guerre a donné à l'Europe un grand spectacle. On y a vu un peuple libre conduit par l'Angleterre à l'esclavage, et ra-

mené par un jeune monarque à la liberté. L'histoire de l'Amérique se réduit désormais à trois époques : égorgée par l'Espagne, opprimée par l'Angleterre et sauvée par la France.

NOTES

PAGE 3. *On parla latin à la cour, etc.* — Lorsqu'un prédicateur, pour être entendu des peuples, avait prêché en langue vulgaire, il se hâtait de transcrire son sermon en latin Ce sont ces espèces de traductions, faites par les auteurs mêmes, qui nous sont restées. Un tel usage prolongeait bien l'enfance des langues modernes.

Il faut observer ici que non seulement les Gaulois quittèrent l'ancien celte pour la langue romaine, mais qu'ils voulaient aussi s'appeler Romains, et se plaisaient à nommer leur pays Gaule romaine ou Romanie. Les Francs, leurs vainqueurs, eurent le même faible, tant le nom Romain imposait encore à ces barbares ! Nos premiers rois se qualifiaient de patrices romains, comme chacun sait. La langue nationale, qu'on appela romain ou *roman rustique*, se combina donc du patois celte des anciens Gaulois, du tudesque des Francs et du latin ; elle fit ensuite quelques alliances avec le grec, l'arabe et le lombard. Sous François Ier, la langue était encore appelée *romance* ou *romane*. Longtemps auparavant, Guillaume de Nangis prétend que *c'est pour la commodité des bonnes gens qu'il a translaté son histoire de latin en roman.* Ce nom est resté à tous les ouvrages faits sur le modèle des vieilles histoires d'amour et de chevalerie On l'écrivait *romans*, de *romanus*, comme nous écrivons *temps* de *tempus*.

PAGE 3. *Ces deux mots expriment la physionomie, etc.* — On y voit le perpétuel changement de l'*eu* en *ou* *fleurs* et *flours* ; *pleurs* et *plours*, sen*teur*, sen*tou*, dou*leur*, dou*lou*, la femm*eu*, la femm*ou*, etc Ainsi l'*e* muet, comme on voit,

se change en *ou* à la fin des mots, et fuit à l'oreille comme l'*eu* des Français; mais il est plus plein. L'accord et la différence de l'*eu* et de l'*ou* se font principalement sentir dans *œuvre* et *ouvrage*, *manœuvre* et *manouvrier*, *cœur* et *courage*, et l'œ paraît être la lettre de capitulation, le point mixte et commun entre l'*ou* et l'*eu*. Quelquefois le passage de l'*eu* à l'*ou* se rencontre dans les mots d'une même famille, sans recourir aux patois ni à l'*œ* : *douleur* fait *douloureux*; *labeur* s'affilie à *labour*, *labourer*, *laboureur*, etc. On sait que dans ces patois les *ch* deviennent des *k* : *château* est *castel*; *chétif*, *cattivo*; *chapeau*, *capel*; *Charle*, *Carle*, etc. Ces jargons sont jolis et riches; mais, n'étant point ennoblis par de grands écrivains, ils ont le malheur de dégrader ce qu'ils touchent.

Page 4. *Un auteur italien, etc.* — C'est Brunetto Latini, précepteur du Dante. Il composa un ouvrage intitulé *Tesoretto*, ou le Petit Trésor, en langue française, au commencement du XIII^e^ siècle. Pour s'excuser de la préférence qu'il donne à cette langue sur la sienne, voici comment il s'exprime : « Et s'aucuns demande porquoy chis livres est escris en romans, selon le patois de France, puisques nous sommes Italiens, je diroé que c'est pour deux raisons : l'une, porce que nous sommes en France; l'autre, si est porce que François est plus délitaubles langages et plus communs que moult d'autres. » Brunet Latin était exilé en France; les poésies de Thibaut, roi de Navarre et comte de Champagne, les romans de chevalerie et la cour de la reine Blanche, donnaient du lustre au français; tandis que l'Italie, morcelée en petits États et déchirée par d'horribles factions, avait quinze ou vingt patois barbares et pas un livre agréable. Le Dante et Pétrarque n'avaient point encore écrit.

Page 4. *Langue légitimée.* — Louis XII et Francois I^er^ ordonnèrent qu'on ne traiterait plus les affaires qu'en français. Les facultés ont persisté dans leur latinité barbare. *Hodieque manent vestigia ruris.*

Page 6. *Sa prononciation gutturale, etc.* — Nous suivons

en ceci l'opinion qui s'est établie sur la langue allemande. A dire vrai, sa prononciation est devenue presque aussi labiale que la nôtre ; mais, comme les consonnes y dominent et qu'on la prononce avec force, on a conclu que les Allemands parlaient toujours du gosier. Il en est de l'allemand comme de l'anglais, et même du français : leur prononciation s'adoucissant de jour en jour, et leur orthographe étant inflexible, il en résulte des langues agréables à l'oreille, mais dures à l'œil.

PAGE 7. *Des poèmes tirés de la Bible.* — Ce sont des poèmes sur Adam, sur Abel, sur Tobie, sur Joseph, enfin sur la passion de Jésus-Christ. Ce dernier poème, intitulé *la Messiade*, jouit d'une grande réputation dans l'empire ; *la Mort d'Abel* est plus connue en France. M. Klopstock a écrit *la Messiade* en vers hexamètres, et M. Gessner n'a employé pour sa *Mort d'Abel* qu'une prose poétique. J'ignore si la langue allemande a une prosodie assez marquée pour supporter la versification grecque et latine ; elle a d'ailleurs des vers rimés, comme tous les peuples du monde.

PAGE 9. *Imité et surpassé, etc.* — J'entends par les tragiques français, car Lope de Vega peut être souvent comparé à Shakespeare pour la force, l'abondance, le désordre et le mélange de tous les tons.

PAGE 11. *La langue vulgaire, etc.* — C'est ainsi que les Italiens appellent encore leur langue. Au temps du Dante, chaque petite ville avait son patois en Italie, et, comme il n'y avait pas une seule cour un peu respectable ni un seul livre important, ce poète, ébloui de l'éclat de la cour de France et de la réputation qu'obtenaient déjà en Europe les romans et les poèmes des troubadours et des trouveurs, eut envie d'écrire tous ses ouvrages en latin, et il en écrivit en effet quelques-uns dans cette langue. Son poème de *l'Enfer* était déjà ébauché et commençait par ce vers :

Infera regna canam, mediumque, imumque tribunal.

Mais, encouragé par ses amis, il eut honte d'abandonner sa langue ; il se mit à chercher dans chaque patois ce qu'il

y sentait de bon et de grammatical, et c'est de tant de choix qu'il se fit un langage régulier, un *langage de cour*, selon sa propre expression ; langage dont les germes étaient partout, mais qui ne fleurit qu'entre ses mains. Voyez son traité *De Vulgari Eloquentia*, et la nouvelle traduction de son poème de *l'Enfer*, imprimée à Paris.

Page 13. *Se débattait dans les horreurs de la Ligue, etc.* — Le Tasse était en France à la suite du cardinal d'Est, précisément au temps de la Saint-Barthélemy. Il est bon d'observer que l'Arioste et lui étaient antérieurs de quelques années à Cervantes et à Lope de Véga.

Page 14. *Elle s'en était trop occupée, etc.* — Le Dante avoue que de son temps on parlait quatorze dialectes indistinctement en Italie, sans compter ceux qui étaient moins connus. Aujourd'hui la bonne compagnie à Venise parle fort bien le vénitien, et ainsi des autres Etats. Leurs pièces de théâtre ont été infectées de ce mélange de tous les jargons. Métastase, qui s'est tant enrichi avec les tragiques français, vient enfin de porter sur les théâtres d'Italie une élégance et une pureté continues dont il ne sera plus permis de s'écarter.

Page 14. *C'est sur eux que le petit peuple exerce ses caprices, etc.* — Je n'ai pas prétendu dire par là que ces patois changent avec le temps, puisqu'il est prouvé, par des monuments incontestables, que certains patois n'ont pas varié depuis huit ou neuf siècles : je veux dire seulement qu'on trouve des patois différents de province à province, de ville à ville, et souvent de village à village ; mais chacun à part est très fixe ; de sorte que c'est plutôt leur variété que leurs variations que j'ai en vue, et que, si le patois méridional n'a pas l'uniformité, il a la fixité, au contraire de la langue française, qui n'est parvenue à l'unité qu'en variant de siècle en siècle.

Page 15. *Formes cérémonieuses, etc.* — L'Arioste se plaint des Espagnols à cet égard, et les accuse d'avoir donné ces formes serviles à la langue toscane, au temps de leurs conquêtes et de leur séjour en Italie.

Dapoi che l'adulazione spagnuola
A posto la signoria in burdello.

Observons que l'italien a plus de formes sacramentelle qu'aucune autre langue.

PAGES 16-17. *Plaisir et douleur, erreur et vérité.* — Il ne faut pas conclure de là que l'homme ait d'abord trouvé les termes abstraits; il s'est contenté d'applaudir ou d'improuver par des signes simples, et de dire, par exemple, *oui* et *non*, au lieu des mots *vérité* et *erreur*. C'est quand les hommes ont eu assez d'esprit pour inventer les nombres complexes qui en contiennent d'autres; lorsqu'étant fatigués de n'avoir que des unités dans leur numéraire et dans leurs mesures, ils ont imaginé des pièces qui en représentaient plusieurs autres, comme des écus pour représenter soixante sous, des toises pour représenter six pieds ou soixante-douze pouces, etc.; c'est alors, dis-je, qu'ils ont eu les termes abstraits, imaginés d'après les mêmes besoins et le même artifice. *Blancheur* a rassemblé sous elle tous les corps blancs, puisqu'elle convient à tous; *Collège* a représenté tous ceux qui le composent; la *vie* a été la suite de nos instants; le *cœur*, la suite de nos désirs; l'*esprit*, la suite de nos idées, etc., etc.

C'est cette difficulté qui a tant exercé les métaphysiciens, et sur laquelle J. J Rousseau se récrie si mal à propos dans son *Discours de l'inégalité parmi les hommes*, comme sur le plus grand mystère qu'offre le langage.

PAGE 17. *Parole intérieure et cachée.* — Que, dans la retraite et le silence le plus absolu, un homme entre en méditation sur les objets les plus dégagés de la matière, il entendra toujours au fond de sa poitrine une voix secrète qui nommera les objets à mesure qu'ils passeront en revue. Si cet homme est sourd de naissance, la langue n'étant pour lui qu'une simple peinture, il verra passer tour à tour les hiéroglyphes, ou les images des choses sur lesquelles il méditera.

Telle est l'étroite dépendance où la parole met la pensée, qu'il n'est pas de courtisan un peu habile qui n'ait éprouvé qu'à force de dire du bien d'un sot ou d'un fripon en place, on finit par en penser.

PAGE 18. *Articulations radicales, etc.* — Ce sont ces racines des mots que les étymologistes cherchent obstinément par un travail ingénieux et vain. Les uns veulent tout ramener à une langue primitive et parfaite ; les autres déduisent toutes les langues des mêmes radicaux. Ils les regardent comme une monnaie que chaque peuple a chargée de son empreinte. En effet, s'il existait une monnaie dont tous les peuples se fussent toujours servis, et qu'elle fût indestructible, c'est elle qu'il faudrait consulter pour la fixation des temps où elle fut frappee Et, si cette monnaie était telle que, sans trop de confusion, on eût pu lui donner des marques certaines qui désignassent les empires où elle aurait passé, l'époque de leur politesse ou de leur barbarie, de leur force ou de leur faiblesse, c'est elle encore qui fournirait les plus sûrs matériaux de l'histoire. Enfin, si cette monnaie s'altérait de certaines manières, entre les mains de certains particuliers, que leurs affections lui donnassent de telles couleurs et de telles formes qu'on distinguât les pièces qui ont servi à soulager l'humanité ou à l'opprimer, à l'encouragement des arts ou à la corruption de la justice, etc., une telle monnaie dévoilerait incontestablement le génie, le goût et les mœurs de chaque peuple. Or les racines des mots sont cette monnaie primitive, antiques médailles répandues chez tous les peuples. Les langues plus ou moins perfectionnées ne sont autre chose que cette monnaie ayant déjà eu cours, et les livres sont les dépôts qui constatent ses différentes altérations.

Voilà la supposition la plus favorable qu'on puisse faire, et c'est elle sans doute qui a séduit l'Auteur du *Monde primitif*, ouvrage plus rempli d'imagination que de recherches, et de recherches que de preuves, qui, n'ayant pas de proportion avec la brièveté de la vie, sollicite un abrégé dès la première page.

Il me semble que ce n'est point de l'étymologie des mots qu'il faut s'occuper, mais plutôt de leurs analogies et de leurs filiations, qui peuvent conduire à celles des idées. Les langues les plus simples et les plus près de leur origine sont déjà très altérées. Il n'y a jamais eu sur la terre ni sang pur ni langue sans alliage. *Quand il nous manque un mot,* disaient les Latins, *nous l'empruntons des Grecs :* tous les peuples en ont pu dire autant. La plupart des mots ont quelquefois une généalogie si bizarre qu'il faut la deviner, et la plus vraisemblable est souvent la moins vraie. Un usage, une plaisanterie, un événement dont il ne reste plus de trace, ont établi des expressions nouvelles, ou détourné le sens des anciennes. Comment donc se flatter d'avoir trouvé la vraie racine d'un mot? Si vous me la montrez dans le grec, un autre la verra dans le syriaque, tel autre dans l'arabe. Souvent un radical vous a guidé heureusement d'une première à une seconde, ensuite à une troisième langue, et tout à coup il disparaît comme un flambeau qui s'éteint au milieu de la nuit. Il n'y a donc que quelques onomatopées, quelques sons bien imitatifs, qu'on retrouve chez toutes les nations : leur recueil ne peut être qu'un objet de curiosité. Il est d'ailleurs si rare que l'étymologie d'un mot coïncide avec sa véritable acception qu'on ne peut justifier ces sortes de recherches par le prétexte de mieux fixer par là le sens des mots. Les écrivains qui savent le plus de langues sont ceux qui commettent le plus d'impropriétés. Trop occupés de l'ancienne énergie d'un terme, ils oublient sa valeur actuelle et négligent les nuances, qui font la grâce et la force du discours. Voici enfin une dernière réflexion : si les mots avaient une origine certaine et fondée en raison, et si on démontrait qu'il a existé un peuple créateur de la première langue, les noms radicaux et primitifs auraient un rapport nécessaire avec l'objet nommé. La définition que nous sommes forcés de faire de chaque chose ne serait qu'une extension de ce nom primitif, lequel ne serait lui-même qu'une définition très abrégée et très parfaite de l'objet, et c'est ce que certains théologiens ont affirmé de la langue que parla le premier homme. On aurait donc

unanimement donné le même nom au même arbre, au même animal, sur toute la terre et dans tous les temps; mais cela n'est point. Qu'on en juge par l'embarras où nous sommes lorsqu'il s'agit de nommer quelque objet inconnu ou de faire passer un terme nouveau.

PAGE 20. *La France, qui a dans son sein des richesses immortelles, etc.* — Il y a deux cents ans qu'en Angleterre, et en plein Parlement, un homme d'État observa que la France n'avait jamais été pauvre trois ans de suite.

PAGE 24. *La France sous un ciel tempéré, etc.* — Il est certain que c'est sous les zones tempérées que l'homme a toujours atteint son plus haut degré de perfection.

PAGE 26. *Autant de français différents, etc.* — Celui de saint Louis, des romanciers d'après, d'Alain Chartier, de Froissard; celui de Marot, de Ronsard, d'Amiot; et enfin la langue de Malherbe, qui est la nôtre. On trouve la même bigarrure chez tous les peuples. Le latin des Douze Tables, celui d'Ennius, celui de César et, vers la fin, la latinité du moyen âge.

PAGE 26. *Se traduisaient mutuellement, etc.* — Le roman de la Rose, traduit plusieurs fois, l'a été en prose par un petit chanoine du XIV^e^ siècle. Ce traducteur jugea à propos de faire sa préface en quatre vers que voici :

Cy est le roman de la Rose,
Qui a été clair et net
Translaté de vers en prose
Par votre humble Moulinet.

PAGE 27. *Et ce divorce de la prononciation et de l'orthographe, etc.* — L'orthographe est une manière invariable d'écrire les mots, afin de les reconnaître. C'est dans la latinité du moyen âge qu'on voit notre orthographe et notre langue se former en partie. On mutilait le mot latin avant de le rendre français, ou on donnait au mot celte la terminaison latine : *existimare* devint *estimare;* on eut *pensare* pour *putare; granditer* pour *valde; menare* pour *con-*

ducere; flasco pour *lagena; arpennis* pour *juger*; *beccus* pour *rostrum*, etc. On croit entendre *le Malade imaginaire*. De là viennent, dans les familles de mots, ces irrégularités qui défigurent notre langue : nous sommes infidèles et fidèles tour à tour à l'étymologie. Nous disons *penser*, *pensée*, *penseur*, et tout à coup *putatif*, *supputer*, *imputer*, *etc.* Des mots étroitement unis par l'analogie sont séparés par l'étymologie et réclament des pères différents, comme *main* et *tact*, *œil* et *vue*, *nez* et *odorat*, etc.

Mais, pour revenir à notre orthographe, on lui connaît trois inconvénients : d'employer d'abord trop de lettres pour écrire un mot, ce qui embarrasse sa marche; ensuite d'en employer qu'on pourrait remplacer par d'autres, ce qui lui donne du vague; enfin d'avoir des caractères dont elle n'a pas le prononcé, et des prononcés dont elle n'a pas les caractères. C'est par respect, dit-on, pour l'étymologie qu'on écrit *philosophie* et non *filosofie*. Mais, ou le lecteur sait le grec, ou il ne le sait pas : s'il l'ignore, cette orthographe lui semble bizarre et rien de plus; s'il connaît cette langue, il n'a pas besoin qu'on lui rappelle ce qu'il sait. Les Italiens, qui ont renoncé dès longtemps à notre méthode, et qui écrivent comme ils prononcent, n'en savent pas moins le grec, et nous ne l'ignorons pas moins malgré notre fidèle routine. Mais on a tant dit que les langues sont pour l'oreille! Un abus est bien fort quand on a si longtemps raison contre lui. Sans compter que nous ne sommes pas constamment fidèles aux étymologies, car nous écrivons *fantôme*, *fantaisie*, etc., et *philtre* ou *filtre*, etc.

J'observerai cependant que les livres se sont fort multipliés, et que les langues sont autant pour les yeux que pour l'oreille : la réforme est presque impossible. Nous sommes accoutumés à telle orthographe, elle a servi à fixer les mots dans notre mémoire; sa bizarrerie fait souvent toute la physionomie d'une expression, et prévient dans la langue écrite les fréquentes équivoques de la langue parlée. Aussi, dès qu'on prononce un mot nouveau pour nous, naturellement nous demandons son orthographe, afin de l'associer aussitôt à sa prononciation On ne croit pas savoir le nom

d'un homme si on ne l'a vu par écrit. Je devrais dire encore que, les peuples du Nord et nous, avons altéré jusqu'à l'alphabet des Grecs et des Romains; que nous avons prononcé l'*e* en *a*, comme dans *prudent;* l'*i* en *e*, comme dans *invincible*, etc.; que les Anglais sont là-dessus plus irréguliers que nous. Mais qui est-ce qui ignore ces choses? Il faut observer seulement qu'outre l'universalité des langues, il y en a une de caractères. Du temps de Pline, tous les peuples connus se servaient des caractères grecs; aujourd'hui l'alphabet romain s'applique à toutes les langues d'Europe.

Page 28. *Leur langue était plus près d'une certaine perfection, etc.* — Voici des vers de Thibaut, comte de Champagne :

Ni empereur ni roi n'ont nul pouvoir
Au prix d'amour; de ce mose vanter :
Ils peuvent bien donner de leur avoir,
Terres et fiefs, et fourbes pardonner,
Mais amour peut homme de mort garder,
Et donner joye qui dure.
Etc., etc., etc.

Et ceux-ci, qui sont de l'an 1226 :

Chacun pleure sa terre et son pays,
Quand il se part de ses joyeux amis;
Mais il n'est nul congé, quoiqu'on en die,
Si douloureux que d'ami et d'amie.

On croit entendre Voiture ou Chapelle. Comparez maintenant ces vers de Ronsard, qui peint la fabrique d'un vaisseau :

Fait d'un art maistrier,
Au ventre creux et d'artifice prompt,
D'un bec de fer leur aiguise le front.
Etc., etc., etc.

Ou ceux-ci, dans lesquels le grec lui échappe tout pur :

Ah ! que je suis marri que la muse françoise

Ne peut dire ces mots ainsi que la grégeoise :
Ocymore, dispotme, oligochronien[1]
Certes, je le dirois du sang valésien.

Et ceux d'un de ses contemporains sur l'alouette :

Guindée par zéphire,
Sublime en l'air vire et revire,
Et y déclique un joli cri,
Qui rit, guérit et tire l'ire
Des esprits, mieux que je n'écris.

Ces poètes, séduits par le plaisir que donne la difficulté vaincue, voulurent l'augmenter encore, afin d'accroître leur plaisir ; et de là vinrent les vers monorimes et monosyllabiques ; les échos, les rondeaux et les sonnets, que Boileau a eu le malheur de tant louer. Tout leur art poétique roula sur cette multitude de petits poèmes, qui n'avaient de recommandable que les bizarres difficultés dont ils étaient hérissés, et qui sont presque tous inintelligibles.

Page 32. *Tronquèrent ces finales qui leur étaient inutiles.* — Les Italiens, les Français et les Espagnols ayant adopté les verbes auxiliaires de l'ancien celte, les heureux composés du grec et du latin leur semblèrent des hiéroglyphes trop hardis ; ils aimèrent mieux ramper à l'aide du verbe auxiliaire et du participe passé, et dire *j'aurais aimé* qu'*amavissem*. Cette timidité des peuples modernes explique aussi la nécessité des articles et des pronoms. On sait que la distinction des cas, des genres et des nombres, chez les Grecs et les Latins, se trouve dans la variété de leurs finales. Mais, pour l'Europe moderne, cette différence réside dans les signes qui précèdent les verbes et les noms, et les finales sont toujours uniformes dans les noms et dans la plupart des temps du verbe. En y réfléchissant, on voit que les lettres et les mots sont des puissances connues avec lesquelles on arrive sans cesse à l'inconnu, qui est la phrase ou la pensée ; et, d'après cette idée algébrique, on peut dire que les articles et les pronoms sont des exposants placés devant les mots pour annoncer leurs puissances. L'article *le*, par exemple,

dit d'avance qu'on va parler d'un objet qui sera du genre masculin et du nombre singulier. Ainsi l'article devant le nom est une espèce de pronom, et le pronom devant le verbe est encore une sorte d'article.

On a quelque peine à souffrir le début de tous nos grammairiens. *Il y a*, disent-ils, *huit parties d'oraison : le verbe, l'interjection, le participe, le substantif, l'adjectif*, etc. On voit seulement qu'ils ont voulu compter et classer tous les mots qui entrent dans une phrase, et sans lesquels il n'y aurait pas de discours. Mais, sans se perdre dans ces distinctions de l'école, ne serait-il pas plus simple de dire que tous les mots sont des noms, puisqu'ils servent toujours à nommer quelque chose ?

L'homme donna des noms aux objets qui le frappaient ; il nomma aussi les qualités dont ces objets étaient doués : voilà deux espèces de noms, le *substantif* et l'*adjectif*, si on veut les appeler ainsi. Mais, pour créer le *verbe*, il fallut revenir sur l'impression que l'objet ou ses qualités avaient faite en nous ; il fallut réfléchir et comparer ; et sur le premier jugement que l'homme porta naquit le verbe : c'est le mot par excellence. C'est un lien universel et commun qui réunit dans nos idées les choses qui existent séparément hors de nous ; c'est une perpétuelle affirmation pour le *oui* ou le *non* ; il rapproche les diverses images que présente la nature, et en compose le tableau général ; sans lui point de langue : il est toujours exprimé ou sous-entendu. Est, verbe unique dans toutes les langues, parce qu'il représente une opération unique de l'esprit ; verbe simple et primitif, parce que tous les autres ne sont que des déguisements de celui-là. Il se modifie pour se plier aux différents besoins de l'homme, suivant les temps, les personnes et les circonstances. *Je suis*, c'est-à-dire, *moi est*, *être* est une prolongation indéfinie du mot *est : j'aime*, c'est-à-dire *je suis aimant*, etc. C'est une clef générale avec laquelle on trouve la solution de toutes les difficultés que renferment les verbes.

Page 34. *Sa littérature ne vaut pas un coup d'œil.* — Je ne parle point du chancelier Bacon et de tous les personnages illustres qui ont écrit en latin : ils ont travaillé à

l'avancement des sciences, et non au progrès de leur propre langue.

PAGE 34. *Le scandale de notre littérature.* — Comme le théâtre donne un grand éclat à une nation, les Anglais se sont ravisés sur leur Shakespeare, et ont voulu, non seulement l'opposer, mais le mettre encore fort au-dessus de notre Corneille : honteux d'avoir jusqu'ici ignoré leur propre richesse. Cette opinion est d'abord tombée en France comme une hérésie en plein concile ; mais il s'y est trouvé des esprits chagrins et anglomans qui ont pris la chose avec enthousiasme. Ils regardent en pitié ceux que Shakespeare ne rend pas complètement heureux, et demandent toujours qu'on les enferme avec ce grand homme. Partie malsaine de notre littérature, lasse de reposer sa vue sur les belles proportions ! Essayons de rendre à Shakespeare sa véritable place.

On convient d'abord que ses tragédies ne sont que des romans dialogués, écrits d'un style obscur et mêlé de tous les tons ; qu'elles ne seront jamais des monuments de la langue anglaise que pour les Anglais mêmes : car les étrangers voudront toujours que les monuments d'une langue en soient aussi les modèles, et ils les choisiront dans les meilleurs siècles. Les poèmes de Plaute et d'Ennius étaient des monuments pour les Romains et pour Virgile lui-même ; aujourd'hui nous ne reconnaissons que l'*Énéide*. Shakespeare, pouvant à peine se soutenir à la lecture, n'a pu supporter la traduction, et l'Europe n'en a jamais joui : c'est un fruit qu'il faut goûter sur le sol où il croît. Un étranger qui n'apprend l'anglais que dans Pope et Addison n'entend pas Shakespeare, à l'exception de quelques scènes admirables que tout le monde sait par cœur. Il ne faut pas plus imiter Shakespeare que le traduire : celui qui aurait son génie demanderait aujourd'hui le style et le grand sens d'Addison. Car, si le langage de Shakespeare est presque toujours vicieux, le fond de ses pièces l'est bien davantage : c'est un délire perpétuel ; mais c'est quelquefois le délire du génie. Veut-on avoir une idée juste de Shakespeare ? Qu'on prenne le *Cinna* de Corneille, qu'on mêle parmi les grands person-

nages de cette tragédie quelques cordonniers disant des quolibets, quelques poissardes chantant des couplets, quelques paysans parlant le patois de leur province, et faisant des contes de sorciers ; qu'on ôte l'unité de lieu, de temps et d'action ; mais qu'on laisse subsister les scènes sublimes, et on aura la plus belle tragédie de Shakespeare. Il est grand comme la nature et inégal comme elle, disent ses enthousiastes. Ce vieux sophisme mérite à peine une réponse.

L'art n'est jamais grand comme la nature, et, puisqu'il ne peut tout embrasser comme elle, il est contraint de faire un choix. Tous les hommes aussi sont dans la nature, et pourtant on choisit parmi eux, et dans leur vie on fait encore choix des actions. Quoi ! parce que Caton, prêt à se donner la mort, châtie l'esclave qui lui refuse un poignard, vous me représentez ce grand personnage donnant des coups de poing ? Vous me montrez Marc-Antoine ivre et goguenardant avec des gens de la lie du peuple ? Est-ce par là qu'ils ont mérité les regards de la postérité ? Vous voulez donc que l'action théâtrale ne soit qu'une doublure insipide de la vie ? Ne sait-on pas que les hommes, en s'enfonçant dans l'obscurité des temps, perdent une foule de détails qui les déparent, et qu'ils acquièrent, par les lois de la perspective, une grandeur et une beauté d'illusion qu'ils n'auraient pas s'ils étaient trop près de nous ? La vérité est que Shakespeare, s'étant quelquefois transporté dans cette région du beau idéal, n'a jamais pu s'y maintenir. Mais, dira-t-on, d'où vient l'enthousiasme de l'Angleterre pour lui ? De ses beautés et de ses défauts. Le génie de Shakespeare est comme la majesté du peuple anglais : on l'aime inégal et sans frein ; il en paraît plus libre. Son style, bas et populaire, en participe mieux de la souveraineté nationale. Ses beautés désordonnées causent des émotions plus vives, et le peuple s'intéresse à une tragédie de Shakespeare comme à un événement qui se passerait dans les rues. Les plaisirs purs que donnent la décence, la raison, l'ordre et la perfection, ne sont faits que pour les âmes délicates et exercées. On peut dire que Shakespeare, s'il était moins monstrueux, ne charmerait pas tant le peuple, et qu'il n'étonnerait pas tant les

connaisseurs s'il n'était pas quelquefois si grand. Cet homme extraordinaire a deux sortes d'ennemis, ses détracteurs et ses enthousiastes : les uns ont la vue trop courte pour le reconnaître quand il est sublime ; les autres l'ont trop fascinée pour le voir jamais autre. *Nec rude quid possit video ingenium.* Hor.

PAGE 40. *La langue latine étant la vieille souche.* — On sait bien que le celte contient les radicaux d'une foule de mots dans toutes les langues de l'Europe à peu près, sans en excepter la grecque et la latine. Mais on suit ici les idées reçues sur le latin et l'allemand, et on les considère comme des langues mères qui ont leurs racines à part.

PAGE 41. *C'est avec une ou deux sensations que quelques Anglais ont fait un livre.* — Comme Young, avec la nuit et le silence.

PAGE 43. *Les sensations nomment le premier l'objet qui frappe le premier.* — Tout le monde a sous les yeux des exemples fréquents de cette différence. *Monsieur, prenez garde à un serpent qui s'approche*, vous crie un grammairien français ; et le serpent est à vous avant qu'il soit nommé. Un Latin vous eût crié : *serpentem fuge ;* et vous auriez fui au premier mot, sans attendre la fin de la phrase. En suivant Racine et La Fontaine de près, on s'aperçoit que, sans jamais blesser le génie de la langue, ils ont presque toujours nommé le premier l'objet qui frappe le premier, comme les peintres placent sur la première terrasse le principal personnage du tableau.

La nation la plus vive et la plus légère de l'Europe a eu longtemps les danses les plus graves, comme le menuet et la sarabande ; la musique la plus lourde et la construction directe, qui est la moins vive.

PAGE 45. *Leurs métaphores ont toujours un degré de plus que les nôtres.* — Virgile dit, par exemple : *Capulo tenus abdidit ensem*, il cacha son épée dans le sein de Priam ; et nous disons : *il l'enfonça ;* or il y a un degré entre *enfoncer* et *cacher*, et nous nous arrêtons au premier. *Ingrato*

cineri pour *cendre insensible :* or elle est ingrate si elle est insensible aux pleurs qu'on verse sur elle ; mais nous nous arrêtons à l'épithète d'*insensible.*

Page 47. *L'oreille (ce qu'il y a de plus capricieux dans l'homme), etc.* — L'harmonie initiative dans le langage achève et perfectionne la description d'un objet, parce qu'elle rend à l'oreille l'impression que l'objet fait sur les sens. Elle se trouve dans le nom même de la chose, ou dans le verbe qui exprime l'action. Quand le nom et le verbe n'ont pas d'harmonie qui imite, on ne parvient à la créer que par le choix des épithètes et la coupe des phrases. Le nom qu'on appelle *substantif* doit avoir son harmonie, quand l'objet qu'il exprime a toujours une même manière d'être : ainsi *tonnerre, grêle, tourbillon,* sont des mots chargés d'*r,* parce qu'ils ne peuvent exister sans produire une sensation bruyante. L'*eau,* par exemple, est indifférente à tel ou tel état : aussi, sans aucune sorte d'harmonie par elle-même, elle en acquiert au besoin par le concours des épithètes et des verbes : *l'eau turbulente frémit, l'eau paisible coule.* Il y a dans notre langue beaucoup de mots sans harmonie, ce qui la rend peu traitable pour la poésie, qui voudrait réunir tous les genres de peinture. Il y a des mots d'une harmonie fausse, comme *lentement,* qui devrait se traîner, et qui est bref : aussi les poètes préfèrent *à pas lents.* Les Latins ont *festina,* qui devrait courir, et qui se traîne sur trois longues. On a fait dans notre langue, plus que dans aucune autre, des sacrifices à l'harmonie : on a dit *mon âme* pour *ma âme* ; *de cruelles gens, de bonnes gens,* pour ne pas dire *de cruels gens, de bons gens* ou des *gens bons;* mais on dit *des gens cruels.* Par exemple, la beauté harmonique du participe *béant, béante,* l'a conservé, quoique le verbe *béer* soit vieilli. Le verbe *ouïr,* qui s'affiliait si bien au sens de l'*ouïe,* aux mots d'*oreille,* d'*auditeur,* d'*audience,* ne nous a laissé que son participe *ouï* et les temps qui en sont composés : pour tout le reste nous employons le verbe *entendre,* qui vient d'*entendement,* etc.; *oui,* tout seul, sert d'affirmation, et signifie *c'est entendu.* Enfin, dans les constructions singulières et les ellipses qu'on s'est permises, on a toujours eu pour

but d'adoucir le langage ou de le rendre précis ; il n'y a que la clarté qu'on ne puisse jamais sacrifier.

Les enfants, avant de connaître la signification des mots, leur trouvent à chacun une variété de physionomie qui les frappe et qui aide bien la mémoire. Cependant, à mesure que leur esprit plus formé sent mieux la valeur des mots, cette distinction de physionomie s'efface ; ils se familiarisent avec les sons, et ne s'occupent guère que du sens. Tel est le commun des hommes. Mais l'homme né poète revient sur ces premières sensations dès que le talent se développe ; il fait une seconde digestion des mots ; il en recherche les premières saveurs, et c'est des effets sentis de leur diverse harmonie qu'il compose son dictionnaire poétique.

PAGE 51. *On ne semera plus la guerre dans des paroles de paix.* — Un des juges de Charles Ier se sauva par une équivoque : *Si alii consentiunt, ego non dissentio.* Il ponctua ainsi : *Ego non ; dissentio.*

PAGE 52. *La multitude des langues est fatale au génie.* — Il faut apprendre une langue étrangère pour connaître sa littérature, et non pour la parler ou l'écrire. Celui qui sait bien sa propre langue est en état d'écrire ou du moins de distinguer trois ou quatre styles différents, ce qu'il ne peut se promettre dans une autre langue. Il faut, au contraire, se résoudre, quand on parle une langue étrangère, à être sans finesse, sans grâce, sans goût et souvent sans justesse.

On peut diviser les Français en deux classes, par rapport à leur langue : la première classe est de ceux qui connaissent les sources d'où elle a tiré ses richesses ; l'autre est de ceux qui ne savent que le français. Les uns et les autres ne voient pas la langue du même œil, et n'ont pas, en fait de style, les mêmes données.

PAGE 54. *Il n'est point d'art ou de profession.* — La religion chrétienne, qui ne s'est pas, comme celle des Grecs, intimement liée au gouvernement et aux institutions publiques, n'a pu ennoblir, comme elle, une foule d'expressions. Ce sera toujours là une des grandes causes de notre disette.

L'opéra n'étant point une solennité, ses dieux ne sont pas ceux du peuple ; et, si nous voulons un ciel poétique, il faut l'emprunter. Nos ancêtres, avec leurs mystères, commençaient bien comme les Grecs ; mais nos magistrats, qui n'étaient pas prêtres, ne firent pas assez respecter cette poésie sacrée, et elle fut étouffée en germe par le ridicule.

La religion, loin de fournir au dictionnaire des beaux-arts, avait même évoqué à elle certaines expressions, et nous en avait à jamais privés. On n'aurait pas trop osé dire, sous Louis XIV, *la grace du langage*, par respect pour la grâce théologique ; mais on disait *les graces des langages*, par allusion aux trois Grâces Aujourd'hui, par je ne sais quelle révolution arrivée dans les esprits, notre littérature a reconquis cette expression. Mais l'établissement des moines a rendu le héros de l'Enéide un peu embarrassant pour les traducteurs : comment en effet traduire *Pater Eneas?* Il se passera bien des siècles avant que ce mot ait repris sa dignité.

Page 59. *Raynal donnait enfin aux deux mondes.* — En louant cette grande histoire, dont Raynal n'a guère été que le rédacteur, je n'ai pas prétendu défendre les déclamations trop fréquentes qui la déparent, et qui ont été rejetées par le goût, avant de l'être par l'Église et les parlements : je n'ai donc loué que le plan et les idées fondamentales de l'histoire des deux Indes ; les fautes d'exécution, les bigarrures de style, et les erreurs dans les faits, sont aussi nombreuses qu'inexcusables.

Page 60. *Dans le monde physique.* — Sans doute que les découvertes physiques ne font rien à la langue d'un peuple et à sa littérature, mais elles augmentent son éclat et sa gloire, et lui attirent les regards de l'Europe. Tous les arts et tous les genres de réputation entrent dans l'objet de ce discours : si un Français eût inventé la poudre ou l'imprimerie, on en eût fait mention ici.

Page 60. *L'airain vient de parler.* — Ce sont deux têtes d'airain qui parlent et qui prononcent nettement des phrases entières. Elles sont colossales, et leur voix est surhumaine.

Ce bel ouvrage, exécuté par l'abbé Mical, a résolu un grand problème. Il s'agissait de savoir si la parole pouvait quitter le siège vivant que lui assigna la nature, pour venir s'attacher à la matière morte ?

Il y a aussi loin d'une roue et d'un levier à une tête qui parle que d'un trait de plume au tableau de la transfiguration : car il faut convenir que, depuis la poésie jusqu'à la mécanique, le *complément de tout art, c'est l'homme*. Vaucanson s'est arrêté aux animaux, dont il a rendu les mouvements et contrefait les digestions. Mais M. Mical, voulant tenter avec la nature une lutte jusqu'à nos jours impossible, s'est élevé jusqu'à l'homme, et a choisi dans lui l'organe le plus brillant et le plus compliqué, *l'organe de la parole*.

En suivant donc la nature pas à pas, ce grand artiste s'est aperçu que l'organe vocal était dans la glotte un instrument à vent, qui avait son clavier dans la bouche ; qu'en soufflant du dehors au dedans, comme dans une flûte, on n'obtenait que des sons filés ; mais que, pour articuler des mots, il fallait souffler du dedans au dehors. En effet, l'air, en sortant de nos poumons, se change en son dans notre gosier, et ce son est morcelé en syllabes par les lèvres, et par un muscle très mobile, qui est la langue, aidée des dents et du palais. Un *son* continu n'exprimerait qu'une seule affection de l'âme, et se rendrait par une seule voyelle ; mais, coupé à différents intervalles par la langue et les lèvres, il se charge d'une consonne à chaque coup, et, se modifiant en une infinité d'articulations, il rend la variété de nos idées.

Sur ce principe, M. Mical applique deux claviers à ses *têtes parlantes* : l'un en cylindre, par lequel on n'obtient qu'un nombre déterminé de phrases, mais sur lequel les intervalles des mots et leur prosodie sont marqués correctement. L'autre clavier contient, dans l'étendue d'un ravalement, toutes les syllabes de la langue française réduites à un petit nombre par une méthode ingénieuse et particulière à l'auteur. Avec un peu d'habitude et d'habileté, on parlera avec les doigts comme avec la langue, et on pourra donner au langage des têtes la rapidité, les repos et toute l'expression enfin que peut avoir la parole lorsqu'elle n'est point

animée par les passions. Les étrangers prendront la *Henriade* ou le *Télémaque,* et les feront réciter d'un bout à l'autre, en les plaçant sur le clavecin vocal, comme on place des partitions d'opéra sur les clavecins ordinaires.

Quand les *têtes parlantes* ne seraient qu'un objet de curiosité, elles obtiendraient certainement la première place en mécanique ; mais elles ont en outre une utilité d'un genre si peu commun et si près de nous en même temps qu'on en sera frappé comme moi.

L'histoire des langues anciennes n'est pas complète, parce que nous n'avons jamais que la langue écrite, et que la langue parlée est toujours perdue pour nous : voilà pourquoi nous les appelons *langues mortes.* En effet, le grec et le latin ne nous offrent que des signes morts, auxquels on ne pourrait redonner la vie qu'en y attachant la prononciation qui les animait autrefois ; ce qui est impossible, puisqu'il faudrait deviner les différentes valeurs que ces peuples donnaient à leurs lettres et à leurs syllabes.

Si donc l'antiquité eût construit des têtes d'airain, et qu'on nous les eût conservées, nous n'aurions pas cette incertitude, et nous serions encore charmés des périodes de Cicéron et des beaux vers de Virgile, que les peuples d'Europe estropient chacun à sa manière.

Et nous, qui sommes la postérité des peuples passés, ne serions-nous pas charmés d'entendre le français tel qu'on le parlait à la cour de Henri IV seulement ? Les livres qu'ont laissés nos pères, et ceux que nous faisons, nous avertissent, par comparaison, des variations du style et du goût : ainsi les *têtes parlantes* avertiraient nos enfants des changements de la prononciation, en leur fournissant un objet de comparaison que nous n'avons pas.

Voilà donc un ouvrage dont la France peut s'honorer, après lequel tous les grands artistes ont soupiré, et que tous les charlatans ont annoncé de siècle en siècle ; mais tantôt c'était un homme caché dans le corps de la statue qui parlait, tantôt de longs tuyaux qui portaient une voix dont la statue n'était que complice : toujours l'artifice et le men-

songe à la place du génie et de l'art ; la parole n'était encore sortie que d'une bouche animée.

On peut dire que, si les Allemands ont inventé l'imprimerie des caractères, un Français a trouvé celle des articulations ; et que la prononciation de la parole, si fugitive pour l'oreille, peut se trouver à jamais fixée par les têtes d'airain. Elles animeront nos bibliothèques ; et c'est par les livres et par elles que sera confirmée, contre tous les efforts du temps, l'irrévocable alliance de l'oreille et des yeux dans le langage.

Observez que le gouvernement de 1782 et 1783, en France, sur le rapport du lieutenant de police Le Noir, ayant refusé d'acheter les têtes de l'abbé Mical, ce malheureux artiste, accablé de dettes, brisa son chef-d'œuvre dans un moment de désespoir. Je n'étais pas alors à Paris ; à mon retour, je le trouvai dans un état voisin de la léthargie. Il est mort très pauvre en 1789.

PAGE 60. *C'est en France, etc.* — Allusion à l'invention des globes aérostatiques, et au voyage de MM. Charles et Robert.

DISCOURS

SUR

L'HOMME INTELLECTUEL ET MORAL

RÉCAPITULATION

La meilleure histoire de l'entendement humain doit, avec le temps, résulter de la connaissance approfondie du langage. La parole est en effet la physique expérimentale de l'esprit ; chaque mot est un fait ; chaque phrase, une analyse ou un développement ; tout livre, une révélation plus ou moins longue du sentiment et de la pensée. Aussi persuadé de ce grand principe que peu certain de l'avoir bien établi, j'aurai du moins ouvert la route. C'est pourquoi, en attendant la deuxième partie de ce discours, destinée au langage en général, je n'ai pas perdu les occasions de justifier les expres-

sions vulgaires que le besoin a créées, et qu'a consacrées l'usage. Les besoins naturels étant toujours vrais, leurs expressions ne peuvent être fausses : elles forment, pour ainsi dire, la logique des sensations.

Je me suis donc gardé d'imiter certains philosophes qui demandent qu'on leur passe ou des mots nouveaux ou de nouvelles acceptions. L'auteur d'*Émile,* par exemple, exige qu'on lui permette de changer le sens du même mot d'une page à l'autre. Il est pourtant vrai que, si tout se peint dans la pensée, la pensée se peint dans le langage, et qu'il n'est permis de brouiller les couleurs ni dans les objets ni dans leurs peintures. Changer le sens des mots d'une langue faite, c'est altérer la valeur des monnaies dans un empire ; c'est produire la confusion, l'obscurité et la méfiance, avec les instruments de l'ordre, de la clarté et de la foi publique : si on dérange les meubles dans la chambre d'un aveugle, on le condamne à se faire une nouvelle mémoire.

Ma fidélité dans l'emploi des mots n'a pas été pourtant une superstition, il a fallu souvent suppléer à l'avarice de l'Académie : ce qu'elle me refusait, je l'ai emprunté de l'usage, qui a fait de grandes acquisitions depuis près de quarante ans, époque de la dernière édition du Dictionnaire.

Malgré tous mes efforts, je sens bien que cet

ouvrage n'est qu'un essai très imparfait : aucun de mes lecteurs n'en sera plus mécontent que moi. Je ne peux attendre d'indulgence que des têtes métaphysiques, exercées à la méditation, qui savent combien il est difficile d'écrire sur les idées premières, et qui s'apercevront bien que cet essai, tout faible qu'il est, peut être un jour pour quelque grand écrivain l'occasion d'un bon ouvrage.

Ces considérations m'ont conduit à me récapituler moi-même. On ferait souvent un bon livre de ce qu'on n'a pas dit, et tel édifice ne vaut que par ses réparations.

Je passe donc à la revue de mes idées, et je dis que, d'après tout ce qui précède, on peut conclure sans témérité que, pour s'éclairer sur le principe qui nous fait sentir et penser, on doit recourir au *sentiment :* son nom seul simplifie et anime la question. Il faut parler de corps en physique, d'âme en théologie, et de sentiment en métaphysique. Tant que les hommes disputeront sur l'esprit et la matière, sur l'âme et le corps, la métaphysique sera toujours nébuleuse : il faut donc s'appuyer sur le sentiment, lequel s'appuie lui-même sur sa propre conviction. Dieu a dit : *Je suis;* le sentiment dit : *Je sens;* et ces deux grandes expressions de la conscience de l'homme et de son Dieu sont et seront à jamais pour nous bases de certitude et sources d'évidence.

Le sentiment, il est vrai, a deux aspects si différents qu'ils en paraissent opposés, son corps et sa pensée; on a nommé l'un *matière* et l'autre *esprit*[1]. Tourne-t-il son attention sur son corps, il le sent divisible par ses parties; sur son esprit, il le sent multiple par ses idées; sur lui-même, il se sent simple.

Tout ce qu'on dit du corps ne peut se dire de l'âme; tout ce qu'on dit de l'âme ne peut se dire du corps; tout ce qu'on affirme de l'un et de l'autre peut s'appliquer au sentiment. Comment aurait-on séparé, dans le langage les expressions convenables à un être qui sent et pense comme esprit, qui sent, qui agit comme corps? Il court, s'arrête et balance; s'élève, plane et s'abaisse; il se glace et s'enflamme; il saisit, embrasse et retient; il s'endort, s'éveille, s'égare et se retrouve; enfin il fleurit et se fane, brille et s'éteint. On n'a point appliqué, sans doute, toutes les opérations du corps au sentiment, mais toutes celles que l'esprit s'est appropriées en son nom sont empruntées du corps : le corps est en effet le trône visible du sentiment.

Quand il s'agit des idées, ce principe s'appelle *esprit, entendement, imagination* et *jugement;* quand il s'agit d'affections, il s'appelle *cœur* et *volonté;*

---

[1] Amas d'atomes et suite d'idées.

mais, quand il s'agit du corps, le sentiment garde son nom et s'associe à une foule d'épithètes qui ne conviennent pas à l'âme. On a, par exemple, un sentiment *amer* et *cuisant*, et on n'a pas une âme *cuisante* et *amère*. En général, l'âme est trop loin du corps, dans tous les traités de métaphysique[1]. On en a fait un être à part qu'on veut concevoir sans corps, ce qui rend intraitables la plupart des questions. Hobbes dit qu'à la manière dont on définit l'âme, il paraît que c'est *un corps incorporel*. Mais le sentiment, placé entre ses organes et ses idées, est d'un accès plus facile; il entretient mieux le commerce de la matière et de l'esprit, en s'accommodant du langage de l'une et de l'autre. La religion elle-même, ne sachant que faire des âmes sans corps, veut que nous ressuscitions en corps et en âme.

Avec une histoire bien suivie du sentiment, on peut se rendre compte de tous les phénomènes que présente le règne animé, depuis la plante, où le sentiment ne diffère pas de la vie, jusqu'à l'homme, où il ne diffère pas du génie. Aussi ne dit-on rien de l'homme qu'on ne puisse dire du sentiment, et cela est réciproque. Le sentiment a besoin du corps pour avoir des sensations, des sen-

1. La métaphysique de l'école est comme la Philaminte de Molière : elle traite le corps de guenille.

sations pour avoir des idées, et des idées pour avoir de l'esprit; il sent par les unes et connaît par les autres; le corps est son siège, ses idées sont ses espaces. On ne peut donc concevoir le sentiment sans corps et sans idées que comme on conçoit Dieu sans l'univers; mais, par le fait, Dieu n'est pas le Dieu du néant. Le sentiment ne va donc pas sans idées, comme Dieu ne va pas sans la création; le monde est la pensée de Dieu, la pensée est le monde du sentiment.

Si Locke eût dit que la matière peut sentir, il n'eût scandalisé personne : car les théologiens et même les philosophes de son temps, qui soutenaient que les animaux étaient des machines, leur accordaient pourtant la sensibilité. Tout a donc dépendu pour Locke du choix de l'expression; et cependant *sentir* est la même merveille que *penser*. Descartes aurait dû dire : *Je sens, donc je suis*. Dès qu'on reconnaît le sentiment tel que nous l'avons défini, on n'est pas plus matérialiste que la nature.

En général, les enfants et les jeunes gens conçoivent mieux la réalité des corps, et les hommes faits et les vieillards celle des esprits. Ces deux penchants sont également naturels. Les premiers ont un esprit encore faible dans un corps vigoureux; les seconds ont un esprit plus ferme dans un corps qui décline. Les sensations dominent dans les uns, et les idées dans les autres.

Il y a, en effet, deux excès à craindre, lorsqu'on s'enfonce dans la recherche des principes, *l'idéalisme* et le *matérialisme*. Il ne faut pas vouloir connaître par les sens ce qu'on ne peut expliquer par le raisonnement; et ce n'est pas une moindre erreur que de vouloir définir ce qu'on ne peut que sentir. L'esprit pur ne demande pas des sensations et les sens ne demandent pas des raisons; mais le sentiment réunit l'évidence qu'exige l'esprit aux sensations qu'exigent les sens; il nous garantit donc du double écueil de l'idéalisme et du matérialisme.

Non seulement il ne faut pas chercher à définir ce qui tombe directement sous les sens, mais il faut au contraire nous servir des choses sensibles pour définir les intellectuelles. La matière, le mouvement, le repos et toutes les notions des objets extérieurs servent à nous entendre sur tout ce qui ne parle pas directement à nos sens.

En dernier résultat, le sentiment est *puissance*, union d'organe et de force; tout animal est donc *puissance*. Au delà de ce mot il n'est plus d'analyse, plus de définition. Nous sentons, nous pensons, cela doit nous suffire : car ce n'est pas de posséder la plénitude des lumières, de définir tout, de pénétrer les essences qu'il s'agit, mais de saisir, de retenir, de comparer les objets et les idées, de les classer, de les compter, de se les approprier.

L'homme est né pour le domaine plus que pour la science, pour la jouissance plus que pour la contemplation; aussi n'est-ce pas l'intelligence, mais le sentiment qui commence en lui : le sentiment est germe, l'intelligence est fruit. Descartes, qui ne voyait que l'intelligence, la jugeait antérieure à tout, et de là les *idées innées*.

Quel beau et fidèle miroir de l'univers que le sentiment dans l'homme ! Il reçoit les images, s'en ébranle et les retient. Les objets se pressent hors de lui et s'entassent dans sa mémoire; ils sont séparés, et il les distingue; ils sont espacés et étendus, il conçoit l'étendue et l'espace; ils sont mobiles et se présentent successivement; il conçoit le mouvement, le temps et les nombres. Également frappé des différences et des ressemblances, il sent l'homogénéité, le genre et l'espèce. Le même être a-t-il, comme la chenille, deux états divers, il sent l'identité de l'individu, et le miracle de la métamorphose ne lui en impose pas. Enfin, il s'étudie et se connaît lui-même; et, si la sagesse du Créateur rayonne dans ses œuvres, elle se mire dans l'homme. Otez le genre humain, l'univers est sans témoin.

On voit qu'en peignant le sentiment, j'ai peint l'homme, l'un dans l'autre, l'un par l'autre : car l'homme est tout sentiment, et le sentiment est tout l'homme. Son nom seul réduit à leur juste

valeur l'*homo duplex* de Buffon, les deux hommes de la morale et de la religion, les facultés et les entités de l'école; il ramène tous les mystères et tous les prodiges à un seul mystère, à un prodige unique, au mot *sentir* : tout le reste, penser, considérer, réfléchir, imaginer, se souvenir, ne sont que des déguisements, des modifications, des prolongements, des répétitions du sentiment qui est à la fois et tour à tour entendement, imagination, mémoire, esprit et génie : il prend autant de noms qu'il a de fonctions. Semblable à celui qui tire la pierre de la carrière, qui la porte, qui la taille, qui en bâtit une maison, et qui reçoit un nouveau nom à chaque opération nouvelle, mais semblable aussi à la lumière par qui tout est visible, et qui ne peut être saisie dans ses éléments, qui se resserre et se comprime sans confusion, se dilate et se ramifie sans interstices, le sentiment touche à tout, sent tout, remplit différentes fonctions, se partage à une foule de sensations et d'idées, mais tellement un dans ses variations, tellement entier dans ses divisions, si simple dans sa mobilité, que son essence brave tous les genres d'analyse et se dégage de toutes nos méthodes.

Il faut donc le voir tel qu'il se manifeste dans les facultés ainsi que dans les opérations de l'esprit, dans les mouvements ainsi que dans le jeu des organes, et principalement du visage, théâtre

extérieur et mobile des passions. Car, de même que le fréquent retour de certaines affections nous fait plier vers certaines idées d'habitude, et nous donne ce qu'on appelle une tournure d'esprit et un style, de même le jeu de certains muscles sur qui le sentiment s'appuie de préférence donne une physionomie à nos traits et une expression à notre voix. Mais les yeux surtout décèlent sa présence; c'est là que se laisse entrevoir l'alliance de la matière et de l'esprit; là finit le corps, et l'âme commence; c'est de là que le sentiment lance ses éclairs; c'est dans le regard que la joie pétille et que languit la volupté; mais, si la vie et le bonheur triomphent dans les yeux, c'est là aussi que le malheur se prononce et que la mort étale toutes ses horreurs.

Après l'avoir considéré dans ses alliances, dans ses fonctions et dans ses facultés, il faut observer un moment ses phases et ses époques.

Dans l'enfance, le sentiment, vide d'idées et plein d'espérances, a toute sa carrière devant lui, et rien ou peu de chose en arrière, puisqu'il sort du néant et prélude à la vie. Il marche et croît en marchant; et, à mesure qu'il avance, le trésor du passé grossit pour lui sans qu'il s'aperçoive sensiblement de la diminution de son avenir. Vers le milieu de la vie, ses deux moitiés se balancent; le sentiment, presque stationnaire, peut étendre sa vue en arrière comme en avant, et prendre conseil du

passé pour diriger l'avenir : c'est l'époque de la vigueur éclairée et de la sagesse active. Mais bientôt le passé s'accroît tellement des pertes de l'avenir que l'équilibre cesse, et le sentiment, attiré par la masse du passé, semble tourner sur lui-même ; c'est alors que, l'œil fixé sur la foule de ses souvenirs et le nombre de ses journées, il ne jette plus sur l'avenir que des regards à la dérobée, et qu'enfin, chargé d'idées et vide d'espérances, il descend et recule jusqu'au tombeau.

C'est ainsi qu'on poursuit l'histoire du sentiment, sans atteindre sa nature ; c'est ainsi qu'on énumère des effets, et la cause reste impénétrable. Continuons pourtant à épier cet être mystérieux ; considérons le tel qu'un astre invisible qui nous lancerait des étincelles ; les différents points du ciel d'où partiraient ses feux nous indiqueraient sa marche. Or les sensations et les idées, les besoins et les passions, la douleur, le plaisir et tous les signes de la sensibilité, s'ils ne révèlent pas la nature du sentiment, attestent toujours sa présence. Je vais donc parler de sa mobilité, comme premier attribut de son essence et cause apparente de ses phénomènes.

Pour s'entendre sur la vivacité du mécanisme des sensations et des idées, des besoins et des passions, il faut d'abord renoncer aux images dont certains métaphysiciens ont cru que nos fibres re-

tenaient les empreintes : car, si on admettait des images dans le cerveau, il faudrait aussi y admettre des sons, des saveurs, des odeurs, et la foule prodigieuse des sensations et des souvenirs, qui n'ont pas de figure. Il faudrait que les émanations des corps se conservassent en nature dans les fibres qui les auraient reçues et qui en resteraient imprégnées. La tête n'offrirait alors qu'images sur images, tintements de sons, mixtions de goûts et de saveurs, etc. L'horrible chaos qui résulterait d'un tel état rend cette hypothèse tout à fait inadmissible.

Il en existe une autre plus digne de la sagesse de la nature et plus analogue à la puissante simplicité de ses moyens : c'est celle du sentiment averti par les mouvements variés de la fibre ; mouvements qui suffisent pour expliquer sans confusion, d'abord l'unité du sentiment, et ses divers états, comme entendement, imagination et mémoire ; ses ramifications et ses différentes directions des sens au cerveau, et du cerveau aux organes et aux viscères ; sa rapidité dans les enfants, et sa lenteur dans les vieillards ; pourquoi on retient plus et on conçoit moins dans la jeunesse ; et pourquoi, au contraire, on conçoit mieux et on retient moins dans la vieillesse ; pour expliquer ses mouvements, tant les volontaires que les involontaires, la prompte obéissance de la langue et des mains, l'é-

troite liaison, observée par Hippocrate entre les convulsions de la langue et le désordre du cerveau, enfin la délicate distinction des besoins et des passions, et celle des idées et des sensations : car les sensations et les besoins sont des idées et des passions plus extérieures et plus éphémères; et les passions et les idées sont à leur tour des sensations et des besoins plus intérieurs et plus durables. Tout ceci exigerait de grands développements pour la classe inattentive des lecteurs : je n'insisterai que sur le principe.

La première goutte de lait qui tombe dans la bouche d'un enfant excite, par exemple, telle fibre de l'organe du goût; et dès cet instant, jusqu'à la fin de sa vie, le lait excitera chez lui la même fibre, et son sentiment éprouvera une sensation douce et humide qu'il rapportera au lait; comme il jugera que le feu est chaud, que le verjus est aigre, et que tel événement est triste, quoiqu'il n'y ait au fond que lui de chaud, d'aigre et de triste.

Si, avant la sensation donnée par le lait, cette même fibre eût été agitée, le sentiment n'aurait eu que de l'inquiétude; mais après la sensation réelle, produite par le lait, toutes les fois que cette fibre sera mise en mouvement, l'animal rêvera ou jugera qu'il boit du lait. Ainsi, que le mouvement vienne du dehors, c'est-à-dire des objets mêmes; ou du dedans, au moyen des esprits animaux qu'on

suppose partir du diaphragme vers les organes et des organes au cerveau, la sensation sera la même. On peut en dire autant de toutes les sensations, ce qui rendra raison de leur diversité ; et, s'il s'agit d'expliquer les différents degrés de la même sensation, on peut supposer que le vin, par exemple, dresse la fibre à un certain point ; que l'eau-de-vie la dresse encore plus, et que l'esprit de vin et l'éther la dressent encore davantage. Ces différents états d'éréthisme suffisent au sentiment pour graduer et nuancer ses sensations.

Les mouvements qui partent des sens donnent des sensations ; ceux qui partent des viscères donnent des besoins ; ceux qui partent des fibres sollicitent des idées. Le sentiment se fait tour à tour juge de sensations, juge de besoins et juge d'idées, et sa volonté est plus ou moins sollicitée par tous ces mouvements. On peut donc considérer la volonté comme une réaction du sentiment, qui, frappé de telle sensation ou de telle idée, éprouve un besoin ou un désir, et se détermine à tel ou tel acte intérieur ou extérieur.

Quand les esprits animaux, dans leurs *courses* spontanées, soulèvent quelques fibres, il se trouve, ou que ces fibres ont déjà été excitées, ou qu'elles ne l'ont pas été : dans le premier cas, les fibres, ayant des habitudes, donnent des souvenirs au sentiment ; dans le second cas, il n'y a qu'agitation

sans idée. Si le sentiment, qui paraît maître d'exciter à son tour le diaphragme et tout le genre nerveux, fait monter en abondance les esprits animaux dans l'atelier de ses fibres, ce mouvement les met en jeu au plus haut degré de rapidité que l'homme puisse concevoir, puisque c'est celui de la pensée; et c'est sur le ravalement de toutes ces fibres, émues tour à tour, que le sentiment choisit les souvenirs qui lui conviennent. C'est alors qu'il paraît s'élancer vers les objets, selon l'expression reprochée à Buffon par Condillac. La vérité est que le sentiment s'occupe alors de la fibre qui réveille tel souvenir, comme mon œil, en parcourant une carte géographique, s'arrête, par exemple, sur les Indes; mais le sentiment est fixement logé dans mon corps, comme mon œil dans ma tête, quelle que soit leur mobilité.

Observez que les mots *balancer*, *tendre*, *s'élancer vers les objets*, *etc.*, ne sont que des expressions figurées, inévitables même dans ces matières, et Condillac, l'écrivain le plus dépourvu d'images, s'en est servi lui-même ; observez aussi que le sentiment, comme imagination et mémoire, prend les noms de *principe* et de *résultat*, de *cause* et d'*effet*, de *source* et de *magasin*, sans aucun inconvénient : tout dépend des vues de l'esprit. Tantôt on considère l'imagination et la mémoire comme formant peu à peu des amas de souvenirs et d'images, et

alors elles sont *magasin, effet* et *résultat* des sensations; tantôt on les voit, restituant tout ce qu'elles ont reçu, tirer de ce fonds des combinaisons nouvelles, et alors elles sont *causes, principes* et *sources :* car il suffit, pour justifier ces expressions, que le sentiment soit tour à tour actif et passif; il suffit qu'il ne puisse d'abord rien sans le secours des sens, et qu'il ne tombe pas lui-même sous les sens, pour qu'il n'ait pu s'exprimer sans images. En effet, il n'est pas d'artifice que l'imagination n'emploie pour se déguiser son indivisibilité. L'esprit le plus sec ne parle pas longtemps sans métaphores, et, s'il paraît s'en garantir à dessein, c'est que les images qu'il emprunte, étant vieilles et usées, ne frappent ni lui ni les lecteurs. On peut dire que Locke et Condillac, l'un plus occupé à combattre des erreurs, et l'autre à établir des vérités, manquaient également tous deux du secret de l'expression, de cet heureux pouvoir des mots qui sillonne si profondément l'attention des hommes en ébranlant leur imagination. Leur saura-t-on gré de cette impuissance? dira-t-on qu'ils ont craint de se faire lire avec trop de charme, ou que le style sans figures leur a paru convenable à la sévérité de la métaphysique? Je pourrais d'abord prouver qu'il n'existe pas de style proprement direct et sans figures, que Locke et Condillac étaient figurés malgré eux ou à leur insçu, qu'enfin ils ont sou-

vent cherché la métaphore et les comparaisons, et on verrait avec quel succès ; mais ce n'est pas ici mon objet. Notre grand modèle, la nature, est-elle donc sans images, le printemps sans fleurs, et les fleurs et les fruits sans couleurs ? Aristote a rendu à l'imagination un témoignage éclatant, d'autant plus désintéressé qu'il en était lui-même dénué, et que Platon, son rival, en était richement pourvu Les belles images ne blessent que l'envie. Je reviens à mon sujet[1].

C'est encore par la faculté de mouvoir et d'être mû qu'on explique l'attention et ses lassitudes, quand le sentiment force une ou plusieurs fibres à garder longtemps la même attitude. L'attention n'est en effet qu'un sentiment soutenu, tant de notre corps que de notre esprit : on regarde, on écoute, on goûte, on manie, on pense attentivement ; c'est à cette puissance qu'il faut rapporter les causes de notre supériorité sur les animaux et la différence d'homme à homme. Mais il ne faut pas croire, comme Helvétius et Condillac, que l'attention dépende tout à fait de nous, et surtout qu'elle produise les mêmes effets dans deux hommes également attentifs. Combien de gens que la ré-

---

1. *A philosopho, si afferat eloquentiam, non asperner ! Si non habeat, non admodum flagitem.*

CICER.

flexion et l'attention la plus profonde ne mènent à rien, sans compter ceux qui n'en recueillent que des erreurs!

Les enfants, par exemple, dont il est si difficile de fixer l'attention, poussent des cris, aiment le bruit, cherchent la foule; ils font tout ce qu'ils peuvent pour s'avertir de leur existence et rassembler des sensations : le dedans est encore vide. On peut en dire autant du peuple en général. Il n'y a que les hommes habitués à penser qui aiment le silence et le calme; leur existence est une suite d'idées : le mouvement est intérieur.

De là vient que les anecdotes sont l'esprit des vieillards, le charme des enfants et des femmes : il n'y a que le fil des événements qui fixe leur sentiment et tienne leur attention en haleine. Une suite de raisonnements et d'idées demandent toute la tête et la verve d'un homme.

On connaît deux sortes de paralysies : celle des muscles et celle des nerfs. Pourquoi celle-ci, en supprimant la sensibilité, nous ôte-t-elle la mémoire? C'est qu'elle engourdit les fibres du cerveau et les prive de mouvement. Pourquoi les violents exercices du corps et celui de la pensée se contrarient-ils au point de s'exclure réciproquement? C'est que de tels mouvements réclament chacun à part le sentiment tout entier. Pourquoi, lorsqu'on est plein d'une idée ou d'un rêve, si on est distrait

brusquement ou si on se retourne dans son lit, en perd-on le souvenir, et souvent pour toujours ? Les mouvements opposés des fibres ne seraient-ils pas alors comme ceux des vagues qui se rencontrent, se brisent et s'effacent ? Pourquoi les enfants voient-ils beaucoup de têtes en s'endormant ? C'est sans doute que les visages les frappent autrement que les parties du corps couvertes d'habits, et que les impressions les plus vives disparaissent les dernières. On n'ignore plus aujourd'hui que le feu produit le sentiment de la chaleur en nous pénétrant, et celui du froid en nous quittant ; mais, qu'il entre ou qu'il sorte, s'il le fait avec violence, il cause les mêmes accidents.

Notre vie n'étant qu'une suite de mouvements, tant externes qu'internes, il n'est pas étonnant que les mouvements forts ou irréguliers produisent la douleur ou le plaisir, les grandes idées la fièvre ou la folie, et que les mouvements faibles ou réglés soient plus voisins du bon sens, du sommeil et de l'ennui. Chacun sait que les mouvements trop rapides ou trop prolongés, tant du corps que de l'esprit, fatiguent également.

L'agriculture et tous les grands exercices sont plus favorables à la santé que l'écriture et que les autres arts et métiers de ce genre. Cela s'explique non seulement par l'avantage de la vie active sur la vie sédentaire, mais par la différence du mouve-

ment et des attitudes. Celui qui écrit fait converger ses muscles et ses nerfs vers un seul point; tous ses mouvements, dirigés vers le bout de sa plume, passent par cette filière; il travaille de la circonférence au centre. Mais le laboureur ou le bûcheron se font centre d'un cercle dont leurs bras sont les rayons; leur ouvrage est presque toujours pour eux à la circonférence : le premier se resserre et les seconds se déploient.

Le *moi*, dans les animaux et dans l'homme, est la plénitude du sentiment; il est produit par la convergence des facultés vers un point unique : c'est un véritable éréthisme de nos fibres, ou du moins de la majeure partie de nos fibres et de nos facultés Ce *moi*, cet état d'énergie qui constitue la veille, nous épuise comme tout autre éréthisme, et le sommeil, qui en est la suite, vient périodiquement abaisser, assoupir peu à peu les fibres une à une, et nous conduit à l'affaissement total, dont l'effet est de nous faire perdre connaissance. L'imagination, avec ses rêves, a beau ressusciter le jeu des fibres dans la tête, elle a beau rallumer les illuminations qu'a éteintes le sommeil, les courses vagabondes des esprits animaux qu'elle agite ne produisent pas la conscience du *moi :* car, s'ils la produisaient, il y aurait aussitôt réveil. L'homme qui dort, l'homme ivre, etc., c'est l'homme.

Il arrive quelquefois que l'homme, s'abandonnant

à ses habitudes et aux impulsions accoutumées des esprits animaux, agit et parle sans le *moi* : son corps va sans attention, comme un vaisseau sans pilote, par le seul bienfait de sa construction. C'est que l'homme alors se partage entre ses mouvements et des idées étrangères à ses mouvements, et qu'ensuite il y a comme un premier ordre et un mouvement d'abord donnés, qui n'ont pas besoin d'être répétés pour que le corps continue d'obéir. Tout homme qui s'observe en marchant, en parlant et en écrivant, connaît bien ces ordres antérieurs que toute la rapidité du contre-ordre donné par la réflexion ne saurait prévenir. Ceci explique la différence qu'il y a de l'homme qui parle à l'homme qui écrit : le premier est plus extérieur, l'autre plus intérieur ; le jugement défend d'écrire comme on parle ; la nature ne permet pas de parler comme on écrit ; le goût marie les vivacités de la conversation aux formes méthodiques et pures du style écrit.

Je ne pousserai pas plus loin cette théorie, que chacun peut enrichir de ses propres observations. Je dis *théorie*, car ce n'est pas simplement une hypothèse qu'un système qui a pour lui non seulement le suffrage des vrais penseurs, mais les analogies de l'expérience.

En effet, si les mouvements extérieurs, les impulsions et les surfaces variées des corps et des

atomes lumineux ou odorants peuvent nous donner tant de sensations diverses, si vingt figures différentes suffisent aux yeux et à la main pour composer tant de mots, comment les mouvements infinis de tant de fibres qui peuvent acquérir, accoupler, varier et répéter des attitudes sans nombre, ne suffiraient-ils pas pour exciter le sentiment et le replacer à chaque instant dans les situations diverses où ses sens et son jugement le mettent chaque jour, pour lui composer enfin une imagination et une mémoire ?

Toute puissance, nous l'avons déjà dit, est union de force et d'organe : partout où il y a force, il y a mouvement; partout où il y a organe, il y a règle : donc toute puissance a des mouvements réglés. Mais le sentiment est puissance; donc il réunit le mouvement et la règle [1].

Voilà pourquoi un raisonnement bien fait, un nombre, un chant, se gravent aisément dans la mémoire. L'homme est tout harmonie, soit qu'il raisonne, qu'il compte ou qu'il chante : aussi, quand il arrive à des suites d'objets sans ordre, se

1. La définition de la puissance, toute simple qu'elle est, n'avait pas encore été faite. Voyez les aveux de d'Alembert, aux mots *Force* et *Puissance*, dans l'Encyclopédie, et les définitions de tous les dictionnaires. C'est pourtant la définition de la puissance qui résout le problème de la souveraineté dans le corps politique, comme on le verra dès que mon travail sur ce grand objet sera digne d'être offert au public.

voit-il forcé de les répéter ou de les parcourir itérativement, jusqu'à ce qu'il s'en forme une habitude et une routine; il se donne des plis, faute d'accords, d'ordre et de proportions.

On ne saurait trop admirer le principe qui nous fait sentir et penser, et, pour mieux dire, le sentiment ne saurait trop s'étonner de lui-même. Il faut qu'il soit averti pour sentir qu'il existe, qu'il soit touché pour qu'il pense; il faut qu'il passe tous les jours, et même à toute heure, de l'engourdissement à la vivacité, du sommeil à la veille; qu'il s'éteigne et se rallume, qu'il meure et ressuscite, qu'il perde et retrouve ses trésors. Et quelques mouvements sont les causes suffisantes de tels prodiges ! et ce sont là les leviers et tous le sappareils d'une telle puissance ! Plus on l'étudie, plus on est surpris de la fécondité de ses effets et de la simplicité de ses moyens; plus le regard s'enfonce dans ce mystère, et plus l'esprit s'élève vers une cause première, dispensatrice du mouvement et source de toute harmonie. Cette idée s'épure et se fortifie par la méditation, comme l'or dans le creuset.

N'est-ce pas encore un phénomène digne d'observation que le sentiment soit avide d'harmonie, de rapports, de proportions, de principes et de conséquences, et que sa plus brillante fonction, je veux dire l'imagination, soit pourtant un commencement de folie? Il suffit cependant d'un moment

de réflexion pour sentir que cette vivacité créatrice est le plus riche don que la nature ait fait au sentiment : c'est un printemps perpétuel dont elle l'a doté, une jeunesse immortelle qui anime et décore les souvenirs, adoucit et tempère les sentences du jugement et les traits de l'austère raison. Sans elle, le sentiment, terne et décoloré, se traînerait servilement sur les pas de la mémoire ; il passerait, timide, froid et compassé, de l'indifférence à la langueur, et des langueurs à la léthargie : car la mère des couleurs et des songes l'est aussi des passions et des arts.

En parlant des sensations que le sentiment éprouve, et des idées que l'imagination reproduit et que garde la mémoire, je n'ai pas assez développé l'importante distinction des traces et des figures.

On peut considérer le sentiment, caché dans son tissu de fibres et d'organes, comme un être voilé. Le toucher est le voile en général qui l'enveloppe tout entier ; mais le voile s'éclaircit en quatre endroits différents pour livrer passage à des impressions plus subtiles, pour recevoir les odeurs et les saveurs, le son et la lumière. La nature n'a donc pas voulu que le sentiment s'appliquât à nu sur rien d'extérieur, et, quoique nous ayons déjà dit qu'au dedans comme au dehors tout était extérieur au sentiment, cependant, en comparaison des sensa-

tions, les idées paraissent tellement intérieures que le sentiment a l'air de s'appliquer à nu sur elles : de là le penchant qu'ont eu bien des philosophes à préférer les déductions intellectuelles du raisonnement aux impressions matérielles des sensations, comme si les intuitions de l'évidence avaient d'autres bases que la certitude des sens! J'ai déjà traité cette question, mais je n'ai pas assez parlé de la différence des traces et des figures.

Quelles que soient les mystérieuses altérations que subit le sentiment frappé par les corps, il est certain qu'au fond tout a commencé par être *trace* dans lui, même les sensations qui nous impriment des figures. Ainsi, quand je tiens une pomme dans ma main, chaque point solide de la pomme touchant un point sensible de ma main, il est évident que j'ai reçu une foule de sensations à la fois, qui, réunies, m'ont fait sentir une figure sphérique; mais chaque sensation à part n'est qu'une trace de solidité. Si on pointe du bout du doigt sur un corps un peu gros, on n'en reçoit pas la figure, mais simplement une sensation de solidité, comme on en recevrait une de froid et de chaud, de dur et de mou. On doit en dire autant de la rétine et du palais, malgré la prodigieuse rapidité avec laquelle ces deux organes sont ébranlés, l'un par l'image et l'autre par la surface des objets. Quant aux sens de l'odorat et de l'ouïe, comme ils ne

touchent ni l'objet en personne ni son image, ils ne peuvent transmettre que des traces : car les objets ne laissent aucune figure dans l'esprit quand ils frappent comme atomes, sans ordre et sans dessein, lorsqu'ils ne font qu'ébranler nos sens. Si l'on n'avait jamais vu ni cloche ni jasmin, c'est en vain qu'on sentirait l'un et qu'on entendrait l'autre : on ne saurait se les figurer. Il faut donc une suite et un certain arrangement de points sensibles pour produire les surfaces au dehors, et une suite ou un arrangement de traces pour produire des figures ou des images au dedans. Il n'y a donc de simple dans le sentiment que les traces; les figures sont toujours complexes. Les traces sont en effet si élémentaires qu'on ne peut ni les composer ni les décomposer; mais les figures et les images sont composées de traces qui ont acquis de l'étendue et des limites. On peut donc les analyser et les réduire en traces. En un mot, les traces sont purement des sensations et des idées simples; les figures sont toujours des jugements; et quoiqu'au fond les traces ne soient pas plus intellectuelles que les figures, cependant elles se changent plus vite en idées universelles. Les hommes se sont plutôt fait une idée générale de l'*aigre* et du *doux* que de l'*homme* et du *lion*, parce que les traces ont je ne sais quoi de vaporeux dans notre imagination que n'ont pas les figures des corps dont le dessin est

fixe et prononcé. L'abstraction des figures a donc plus coûté à l'esprit humain que celle des traces; on a donc conçu le *bruit en général* longtemps avant de parler de l'*arbre en général.*

S'il est vrai que les figures soient toutes composées et les traces toutes élémentaires, il en résulte que le point mathématique sans étendue, qui n'était jusqu'ici qu'une supposition et un être de raison, se trouve pourtant réalisé par les traces. La sensation subite d'une piqûre ou d'un coup n'a point de figure, point d'étendue, même en durée; elle est à la fois un point et un instant également indivisibles : mon esprit n'imagine rien de moindre et ne sent rien de plus réel. Il est donc certain, dût-on m'accuser de tomber dans les monades de Leibnitz, que les idées de figure et d'étendue ont pour éléments des sensations sans étendue et sans figure.

Les géomètres vont plus loin : ils demandent qu'on leur accorde des longueurs sans largeur et des surfaces sans profondeur. Il est clair qu'en exigeant des abstractions, ils ne demandent pourtant que des sensations simples : car, pour peu que le jugement entrât dans la discussion, il ne pourrait jamais leur accorder des lignes sans largeur et des surfaces sans épaisseur. Ainsi, un homme qui voyage peut n'avoir que la sensation de la longueur du chemin, sans s'occuper de la largeur, et,

quand on appuie sa main sur un corps uni, il est bien certain qu'on n'a qu'une sensation de surface; mais on ne peut se faire l'image d'un chemin sans largeur ou d'un corps sans profondeur. Ceci explique très bien la théorie des abstractions si familières à l'esprit humain : elle consiste, en examinant un objet, à ne s'occuper que d'une sensation ou d'une idée, à l'exclusion des autres sensations et des autres idées dont cet objet se compose.

Les géomètres se vantent beaucoup de leurs définitions et se moquent volontiers de celles des physiciens, des chimistes et des métaphysiciens, quelquefois même des descriptions de l'éloquence en vers et en prose.

Il faut observer aux géomètres que si, en général, ils définissent toujours bien, c'est qu'ils ne considèrent que des figures, aisées à composer et décomposer; tandis que la métaphysique, la chimie et la physique s'occupent beaucoup moins de la figure des corps que de leurs qualités, de leurs affinités et de leurs essences, et que les grands écrivains, en approfondissant l'esprit et le cœur, trouvent infiniment plus de traces que de figures à exprimer. En effet, les choses qu'on ne peut que sentir et faire entendre l'emportent en nombre sur celles qu'on voit et qu'on embrasse, qu'on peut faire voir et embrasser aux autres.

Il y a plus : non seulement le domaine des

traces est infiniment plus vaste que celui des images, des figures ou des solides, mais encore leurs impressions sont de beaucoup plus profondes. Et, d'abord, tous les besoins, tous les désirs, toutes les passions, les nombreuses nuances de haine et d'amour, de joie et de tristesse, de douleur et de plaisir, sont du département des traces; le jour, la nuit, les saveurs, les odeurs, les goûts, les couleurs elles-mêmes, séparées des corps, tous les sons, et par conséquent tous les cris et tous les bruits, donnent des sensations sans figure : d'où il résulte que les mots sont aussi sans figure pour celui qui ne sait pas écrire, et n'ont de figure très fixe que pour celui qui les écrit toujours de la même manière. Un discours, une pièce de vers dont on ne garde qu'une impression générale, ne laissent dans l'esprit que des traces. Enfin le toucher lui-même, ce sens si géométrique, ce juge des figures, nous donne aussi une infinité de traces, telles que le froid, le chaud, le tempéré, le dur, le mou, le sec, l'humide, etc. Chacun peut étendre à son gré cette différence des traces aux figures, si importante dans l'histoire de l'entendement humain.

Ceci m'entraîne malgré moi à une des questions les plus ardues que la curiosité de l'homme se soit proposées, à la question de la vraie nature des qualités et des manières d'être, je veux dire à déterminer ce qu'il y a de réel ou d'extérieur à

nous et d'inhérent aux corps dans les qualités que nous leur attribuons, d'après les sensations qu'ils nous font éprouver.

On définit les qualités ou attributs des corps *manières d'être* ou *modes, qui peuvent être ou ne pas être, paraître ou disparaître, être produits, détruits et reproduits, sans que l'objet qui leur sert de base cesse d'être lui-même.* C'est pourquoi on les appelle aussi *accidents.*

Que mon esprit soit affecté de telle ou telle idée, emporté par telle ou telle passion, c'est toujours *moi;* qu'un pain soit rond ou carré, c'est toujours du pain; qu'une rose devienne jaune, ou blanche, ou verte, ou noire; qu'elle perde même son odeur, elle est toujours *rose,* à cause de sa figure et de sa tige. Mais jusqu'à quel point une chose peut-elle perdre ses manières d'être, ses qualités et sa figure, sans cesser d'être elle-même?

Cette redoutable question donne une atteinte universelle à nos connaissances; elle attaque directement l'histoire naturelle et la métaphysique, dont elle ébranle les nomenclatures et les définitions. C'est bien ici que l'édifice du langage et des sciences est menacé jusque dans ses fondements! Il y a sans doute des individus et des espèces; mais existe-t-il de vraies limites entre les genres et les règnes, entre une montagne et une colline, entre une armée et un corps de troupes? Me

dira-t-on où finit l'animal et commence la plante? Si on ôte à un animal sa figure et ses organes, et à une fleur sa forme et son parfum, que leur restera-t-il? Que serait-ce qu'un diamant qu'on priverait de sa dureté et de son éclat? Eh quoi! on peut changer la couleur et la figure des corps, et on ne peut concevoir un corps sans couleur ou du moins sans figure! Et cet esprit, ce sentiment, qui ne sent et n'imagine aucun corps sans figure, lui qui anime des formes, et qui ne saurait pourtant se concevoir figuré!... Voilà sans doute d'étranges mystères.

Pour ne pas succomber sous le faix de la difficulté, il faut d'abord distinguer entre les corps appelés *bruts* et les corps organisés. Or il est certain que l'essence d'une pierre ne dépend pas de sa forme extérieure, mais de ses éléments (aussi une pierre n'est pas un individu), et que la nature des corps organisés ou des individus dépend à la fois de leurs organes et de leurs formes, tant au dedans qu'au dehors. Ceci n'a pas besoin d'être développé.

Il faut ensuite se hâter de soumettre les excursions de l'esprit aux rapports des sens, et, comme on dit, l'ordre *intelligible* à l'ordre *sensible* : car, dès qu'on arrive à certaines divisions de la matière, les sens nous abandonnent, et, dès que les sens nous abandonnent, il n'y a plus que conjec-

tures et ténèbres. Mais ce n'est pas tout : le grand défaut de l'ancienne physique était de croire que *diviser* les corps, c'était les *analyser;* de supposer que les qualités et les formes reposaient sur je ne sais quelle base qu'ils appelaient *substance pure* et *homogène,* sans qu'il leur fût possible de s'y arrêter un instant : car cette base terreuse, cette matière inerte, cette poussière, ces atomes impalpables, avaient toujours une figure qui reposait encore sur je ne sais quelle autre base plus intime Ainsi, de figure en base et de base en figure, on tombait dans la divisibilité sans fin, et c'est de là qu'est sorti le système de la préexistence des germes implantés l'un dans l'autre à l'infini. En un mot, les anciens, n'arrivant jamais qu'à des corpuscules de même nature, étaient dans l'impuissance d'expliquer les lois de leurs mouvements, la variété constante de leurs agrégats et les causes de leur départ, l'homogénéité étant aussi absurde dans la nature que l'égalité absolue parmi les hommes, et s'opposant également à l'harmonie du monde.

La chimie a mis ordre à ces stériles et fatigantes énigmes que la physique et la métaphysique se renvoyaient tour à tour depuis tant de siècles. Les chimistes français, véritables fondateurs de cette science, ont d'abord écarté la divisibilité, qui ne peut que dissoudre et détruire sans repos et sans fruit, pour s'attacher à l'analyse, qui ne dé-

compose les corps que pour les recomposer, et n'emploie que la matière pour interroger la matière. D'expérience en expérience, ils sont descendus comme dans un nouveau monde gouverné par des lois extérieures aussi éclatantes que celles des planètes et des soleils. Les éléments ont subi la décomposition, et se sont partagés en substances inconnues jusqu'ici, mais aussitôt soumises au calcul : tout est compté, pesé, mesuré; chaque substance a son alliée, ses mouvements, ses fonctions et ses limites. Les découvertes se sont multipliées, et la création de la chimie a exigé une nouvelle langue. On ne dira plus que la matière peut être infiniment dense, infiniment rare, infiniment élastique; qu'un grain d'or divisé peut couvrir la terre entière; que le globe du soleil peut être comprimé et réduit à la grosseur d'un ciron; qu'on peut arranger des planètes et des soleils proportionnés dans la capacité d'un atome, et tant d'autres rêves consacrés par trente siècles de subtilités, et que Pascal a chargés du poids de son nom! La nature, délivrée de la tutelle des écoles, a désormais pour fondement l'heureux et inébranlable concours de la science et de la puissance combinées dans des substances inaltérables et diverses; l'organisation et la vie partent de plus loin, et le monde, avec des racines plus profondes, ne repose plus sur des abîmes.

Devant ces bases certaines et harmoniques, devant ces affinités qui forment la chaine fondamentale des êtres, ont disparu pour jamais et les idées d'une substance unique et cette division éternelle qui ne variait pas les propriétés, et, pour tout dire, les précipices de l'infini : car les affinités, après avoir marié les substances dans les profondeurs de leurs ateliers, remontent avec elles et viennent développer l'univers en préparant un siège à la vie, des tissus au sentiment, des fibres et des organes aux passions et aux idées. Tous les corps, leurs formes et leurs qualités, résultent des combinaisons de ces substances hétérogènes ; chaque dissolution est l'effet de leur séparation et conduit à une combinaison nouvelle. Les lois qui président à leur union ne les abandonnent pas à leur départ, et la putréfaction n'est plus du répertoire de la physique. L'homme voit maintenant que tout est accord et alliance, que tout est attraction et mariage dans les différents règnes, au dedans comme au dehors, et que la nature, formant et bénissant sans cesse de nouveaux hymens, n'est en effet qu'un grand et perpétuel sacerdoce.

Si la chimie, en analysant les corps, en trouvant les substances constituantes, en poussant la précision jusqu'à ne pas perdre un globule de vapeur dans leurs décompositions, n'a point touché au problème de la vie, du sentiment et de la pensée,

le pas qu'elle a fait n'en est pas moins gigantesque. Plus de hasard dans l'univers, plus de divisions arbitraires et d'alliances fortuites; la foudre ne saurait détruire, les tempêtes ne sauraient égarer un atome : les formes seules paraissent, disparaissent, reparaissent tour à tour, et le monde se balance entre deux séries de lois, les extérieures et les intérieures; changeant, mais fixe; agité, mais imperturbable.

C'est dans ce milieu que l'homme habite et qu'il promène le rayon de sa pensée, dont il agrandit toujours la circonférence, sans jamais pouvoir quitter le centre où Dieu l'a fixé. Le monde est tout harmonie pour lui, et il est en harmonie avec le monde; tout est fondé sur des proportions autour de lui, et il ne sent, il ne juge que des proportions En effet, rien d'absolu pour l'homme : nos idées sont graduées sur notre échelle, et nous l'appliquons à tout; il nous faut toujours une chose grande ou petite, légère ou pesante, chaude ou froide. Aussi l'homme s'est fait mesure universelle, patron et module de tout ce qui l'environne; il voit l'infiniment grand dans les masses qu'il ne peut embrasser, et l'infiniment petit dans l'atome qui lui échappe. La lenteur lui paraît majestueuse, la rapidité sublime. Il faut qu'une chose soit élevée pour qu'il la couronne, et qu'il ploye le genou pour adorer; il faut qu'un objet tombe à ses pieds

pour désarmer sa colère ou exciter sa pitié. Le haut et le bas dépendent de sa position sur la terre, comme le grand et le petit de ses dimensions ; le froid et le chaud, le sec et l'humide, de sa température ; le dur et le mou, de sa densité ; le raboteux et le poli, de sa vue et de son épiderme. S'il avait des yeux tout autour de la tête, il n'y aurait pour lui ni devant ni derrière. Un changement de proportions fait la douleur ou le plaisir, la santé ou la maladie.

Pascal, dans un de ses accès contre l'espèce humaine, s'est plu à nous étaler nos misères ; mais, par une méprise indigne de son génie, pour mieux anéantir l'homme, il l'a surpris dans le milieu où la nature l'a placé. Plus occupé à nous humilier qu'à nous éclairer, il n'a pas vu qu'il sapait les bases de notre raison en attaquant les proportions, et que ses sorties sur l'homme étaient des objections contre Dieu.

Non seulement la raison, mais la morale même, est fondée sur les proportions ou les rapports des natures. Si nous étions des animaux, ce serait l'*animalité ;* si nous étions des esprits, ce serait la *spiritualité ;* mais nous sommes des hommes : c'est l'*humanité* qui est pour nous la vertu par excellence. Elle se partage en justice et en bienfaisance. Par l'une, nous ne faisons pas à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît, et la bienfaisance

nous porte à faire pour les autres ce que nous ferions pour nous-mêmes.

Notre sensibilité pour tout ce qui respire et souffre comme nous est sujette à la loi des proportions. Nous paraissons moins cruels en écrasant un insecte qu'en tuant un oiseau, un animal à sang blanc qu'un animal à sang rouge, et nous engloutissons une huître vivante sans horreur. Les communications plus ou moins intimes de certains animaux avec l'homme décident aussi de son indifférence, de sa pitié et de sa cruauté. Si vous tuez la poule d'un fermier, un écu peut le satisfaire; mais, si vous tuez son chien, un écu, loin d'être une compensation, peut lui sembler un outrage de plus.

La gloire et la honte, le succès et la puissance, dépendent encore des proportions; elles séparent le meurtrier du héros et le voleur du conquérant. Si vous ne trompez que quelques personnes, vous ne vous tirerez pas du rang des fourbes; mais celui qui trompe tout un peuple s'élève à la législature et à l'empire, et celui-là est maître des hommes qui enlève et non qui mérite les suffrages. Il en est de même de l'or et de ses corruptions : *la quantité rend excusable,* dit La Fontaine. On juge encore des malheurs comme des vices, dont on rougit d'autant moins qu'on les partage avec plus de monde. Il est prouvé par les révolutions des empires que les malheureux tirent toute leur con-

solation de leur nombre. Enfin il est des vertus interdites à la pauvreté, et on ne fait pas un mérite de la continence à qui la nature en fait une nécessité.

L'amour connaît aussi la loi des proportions : une fille encore enfant ne dit rien à nos sens.

Voyez un géant et un nain partir ensemble : ils seront du premier pas et pour toujours inégaux par les espaces, quoique toujours dans des temps égaux.

La jeunesse est plus timide dans le salon que dans la rue, dans les petites villes que dans les grandes capitales : c'est que dans les grandes villes on ne se connaît pas, et on est moins accablé du regard public.

La vie étant un tout, c'est-à-dire ayant un commencement, un milieu et une fin, il n'importe pas qu'elle soit d'une longue ou d'une courte durée; mais il importe qu'elle ait ses proportions. Ce n'est donc pas de la brièveté de la vie qu'on a droit de se plaindre, mais d'une mort précoce, puisqu'une telle mort n'est pas la fin, mais l'interruption de la vie. Aussi Sénèque dit très bien que les funérailles d'un homme sont toujours prématurées lorsque sa mère y assiste.

La figure du globe que nous habitons s'est longtemps dérobée à nos regards par l'effet de ses proportions. L'homme était sur la terre comme un

ciron sur une statue, sans en soupçonner la forme ; et, de même que cette planète offre à l'homme des montagnes et des précipices, tandis que la lune, à cause de sa distance, lui paraît aussi ronde qu'unie, de même il peut exister tel animalcule qui voie des creux et des éminences sur le marbre le plus poli.

C'est aussi par l'énormité de ses proportions et de ses espaces que la terre résiste à nos consommations. Si nous brûlons dans un jour un arbre qui lui coûte un siècle, elle oppose l'immensité de ses forêts à nos petits foyers, comme ses vastes et fertiles plaines à nos estomacs étroits et voraces. Aussi les armées, qui réunissent l'étendue à la voracité, affament d'abord tout un pays.

Enfin les proportions nous tirent des questions épineuses sur les nomenclatures. Par exemple, les genres et les classes de l'histoire naturelle sont notre ouvrage : c'est donc à nous à trouver des caractères bien distincts pour établir nos méthodes et soulager notre mémoire. La nature ne répond que des espèces et des individus, et, avec la fixité de ses substances élémentaires, nous n'avons à craindre ni la disparition des espèces connues, ni d'en voir paraître d'inconnues. Nous appelons *individus* les êtres organisés qui ne peuvent être divisés sans cesser d'être la même personne. Ainsi, l'aile d'un oiseau n'est plus un oiseau ; une branche

n'est plus l'arbre; mais une fraction de pierre est toujours une pierre. Quant aux noms collectifs donnés aux différents objets de la nature et de l'art, c'est à nos proportions, et non à la rigueur mathématique, à décider la question. La différence d'une montagne à une colline, ou d'une armée à un corps de troupes, ne tient pas à un grain de sable ou à un soldat de plus ou de moins, et ce n'est pas une maison ou un verre d'eau qui distinguent une ville d'un village, ou une rivière d'un ruisseau : on ne juge les masses que par les proportions.

Je ne saurais trop inviter le lecteur à méditer sur l'effet des proportions, non seulement de celles qui constituent les formes et les différentes parties d'un animal, d'une statue ou d'un tableau, mais encore de ces proportions universelles de masses et de quantités qui résultent de la comparaison de tous les êtres : car, si l'étude des premières forme le goût, la connaissance des autres agrandit l'esprit et lui fait acquérir la faculté de la règle et du compas, je veux dire la faculté de s'étendre sans s'égarer. Les génies indécis aiment l'exagération et s'épuisent en conceptions extrêmes et solitaires; mais la connaissance et l'amour des proportions distinguent les esprits justes et les conduisent aux découvertes par les analogies. Ce n'est point de son imagination que Newton obtint la dissection

de la lumière et la cause des lois astronomiques de Képler. Il faut donc, comme lui et tous les grands observateurs, s'attacher à l'éclatante certitude des faits et des proportions, et méditer ensuite sur les analogies, qui sont les articles de foi du génie. Les faits, les proportions et les analogies conduisent à l'ordre général, l'ordre général aux lois, et les lois au législateur suprême C'est alors que l'univers pèse de tout le poids de sa majesté sur un esprit bien fait, tandis que pour l'homme inattentif le système du monde est comme l'atmosphère, qu'on porte et qu'on ne sent pas[1].

Pour me résumer en peu de mots sur les qualités et manières d'être des corps, ainsi que sur les difficultés qu'elles entraînent, il faut d'abord convenir que tout corps nous paraît nécessairement être en mouvement ou en repos, avoir une figure et occuper un lieu quelconque; mais on ne peut concevoir un corps sans couleur, sans odeur, sans saveur, comme on conçoit, par exemple, un globule d'air parfaitement transparent, insipide, ino-

1. Buffon, qui demandait encore moins d'expressions que d'idées à son imagination, s'est moqué des faiseurs d'expériences et des affinités de la chimie. « Nous avons déjà assez de faits, dit-il, pour méditer toute la vie. » C'est avec un tel principe qu'on enfante des *Théorie de la terre*, des *Histoire naturelle des minéraux*, etc. Aussi les nouvelles observations, et les chimistes avec leurs affinités, détruisent de jour en jour ses systèmes.

dore, et, quoique invisible, capable de nous avertir de sa présence s'il était poussé sur nous avec quelque force. Les aveugles-nés conçoivent les corps sans couleur.

Il faut se dire ensuite que la nature ne connaît pas nos divisions en règnes, classes ou genres; elle a fait des substances soumises à des lois, et avec ces substances elle a produit des individus doués de vie et de sentiment. Toute nomenclature se réduit donc à deux classes : celle des substances qui diffèrent par leurs essences et leurs lois et celle des individus qui diffèrent par leurs formes, leurs organes et leurs fonctions. Il n'est plus là d'incertitude et d'équivoque : on peut confondre les genres, on ne confondra jamais les espèces et les individus que faute d'observation, car la même espèce produira toujours les mêmes individus, les mêmes substances conduiront toujours aux mêmes composés. Ce sont, en effet, ces mêmes substances qui forment par leurs affinités des corps ou agrégats fixes que nous avons appelés *bruts* assez mal à propos, et ce sont elles encore qui, tantôt comme substances et tantôt comme corps, entrent dans la composition et la nutrition des plantes et des animaux, frappent les sens et avertissent le sentiment : de sorte que c'est la matière inanimée qui est chargée de mettre en jeu la nature animée, de revêtir, de nourrir, de solliciter et de récréer le

sentiment et la pensée. Aussi avons-nous appelé *qualités des objets* les sensations variées qu'ils nous font éprouver; mais, dans l'analyse, presque toutes ces qualités sont en nous, et il ne reste à la matière que ses lois, ses mouvements, son étendue et les différentes fractions de cette étendue, qui, étant limitées, ont nécessairement une figure à nos yeux.

Maîtresse des éléments et des masses, la nature travaille du dedans au dehors; elle se développe dans ses œuvres, et nous appelons *formes* les limites où elle s'arrête. Mais l'homme ne travaille qu'en dehors; le fond lui échappe sans cesse; il ne voit et ne touche que des formes.

Toute division à l'infini reste donc interdite à l'homme : à ses organes, puisqu'il ne touche que des formes; à son esprit, puisque, arrivé aux substances élémentaires, il les trouve armées de lois qui les défendent de ses atteintes. Les imaginations qui s'obstineront désormais à disséquer un atome sans repos et sans terme ne seront plus que les Danaïdes de la métaphysique.

On peut comparer le système de la création à celui du langage : tout discours se réduit en phrases, la phrase en mots, les mots en lettres; au delà il n'est plus de divisions : les éléments de la parole sont insécables. C'est ainsi qu'arrivé aux substances élémentaires on ne divise plus. La

seule différence qu'il y ait entre le système physique du monde et le langage, c'est que les substances ont des affinités qui les rappellent toujours aux mêmes agrégations; mais les lettres alphabétiques ne s'attirent pas entre elles: leurs combinaisons sont abandonnées à la volonté des hommes, ce qui explique la diversité des langues. Si les voyelles et les consonnes s'attiraient en vertu de certaines lois, comme les substances, le langage serait unique et fixe comme l'univers.

Il faut encore se bien dire que les sensations et les idées dans l'esprit, le mouvement, le repos et la figure dans les corps, ne sont que des manières d'être, et non des êtres à part. Mon attitude, mon ombre et moi ne sont pas trois personnes : ce n'est que dans le discours que l'homme a personnifié les manières d'être, parce qu'il ne pouvait en parler sans leur prêter l'existence, ni les distinguer sans les traiter en individus. Cette fiction a conduit à de véritables erreurs que quelques philosophes ont exactement relevées. Leurs réclamations n'empêchent pas cependant certains métaphysiciens de dire encore que l'homme n'est pas libre, puisqu'il est déterminé par son imagination ou par ses passions, comme si notre imagination et nos passions étaient autant d'êtres réels! comme si elles étaient autre chose que nous! Mais nos idées, dira-t-on, sont quelque chose. Oui, sans doute,

elles sont, comme nos passions, comme la figure et les attitudes des corps, des mouvements, des états de la matière et du sentiment. Mais que deviennent ces états et nos idées?... Ce que deviennent nos mouvements, ce que deviennent la figure d'une bougie et l'éclat de sa flamme quand l'une est consumée et l'autre éteinte. On prend, on laisse, on reprend des attitudes et des idées, et ces idées périssables ne laissent pas, en se succédant, de nous conduire à une volonté qui est aussi un état du sentiment, et cet état nous détermine à des actions. C'est ainsi que tous les pas d'un voyageur, en périssant tour à tour, ne laissent pas de le conduire à son but.

Il faut enfin s'appliquer de toutes ses forces à bien distinguer les idées simples des idées mixtes, car la confusion et les disputes sur la *puissance,* la *liberté,* la *nécessité,* le *luxe,* etc., sont venues de ce défaut d'analyse. Nous appelons *idées simples* toutes celles qui ne peuvent se réduire en idées plus simples, et *idées mixtes* celles qu'on décompose en idées simples. Or, dès qu'on prend pour simple une idée mixte, toute définition devient impossible ou fausse. Par exemple, chaque jugement dans l'homme a un côté libre et un côté qui ne l'est pas : la volonté est donc mi-partie de pouvoir et d'impuissance; la liberté est donc une idée mixte. Mais tous les partis la croyaient simple, parce qu'ils

ne la considéraient, chacun à part, que sous une de ses faces : les uns voulaient donc que l'homme fût éminemment libre, et les autres ne voyaient en lui qu'un automate.

Ainsi, la puissance est une idée composée de force et d'organe. Si vous coupez les ailes à un oiseau, ses forces lui restent en entier; mais il a perdu la puissance de voler en perdant ce faible organe composé de quelques plumes. Le vent, le feu et l'eau ne sont que des forces : appliquez-les à des moulins ou à des pompes, ils deviennent puissance. Le sentiment, comme pensée et volonté, est *organe* dans les animaux; leur corps est *point d'appui,* et leurs mouvements sont *forces*. Un homme en délire a perdu l'organe : il est *force* et non *puissance*.

La nature des idées mixtes ou composites est de ne rien laisser dans le creuset quand on les décompose. Ainsi, le *temps*, que ceux qui ne voyaient en lui que succession d'idées ou mouvement avaient cru simple, est en nous une mixtion du *moi* et de la succession de nos idées, et au dehors le résultat d'un point fixe [1] que l'homme se donne et de la suite des mouvements qu'il observe. Cette conception si puissante de notre entendement, si

1. Appelé *ère* ou *époque*. Autour de ce point fixe, les événements roulent comme nos idées autour de *moi*.

indispensable dans nos raisonnements, est donc une idée composite, née du concours de l'esprit humain et du mouvement [1].

De Dieu.

Qu'on s'étonne maintenant que l'Être indivisible et sans proportions, immuable et sans besoins, ait tout divisé, tout assujetti à l'échelle des proportions, à la tyrannie des besoins, à la fuite des générations; cette surprise est digne de l'homme.

En voyant l'univers et ses lois, on reconnaît l'éternel géomètre; on le reconnaît encore en disséquant l'homme et les animaux; mais, en les voyant agir, aimer, penser, on se demande comment l'artisan suprême a pu toucher un édifice si régulier avec le rayon de la pensée et la flamme des passions; comment il a pu faire que le mécanisme palpitât d'amour, que l'hydraulique versât des larmes, et qu'un automate séchât de crainte et

1. Je me suis étendu sur la nature du temps en voyant des gens du premier ordre, tels que Voltaire, s'écrier : *Qu'est-ce que le temps ? Hélas ! je ne puis le définir.* Un tel aveu prouve deux choses : l'une, que Voltaire n'est pas satisfait des définitions des métaphysiciens ; l'autre, qu'il croyait le temps un être aussi réel que mystérieux. Voyez, dans les *Questions encyclopédiques*, l'article où il donne ses *ignorances* pour celles du genre humain.

tressaillît de désir et d'espérance; comment enfin un amas de matière inerte et périssable a pu devenir siège de vie et berceau d'immortalité!

Il faut en venir au sentiment : là cessent la géométrie et la mécanique; on est obligé de voir Dieu sous un tout autre aspect. L'homme ne maîtrise le mouvement que parce qu'il a plus que le mouvement; une horloge ne saurait faire une autre horloge. L'homme a donc reçu le sentiment; mais celui qui a donné le sentiment doit avoir plus qu'il n'a donné; celui qui a mesuré l'esprit à tous les animaux doit avoir autre chose que de l'esprit, puisque l'homme, qui dispose du mouvement et le mesure, a plus que le mouvement; et, quand l'essence de Dieu ne surpasserait l'esprit humain que de la portée dont l'esprit humain surpasse le mouvement, c'en serait assez peut-être pour expliquer l'univers et ses prodiges.

Dieu, qui a placé ses dimensions dans l'espace, sa puissance dans la perfection et sa liberté dans la nécessité, a voulu que l'homme se composât et jouît des reflets de son inaltérable et glorieuse existence.

Tel est, s'il est permis de le faire, le rapprochement du créateur et de sa créature, que le sentiment sent qu'il est, mais Dieu est; que le sentiment sent qu'il est simple, mais Dieu seul est simple. Il appuie ses créatures, et elles ont la convic-

tion de l'existence; il les compose, et elles ont conscience de la simplicité [1].

Si quelques tribunaux philosophiques me citent et me demandent pourquoi, dans ce tableau des principes, j'ai placé l'existence de Dieu parmi les notions fondamentales de l'esprit humain, je répondrai que je ne peux concevoir l'univers sans puissance et la puissance sans intelligence. Il me faut, comme à l'univers, un Dieu qui me sauve du chaos et de l'anarchie de mes idées.

En effet, la créature qui pense a dû naturellement tomber à genoux devant la plus haute de ses pensées; et, comme c'est dans la pensée qu'existent, dans toute leur plénitude, la certitude et l'évidence, Dieu devait donc jouir, dans l'esprit humain, du plus haut degré d'évidence et de certitude. Son idée délivre notre esprit de ses longs tourments, et notre cœur de sa vaste solitude : Dieu explique le monde, et le monde le prouve; mais l'athée nie Dieu en sa présence.

Chose admirable! unique et véritable fortune de l'entendement humain! les objections contre l'existence de Dieu sont épuisées, et ses preuves augmentent tous les jours; elle croissent et marchent sur trois ordres : dans l'intérieur des corps, toutes

---

1. D'où il résulte que nous et les animaux nous ne sommes au fond que de fausses personnes.

les substances et leurs affinités; dans les cieux, tous les globes et les lois de l'attraction; au milieu, la nature animée de toutes ses pompes.

J'ai essayé, en parlant des animaux, d'exposer les difficultés qui s'élèvent contre cette providence qui arme les espèces contre les espèces, et l'homme contre tout. Chaque animal, dira-t-on, est destiné par la nature à vivre de matière organisée; la vie ne se soutient qu'aux dépens de la vie : cette loi universelle exclut donc toute idée de sensibilité dès que le besoin parle. Je réponds qu'il fallait nécessairement que la nature donnât la durée à l'individu ou à l'espèce; elle s'est déterminée pour la perpétuité des familles et la succession des individus. Ainsi, les formes personnelles sont passagères, et l'immortalité est restée aux espèces, à leur séjour et aux astres qui les éclairent. Dans tout ce qui respire il n'y a d'impérissable, en effet, que les générations : les individus ne sont qu'usufruitiers; ils boivent tour à tour dans la coupe de la vie, et tout est viager pour eux dans un ordre éternel.

L'homme, ici-bas, n'a pas reçu des provisions pour l'immortalité : c'est un voyageur qui finit avec sa route. Si, par un concours de causes assez rare, sa carrière se prolonge, le trésor des sensations et des plaisirs, des souvenirs et des idées, s'épuise, et l'homme, voyageur dépouillé, va se

perdre et s'éteindre dans les déserts et les misères de la décrépitude : affreuse époque, où tout décède avant la mort! fausse et seconde enfance! sombres voiles, derniers langes de l'homme! cercueil, simulacre du berceau!

On peut aussi répondre aux objections tirées de la douleur physique que, si le besoin et les excès amenaient le plaisir, l'homme n'eût songé qu'à prolonger ses besoins et ses excès, et l'espèce eût d'abord péri. La crainte et la douleur, sentiments habituels de tous les animaux, en sont aussi les conservateurs. Le plaisir préside à la satisfaction de nos fonctions; mais la douleur nous en fait des devoirs, et veille sur la vie entière. D'ailleurs, il fallait, pour être sensible au plaisir, l'être à la douleur : elle est donc l'apanage de tout être sensible; la nature devait donc plutôt être avare de l'un que prodigue de l'autre. Voilà pourquoi un effroi grand et subit enchaîne tout à coup non seulement notre liberté, mais toutes nos passions : c'est que la crainte a été chargée de notre salut; et cela est vrai aussi en politique, où la sûreté marche toujours avant la liberté.

Ce ne sont pas des barrières, des forteresses et des armes que Dieu a préposées à la conservation du genre humain, mais des sentiments. Les hommes dépendent, en détail, d'un père, d'une mère et d'une nourrice; l'enfant, faible et nu, n'a

d'autre abri que la tendre pitié que sa faiblesse inspire, et la vie de chaque homme n'a d'autre garantie que la crainte de la perdre.

Quant au mal moral qui afflige et déshonore à la fois l'espèce humaine, on sait qu'il a les passions pour origine. La nature a mis l'homme sur la terre avec des pouvoirs limités et des désirs sans bornes : c'est cet excédant-là, ce ressort, qui nous porte au delà du but, qui change les besoins en désirs, et les désirs en passions, et qui n'aurait peut-être pas été assez fort s'il n'eût été violent. Mais est-ce donc aux hommes à justifier la nature? Elle attend l'hommage de leur soumission, et non les plaidoyers de leur éloquence. Je me hâte d'arriver à quelques vues générales sur les passions, sources inépuisables de plaisir et de douleur, de gloire et de honte, de peintures et de réflexions, pour tous les hommes, à tout âge et dans toutes les conditions.

Des Passions.

Si la métaphysique combat les idées fausses, la morale lutte contre les passions; mais elle y est embarrassée, car elles sont à la fois principes de mal et de bien. Que faire d'un animal pétri de faiblesse et de force, de hauteur et de bassesse, d'admiration et d'envie, de barbarie et de pitié,

de haine et d'amour; d'un être que les passions enchaînent et déchaînent, ennoblissent et avilissent? Leur empire est si éclatant, leurs invasions quelquefois si soudaines, qu'elles enlèvent les suffrages ou glacent la main de la justice et la voix de la morale : de là vient qu'on admire ou qu'on pardonne les premiers mouvements; ils excusent les mauvaises actions et embellissent les bonnes.

Le despotisme de la volonté dans les idées s'appelle *plan, projet, caractère, opiniâtreté :* son despotisme dans les désirs s'appelle *passion.* On peut dire que toute passion est une vraie conjuration dont le sentiment est à la fois le chef, le dénonciateur et l'objet.

On a fondé toutes les passions sur l'amour de soi; mais il fallait distinguer entre l'amour-propre du moment et celui de la vie entière; la raison fait souvent taire le premier pour n'écouter que le second, et l'héroïsme les sacrifie tous deux. L'amour de soi est inné : il est donc nécessaire et bon; mais il dégénère souvent en égoïsme, préférence exclusive et perpétuelle qu'un être qui se fait centre de ses affections se donne sur tout ce qui l'entoure. Cet état est le contraire ou la privation absolue de l'héroïsme.

Le premier né de l'amour-propre est l'orgueil : aussi les premières allégories des législateurs furent-elles dirigées contre cette passion. Comme une

certaine philosophie, dont je parlerai plus bas, a tellement favorisé l'orgueil qu'il paraît être le caractère du siècle, c'est contre lui que la raison et la morale doivent réunir leurs attaques. Mais il faut le faire mourir sans le blesser : car, si on le blesse, l'orgueil ne meurt pas. Dans les occasions où l'orgueil des hommes est compromis, on parle en vain à leurs plus chers intérêts; c'est toujours l'orgueil qui répond et s'obstine, et l'orgueil est plus près du suicide que du repentir. Il ne déplaît tant que parce qu'il se donne, s'attribue et s'arroge tout : d'où est venu le mot *arrogance;* et non seulement il nous prive du plaisir de lui accorder quelque chose, mais il nous met en disposition de lui disputer beaucoup. Amoureux ou ambitieux, l'orgueil est également maladroit, car il parle toujours de lui-même à l'objet aimé, et de son mérite aux puissances. On le représente solitaire, oisif et aveugle : son diadème est sur ses yeux.

Mais la vanité est ouvrière; elle a un œil qui mendie les regards, et des mains qui appellent l'industrie : elle est donc aussi favorable aux empires que l'orgueil leur est funeste; elle est plus sociale; elle fait plus d'heureux que l'orgueil, car il est rare de n'être pas heureux d'une chose dont on est vain Je ne parle point ici de cette foule d'hommes célèbres qui n'ont puisé leur enthou-

siasme que dans les regards d'autrui. La vanité fut d'abord décriée par les casuistes, comme l'intérêt de l'argent : la politique les a réhabilités tous deux. Cependant la morale et le bon goût trouveront toujours que l'orgueil et la vanité entachent le vrai mérite. Il y a quelque chose de plus haut que l'orgueil et de plus noble que la vanité, c'est la modestie; et quelque chose de plus rare que la modestie, c'est la simplicité.

La plupart des jeunes gens sont timides et orgueilleux, au lieu d'être assurés et modestes.

Il n'est permis de parler aux autres que des avantages qu'on peut leur communiquer. On peut donc parler de sa raison, de ses principes et de ses découvertes ; mais on ne peut vanter impunément sa beauté, sa naissance, son esprit et ses talents, toutes choses incommunicables. Qui se dit riche doit être libéral, sous peine d'être insupportable [1].

L'orgueil et la vanité ont un rapport remarquable : c'est de précéder l'amour et de lui survivre, parce que l'amour ne fait que des pertes, et que tout est recette pour l'orgueil et la vanité.

Si l'amour naquit entre deux êtres qui se demandaient le même plaisir, la haine est née entre

1. Les avares sentent fort bien cela, car ils disent toujours qu'ils sont pauvres.

deux êtres qui se disputaient le même objet. Mais les hommes se lassent d'aimer, ils se lassent même de se battre, et ne se lassent pas de se haïr. C'est que l'amour et la guerre ont des causes; la haine a ses raisons : c'est que, si l'amour et la guerre ont leurs fureurs, ils ont aussi leurs périodes : la haine a sa patience.

Après l'orgueil, l'ambition et l'envie tiennent un rang considérable parmi les passions. Elles diffèrent en ce que l'ambition veut obtenir son objet, et que l'envie veut détruire le sien. La haine est le besoin du mal d'un ennemi, et l'envie est le mal que nous fait tout succès. Si on le surpasse, l'envieux crie qu'on l'opprime. Qui croirait que la faculté de comparer, source de justesse dans l'esprit, soit dans le cœur la mère de l'envie ?

Dans les temps de trouble et dans les États électifs, les ambitieux sont les fanatiques de la liberté; dans les temps calmes et dans les États héréditaires, ils sont des modèles de bassesse. L'envieux ne varie pas. L'ambition dicte moins de lois dans les États monarchiques que l'envie dans les démocratiques. C'est elle qui détacha un rameau de l'olivier sacré pour en couronner Aristophane, ennemi de tout ce qui avait quelque éclat dans Athènes; c'est elle qui tempérait par des injures les triomphes des généraux romains.

Il circule dans le monde une envie au pied lé-

ger, qui vit des conversations : on l'appelle *médisance*. Elle dit étourdiment le mal dont elle n'est pas sûre, et se tait prudemment sur le bien qu'elle sait. Quant à la calomnie, on la reconnaît à des symptômes plus graves. Pétrie de haine et d'envie, ce n'est pas sa faute si sa langue n'est pas un poignard.

A côté de l'ambition et de l'envie, marche l'avarice. Elle est née de l'association de l'or avec toutes sortes de biens ; et c'est cette puissante idée, toujours présente à l'esprit, qui donne tant de vigueur à cette passion. Possesseur du signe ou de la formule de toutes les jouissances, l'avare ne saurait s'en dessaisir ; il se consume dans le moyen et reste toujours en puissance, sans jamais passer à l'acte. C'est le pauvre par excellence ; c'est l'homme le plus certain de n'être pas aimé pour lui-même. L'or, semblable au soleil, qui fond la cire et durcit la boue, développe les grandes âmes et rétrécit les mauvais cœurs.

Les passions se font différentes issues. On voit des hommes non seulement avouer leurs vices, mais s'en vanter ; on en voit d'autres les cacher avec soin : les uns cherchent des compagnons et les autres des dupes. Mais observez que les vices sont souvent des habitudes plutôt que des passions.

On distingue aussi les goûts des passions, à

cause de leur peu d'intensité et de la frivolité de leur but Il y a des hommes qui ont des goûts nobles et des passions viles; d'autres ont des goûts honteux et des passions nobles. En général, on est à plaindre quand on a des passions opposées à son intérêt, et des goûts contraires à ses besoins. L'un permet à son estomac de troubler son cerveau ; l'autre, avec du tabac, met le siège devant son entendement et oblitère son odorat et sa mémoire. L'homme de lettres, en condamnant son corps au repos et sa tête au mouvement, demande aux idées les distractions que le vulgaire n'obtient que des sensations : tous font une guerre perpétuelle à l'ennui.

C'est que la nature, ayant soumis l'homme au besoin de chercher sa vie, semble n'avoir pas prévu l'ennui ; mais, la richesse ayant tué le besoin, l'ennui s'est aussitôt attaché à la richesse : car, si la pauvreté fait gémir l'homme, il bâille dans l'opulence. Quand la fortune nous exempte du travail, la nature nous accable du temps.

Pour le riche ignorant, le loisir est sans repos, le repos sans charmes, et le temps, trésor de l'homme occupé, tombe comme un impôt sur le désœuvrement. Le savant se cherche, et le riche s'évite.

Dieu, qui n'a permis que fort tard à la chimie de séparer le feu de la lumière, a voulu que

l'homme distinguât de bonne heure son entendement de sa volonté, et sa raison de ses passions. Pour les définir exactement, on peut dire que les passions sont des désirs violents, occasionnés par des besoins naturels ou factices, accompagnés de souffrance jusqu'à leur accomplissement ou à leur extinction. Les passions sont donc naturelles ou factices. Les naturelles, fondées sur les besoins physiques, se terminent par la satisfaction, par des accidents ou par la mort. Les factices nous font éprouver pour des choses non nécessaires les désirs et les tourments que la nature avait destinés aux besoins de pure nécessité. Les premières finissent d'abord, les secondes règnent souvent sur la vie entière.

L'intérêt personnel, la crainte et le courage; l'espérance et le désespoir; la colère, l'amour et la haine; le désir et la répugnance; la joie et la tristesse, sont, comme la faim et la soif, des besoins naturels du sentiment, tant qu'ils ne servent qu'au maintien et au bien-être de l'homme; mais l'exagération de ces affections naturelles les fait glisser vers les passions qu'on appelle *factices,* non qu'elles soient illusoires, car elles sont aussi réelles que les autres, mais parce que ce n'est pas immédiatement la nature qui les donne. L'ambition, l'envie et l'avarice sont des fruits de la société, et, pour parler plus exactement, il n'y a de passions simples que

celles qui viennent de la nature ; les autres sont des vices ou des vertus, des mélanges de désirs, de projets et d'actions. Un homme tel que Pascal, par exemple, est né bilieux ; mais, si les méchants peuvent seuls émouvoir sa bile, alors sa colère et sa haine sont l'expression de la vertu indignée contre le vice.

Cependant les moralistes ont décrié les passions, parce qu'ils n'ont vu que leurs ravages : c'était ne voir que l'orage et la grêle dans les nues, que tempêtes et naufrages dans la navigation. En ramenant donc le mot *passion* à son vrai sens, nous observerons que la moralité d'une passion dépend de son objet. Entre celui qui brûle de l'amour du bien public et celui qui ne travaille que pour lui-même, entre celui qui se réjouit et celui qui s'afflige de mon bonheur, la différence est de l'héroïsme à l'égoïsme, de l'amitié à la haine, de la bienveillance à l'envie. Ainsi, du vice à la vertu, comme d'un pôle à l'autre, comme du ciel aux enfers, la distance est infinie, et les passions sont les vents qui nous y poussent. Exiger l'homme sans passions, c'est vouloir régenter la nature. Point de grandes actions, en bien comme en mal, sans enthousiasme ; mais l'enthousiasme est rare, et c'est de la foule des habitudes qui ne blessent que légèrement l'ordre et la raison, ou de celles qui constituent l'homme honnête et raisonnable, que la vie

entière se compose ; c'est sur elles qu'on est jugé et que se fondent les réputations ordinaires, aussi loin de la gloire que de l'infamie. Quant aux actions indifférentes, elles sont traitées dans la vie comme les expressions communes dans le discours.

Tant de grands hommes ont écrit sur les maladies et les remèdes de l'âme, sur le vice et la vertu, que je m'en tiendrai toujours aux vues les plus générales.

On distingue d'abord deux sortes de consciences dans l'homme : la *conscience du sentiment,* qu'on appelle *conscience du moi,* conviction fixe dont la nature a pourvu tous les animaux, tant ceux qui réfléchissent sur leur *moi* que ceux qui agissent en vertu de ce *moi*, sans réflexions ; et la *conscience morale,* qui, toute fondée qu'elle est sur la justesse et la sensibilité naturelle de l'homme, ne germe pas chez les uns et dépérit chez les autres, si l'éducation ne vient à son secours. On peut élever des hommes et des peuplades entières à un point d'immoralité effroyable. Il y a des exemples d'hommes qui ont perdu leurs remords, et d'hommes qui n'en ont jamais eu. Il faut bien s'inculquer cette triste vérité, afin de s'attacher de plus en plus à l'éducation morale, cet ange conservateur des sociétés. Ceux qui disent que le remords et la conscience morale sont innés leur donnent une origine plus auguste, et, pour ainsi dire, une sanction

de plus; mais, si on s'en fiait uniquement à la nature, si on négligeait de graver des principes de justice, de crainte et d'honneur dans les enfants, qui oserait répondre du genre humain? Ce n'est pas la nature, c'est la morale qui apprend aux hommes qu'il vaut mieux être malheureux par une infortune que par un remords, comme il vaut mieux trembler de froid que de fièvre. L'homme naît sensible, ardent, égoïste et craintif. Il s'agit de diriger ces premières dispositions; et, pour cela, de s'en emparer, de les disputer aux passions qui ne cherchent qu'à fausser la conscience; il s'agit, en un mot, de saisir l'homme au début de la vie, et de lui montrer les deux routes qui s'ouvrent devant lui : celle où la vertu l'appelle, et celle où le vice le pousse. La jeunesse, comme la verdure, pare la terre; mais l'éducation la couvre de moissons.

On appelle *vertus* les efforts constants contre les passions, et les services soutenus qu'on rend aux hommes. Les vertus sont tantôt des triomphes de la raison, et tantôt des sacrifices de l'intérêt personnel; mais la constance est surtout le caractère de la vertu, car une bonne action n'est pas plus la vertu qu'un plaisir n'est le bonheur. La négation même de tous les vices ne serait pas la vertu [1] : il

1. Horace a fait la vertu trop facile lorsqu'il a dit : *Optimus ille qui minimis vitiis urgetur.*

faut une suite d'efforts et d'actes vertueux; il faut être juste sans relâche et bienfaisant avec choix; placer le bien dans l'ordre et l'ordre en tout.

Cette définition conduit à diviser les vertus en deux classes : celles qui ne sont utiles qu'à nous, comme la prudence et la tempérance, et ce sont des *qualités* plutôt que des *vertus*; et celles qui sont utiles aux autres, comme la bienfaisance et la justice. Mais il faut s'entendre : ce qui ne serait rigoureusement utile qu'à nous ne serait pas vertu, en ce sens que, pour un solitaire, il n'y a ni vertu ni vice. Mais, dans l'ordre social, un homme n'a pu se rendre prudent, tempérant, vigilant, sans en devenir plus propre à être bon père de famille, bon soldat, bon magistrat; et c'est en ce sens que des qualités qui lui semblaient d'abord personnelles deviennent en effet des vertus.

La raison, et Socrate avec elle, ont mis la science au rang des vertus. Il résulte de cette juste et noble opinion que le savant et l'homme de lettres sans intrigues, sans autre intérêt que celui des hommes et de la raison, sont nécessairement des êtres vertueux. Quand ils ne feraient, dit Sénèque, que penser sainement du bien et du mal, parler hautement et dignement des vérités, enseigner aux hommes la route de la vertu, et flétrir le vice et l'erreur de toute la puissance de la parole, ils ne

laisseraient pas de mériter beaucoup du genre humain, qui jouit du fruit de leurs veilles.

Quelques écrivains passionnés ont placé la vertu si haut qu'ils l'ont rendue inaccessible. Il en est résulté deux inconvénients : ils ont contristé les gens de bien et affranchi le vice; ils ont fait croire que le culte était autre chose que la pratique; ils ont enfin oublié que la vertu n'a pas de théorie.

Une des propriétés de la vertu, c'est de ne pas exciter l'envie. La fortune serait trop fière d'être le prix de la vertu. D'ailleurs, si les hommes fondaient des prix pour elle, ils les décerneraient bientôt à l'hypocrisie; et si quelquefois on récompense les services et les talents, c'est qu'on ne saurait les feindre. L'admiration publique est le pain du talent; mais, il faut l'avouer, à la manière dont les hommes distribuent la gloire, elle n'est plus un piège pour la vertu.

Quand la vertu est unie au talent, elle met un grand homme au-dessus de sa gloire. Le nom de Fénelon a je ne sais quoi de plus tendre et de plus vénérable que l'éclat de ses talents.

Heureusement que l'honneur, cette fière et délicate production de l'orgueil et de la honte, supplée en général à la vertu, comme la politesse à la bonté. Sur quoi j'observerai que les femmes ont deux sortes d'honneur : l'un, qui leur est propre et que nous attaquons sans relâche; l'autre, qui leur

est à peu près commun avec nous, et qui ne tient guère quand le premier n'est plus. Ce qui est modération dans un homme serait incontinence dans une femme.

En traitant de la vertu, les moralistes ont examiné jusqu'à quel point on peut prendre sur soi ou réprimer ses passions; et là-dessus il me souvient que Sénèque cite un exemple frappant, mais il en tire une fausse conséquence. Il s'agit d'un tyran qui tue d'un coup de flèche le fils d'un de ses courtisans: le père dit au prince qu'*Apollon n'aurait pas mieux tiré*. Il est certain, ajoute le moraliste, que ce malheureux père souffrit beaucoup; mais il sut se contenir et prendre sur lui. Oui, sans doute; mais c'est la crainte ou l'ambition qui enchaînèrent la nature; c'est le courtisan qui étouffa le père: ce misérable fit taire la douleur et la vengeance, mais il fit parler l'adulation et la lâcheté. Est-ce donc là un exemple à proposer? La vertu ne consiste pas à opposer ainsi les passions aux passions. On a vu quelques femmes passer leur vie sans rire, de peur de montrer une bouche sans dents : cet effort était-il donc une vertu? Règle générale, le triomphe d'un vice sur un autre n'est pas une vertu.

Au reste, tel homme est plus près de se laisser opprimer pour la vie que de se réprimer un seul moment; et tel autre serait heureux et vertueux,

s'il employait, à se maîtriser lui-même, la moitié des soins et de la constance qu'il met à dominer les autres. Ceci me conduit à dire un mot sur le bonheur.

On sait que les plaisirs naturels sont simples; on ne peut les analyser, mais on analyse le bonheur. Chaque âge, chaque imagination s'en compose un à son gré. Les plaisirs physiques sont des instants que les sens dérobent à la pensée; mais on ne conçoit pas le bonheur en délire. Hobbes dit que le bonheur serait de réussir toujours : en effet, chaque but atteint est moment de bonheur. Mais le charme vient sans doute de la rareté ou des obstacles; l'homme qui réussirait sans interruption et sans résistance se lasserait d'enfanter désir sur désir. La volonté, comme l'appétit, ne peut se passer d'intervalles.

On appelle donc *bonheurs* les choses heureuses, les succès accidentels. Il y a aussi des bonheurs négatifs, comme d'échapper à un péril, de n'être pas aussi malheureux qu'on pourrait l'être, etc. Le nom de *bonheur* lui-même prouve que nos pères n'ont porté que fort tard leurs vues vers une félicité durable. Car le bonheur et le malheur ne signifient, au fond, que *bonne* ou *mauvaise heure*; et nous avons dit longtemps *bien heuré* et *mal heuré*, pour *heureux* et *malheureux*[1].

1. Un bon esprit paraît souvent heureux, comme un homme bien fait paraît souvent adroit.

Le bonheur en général fait plus de flatteurs et d'envieux que le mérite, parce qu'il éblouit et irrite plus de monde ; le mérite ne frappe et ne blesse qu'une certaine classe. D'ailleurs, le mérite peut être malheureux, et l'est souvent, ce qui réconcilie avec lui.

C'est, d'un côté, une chose remarquable que la tranquille inattention, l'ingratitude habituelle avec laquelle on jouit des dons essentiels de la nature, comme de la vue, par exemple ; et, de l'autre, le désespoir qui nous saisit si quelque accident nous en prive. C'est tout le contraire pour les choses de l'art : on jouit d'un bon spectacle avec des transports qui n'ont d'égal que la facilité de s'en passer.

Entre la jeunesse et la vieillesse, la différence, pour le bonheur, est du mouvement au repos, des espérances aux souvenirs, du pouvoir à l'impuissance. Le mouvement attrape plus d'aventures bonnes ou mauvaises ; le repos se dérobe mieux aux unes et aux autres. C'est donc dans la jeunesse qu'on est éminemment heureux ou malheureux ; le vieillard reste sous le bouclier de son insensibilité : il n'a qu'un bonheur négatif.

On ne pleure jamais tant que dans l'âge des espérances ; mais, quand on n'a plus d'espoir, on voit tout d'un œil sec, et le calme naît de l'impuissance. Les pavots de la vieillesse s'interposent entre la vie et la mort, pour nous faire oublier

l'une et nous assoupir sur l'autre. Si on écarte les infirmités de l'âge, il n'y aura de vieillards malheureux que ceux dans qui les désirs survivent aux facultés. La victime qui se pare de roses rend son sacrifice plus douloureux, et les souvenirs sans espoir ne sont que des regrets.

Il est triste d'avoir un grand nom et de manquer de fortune; d'avoir une grande fortune et de manquer de naissance; d'avoir de la naissance et de la fortune et de manquer d'esprit; d'avoir de l'esprit et de manquer de considération; d'avoir enfin une éducation distinguée et de vivre avec des gens du peuple. Il n'est pas moins vrai que, de son côté, l'homme du peuple est à la gêne avec les hautes classes; et que, si la science gémit du voisinage de l'ignorance, celle-ci fuit à son tour les communications avec le mérite. Il semble donc que le bonheur soit harmonie; et c'est en effet dans l'harmonie que se trouverait le bonheur, si les passions et l'ennui ne venaient trop souvent corrompre les dons de la fortune et les fruits de l'industrie et de la sagesse.

Comme les proportions sont mieux gardées dans les états médiocres, parce qu'ils sont aussi éloignés des grandes prospérités que des grandes infortunes, et qu'on n'y a ni trop négligé ni trop fatigué son esprit, c'est là qu'on trouve souvent quelque image du bonheur. Les conditions médiocres ne fournis-

sent pas, il est vrai, des sujets à l'histoire ou à l'épopée; mais les hommes d'un certain ordre savent bien ce qu'il en coûte pour occuper les regards de ses contemporains et fixer l'attention de la postérité.

C'est donc une idée populaire et fausse que le bonheur soit attaché aux hautes conditions; et les philosophes, qui ont si souvent consigné dans leurs livres l'éloge de la médiocrité, qui l'ont si souvent applaudie sur les théâtres, devraient rougir d'avoir soulevé le peuple à l'aide de cette envie naturelle aux hommes qui leur fait haïr ceux qu'ils supposent heureux, et porter plus impatiemment les plaisirs d'autrui que leurs propres peines.

On peut avoir goûté de tout, être couvert de gloire, comblé de biens, avoir même connu le malheur, et soupirer de fatigue ou sécher d'ennui au sein de tant de félicités apparentes. Mais, si la tristesse est si près de la fortune, pourquoi l'envie est-elle si loin de la pitié?

Qu'on ne s'étonne donc pas qu'il soit si difficile de définir ce qu'il est si rare de rencontrer, ce qu'il est peut-être impossible de se bien représenter. Il est plus facile à l'imagination de se composer un enfer avec la douleur qu'un paradis avec le plaisir[1]. Il faut donc s'en tenir à notre destin, et voir si on ne trouverait pas dans le caractère

1. Le désir est à la passion ce que le plaisir est au

des hommes ce qu'on n'aperçoit guère dans leurs conditions.

En général, les hommes aiment mieux être insolents qu'heureux, et opprimés qu'humiliés; et voilà pourquoi les égards font moins d'ingrats que les services, parce que les égards parlent à la vanité, et que les services ne s'adressent qu'aux besoins. D'où il résulte que la hauteur se fait plus d'ennemis que la cruauté : ce qui explique, en quelque sorte, les revers des cours et les succès des révolutions.

Ainsi le bonheur ou le malheur, et c'est une vérité d'expérience, dépendent presque toujours du caractère, tant pour les individus que pour les peuples.

Quoique tout être sensible naisse essentiellement animal d'habitude, il y a des âmes qui se développent avec une certaine raideur, une fixité, une inflexibilité qui ferait penser qu'elles ont été plus fortement trempées que les autres. De là vient que le caractère est souvent nommé *complexion* et *tempérament*.

Tantôt le caractère est le fruit d'une passion dominante, tantôt de certains principes qu'on s'est faits et tantôt de quelque puissant préjugé qu'on

---

bonheur; mais le désir devient souvent passion, et nul plaisir n'est encore devenu bonheur.

a reçu. Dans tous ces cas, l'homme à caractère impose également à ses propres passions et aux passions des autres; et non seulement l'individu à grand caractère résiste à cette double tyrannie, mais il finit souvent par établir la sienne.

Les caractères sont rares chez les peuples polis et communicatifs. Les enfants et les sauvages, qui ont presque toujours une passion dominante, que le contrepoids des idées ne balance pas, offrent des traits de caractère qui étonnent. On peut en dire autant des femmes; ce qui explique le bonheur de leur règne : car, pour régner, il faut des volontés; et les femmes, qui n'en manquent pas, portent le sceptre avec gloire.

Mais le vrai caractère est celui d'un César ou d'un Cromwell; caractère qu'ils se sont fait, ou que du moins ils ont fortifié de toutes les ressources de leur esprit, de ce même esprit qui affaiblit ordinairement le caractère chez tous les hommes : car plus on a l'esprit vaste, et plus on est en proie au mouvement et à la variété de ses idées; plus l'esprit est délié, et plus la nuance qui le décide est fine. La première objection, le moindre obstacle, suffisent pour replonger une tête pensante dans le doute et la délibération; tandis que les hommes qui ne jugent que les masses ou qui ne cèdent qu'aux passions fortes sont plus intraitables et plus fixes.

On sait que, dans toute délibération, notre dernier désir est notre volonté, et que c'est notre dernier jugement qui forme notre opinion. Celui qui n'a qu'un désir ou qu'une opinion est un homme à caractère.

Les individus extraordinaires qui exécutent de si grandes choses sont ceux qui naissent dans des temps favorables, avec une entière conformité entre leur caractère et leur talent : car alors le talent dirige le caractère, le caractère fait valoir le talent, et le tout se déploie sur un théâtre préparé par la fortune.

Mais, quel que soit le caractère des hommes, généralement parlant, les situations, les idées et les passions du moment décident presque toujours leurs déterminations

Quand on lit les malheurs des grands personnages de l'antiquité, on s'attendrit, on s'écrie : *Ah! que n'ai-je vécu de leur temps! Je n'aurais pas souffert de telles injustices!* Mais nous parle-t-on des malheurs de nos voisins et de nos amis, nous sommes de glace, nous nous resserrons, nous allons quelquefois jusqu'à nous réjouir de ce qu'ils ont bien voulu se charger pour nous des outrages du sort D'où vient cette étrange disparate? C'est qu'en lisant je ne suis que spectateur; c'est que j'occupe le rivage, d'où je contemple un vaisseau qui périt, et je peux me livrer à toute ma sensibi-

lité. Mais, au lieu des temps passés ou des événements étrangers, me parlez-vous de ce qui m'environne et me touche ; de spectateur deviens-je acteur, alors, me trouvant moi-même sur le vaisseau qui périt, je garde toute ma pitié pour moi, et la communauté du péril ne me laisse pas de compassion pour les compagnons de mon naufrage. En général, l'indulgence pour ceux qu'on connaît est bien plus rare que la pitié pour ceux qu'on ne connaît pas.

La simple différence des sensations aux idées en jette une immense parmi les hommes [1]. Voyez de quel œil différent Apicius et Pline le Naturaliste contemplent une perdrix ; voyez, lorsqu'il tonne, le superstitieux et le savant : l'un oppose des reliques, l'autre un conducteur à la foudre [2].

Sans pousser plus loin les définitions et les rapports des caractères, il paraît certain que c'est des contrariétés ou des complaisances des hommes et

---

1. L'avare se moque du prodigue, le prodigue de l'avare ; l'incrédule du dévot, le dévot de l'incrédule : ils se prennent réciproquement pour des dupes.

2. La différence des passions aux idées est assez frappante dans le fragment d'un dialogue que je vais citer.

On dit à Voltaire dans les champs Élysées : *Vous vouliez donc que les hommes fussent égaux ?... — Oui... — Mais savez-vous qu'il a fallu pour cela une révolution effroyable ?... — N'importe...* On parle à ses idées. *Mais savez-vous que le fils de Fréron est proconsul et qu'il dévaste des provinces ?... — Ah ! dieux !... Quelle horreur !* On parle à ses passions.

de la fortune que le caractère tire ses règles de bonheur ou de malheur. Les cœurs nés faciles et les esprits flexibles mollissent davantage sous la main de la fortune et des hommes; ils sont plutôt les jouets que les favoris ou les victimes du monde et du sort.

Le défaut ou l'absence de caractère s'appelle *faiblesse, indécision, irrésolution habituelles* : état où l'âme ne conçoit que des désirs impuissants ou sans consistance, et s'abandonne toujours à des impulsions étrangères; où elle voit et néglige le bien qu'elle aime, et fait le mal qu'elle voit et qu'elle hait; où elle murmure des maux inévitables, et souffre ceux qu'elle peut empêcher. L'homme d'État sans caractère est plus redoutable que le méchant. On dit qu'il est zéro; oui, mais il est zéro, plus tous les méchants qui l'environnent et le gouvernent. Nous regarderions comme la plus funeste des plantes celle qui serait tantôt salutaire et tantôt vénéneuse : les poisons fixes ne sont pas si dangereux.

Il me reste à parler du plus noir des vices et de la plus effroyable des passions : de l'hypocrisie et du fanatisme.

L'hypocrisie est proprement le vice de l'homme en société, pour deux raisons également frappantes : l'une, que l'homme est le seul animal chez qui le sentiment se replie sur lui-même, pour y

contrarier la vérité des sensations et la naïveté des impulsions naturelles; cette faculté est à la fois pour lui source de réflexion et de fourberie; l'autre, que nous sommes la seule espèce qui vive sous un pacte social, et par conséquent la seule qui puisse y manquer, en abusant de la parole contre la vérité, du serment contre la conscience et de la foi publique contre toute la société.

Cet odieux sentiment qui fait prendre au vice les dehors de la vertu, qui fait qu'un scélérat recommande la probité à son fils, qui force, en un mot, le crime à n'ourdir sa trame que dans l'ombre; ce sentiment, dis-je, est pourtant une des sauvegardes de l'ordre social : car, si le scélérat lui-même s'appelait hautement *scélérat,* si le brigand s'intitulait *brigand,* tout serait perdu[1]. Ce mensonge du crime, ces précautions du vice, sont, selon l'heureuse expression de La Rochefoucauld, des hommages à la vertu et des ménagements pour le genre humain; mais le fanatisme menace également et la vie de l'individu qui en est atteint, et le salut des gouvernements qui le tolèrent.

C'est un état d'exaltation et de délire résultant du concours d'une passion dominatrice et d'une

1. C'est ce qui est arrivé dans la Révolution, quand les Jacobins ont eu la franchise de s'appeler *braves brigands.*

idée qui s'asservit toutes nos idées. Tout état d'exaltation se présente sous deux faces.

Quand cet état a pour cause un idée qui pour nous dominer a besoin de se concentrer, alors il ne corrompt et ne trouble que la raison et le repos de l'individu qui en est malade. L'amour, par exemple, a son idolâtrie; mais, entre deux amants dévorés des mêmes feux, chacun d'eux voit le monde entier dans l'objet qu'il adore, et un cœur plein de sa divinité ne lui cherche guère d'autres adorateurs. On a cependant vu des chevaliers errants, et quelques princes égarés par la passion, forcer les hommages des passants et des peuples entiers en dressant des temples à l'objet de leur culte particulier : leur amour était un fanatisme. Il n'en est pas ainsi de cette soif ardente que Virgile a pourtant nommée *le fanatisme de l'or* (*auri sacra fames*). Cette passion ne cherche pas de prosélytes, car ce n'est point aux opinions, ce n'est point aux hommages qu'elle vise, mais à l'or et à l'accumulation des propriétés de toute espèce, par toutes les routes de la fortune, de l'industrie et du crime : ce qui la distingue du fanatisme religieux, du fanatisme des conquêtes et de l'avarice ordinaire, qui se contente de couver son trésor. Cette ardeur, cette âpreté du lucre est le caractère dominant des capitales et des villes commerçantes; et si, parmi tant d'hommes qui se gorgent de riches-

ses, il en est si peu d'heureux, c'est que les moyens qui rendent un homme propre à faire fortune sont les mêmes qui l'empêchent d'en jouir.

Mais quand une passion a besoin, pour s'exhaler, de régner et d'étendre son empire, d'asservir ou de persécuter, alors elle fait explosion, devient épidémique, et occasionne ces déplacements de peuples, ces fièvres nationales qui désolent la terre et renversent des États : de là les conquêtes politiques et religieuses.

S'il n'est point d'idée plus entraînante ni de passion plus raisonnable que celle de son bonheur dans une autre vie, puisqu'alors c'est l'amour de soi sollicité par la perspective de l'éternité, il n'est point aussi de passion plus forcenée que celle-là, quand elle se fonde sur l'idée que Dieu nous tiendra compte de ses missions et de ses conquêtes, de l'envahissement des opinions et même de l'oppression des consciences. C'est le côté sacré de cette passion qui lui a valu le nom de *fanatisme*

Mais, lorsque les hommes s'égorgent au nom de quelques principes philosophiques ou politiques; lorsqu'ils font, pour établir la domination de leurs dogmes, tout ce que le fanatisme religieux a osé pour les siens, alors, quoiqu'ils bornent leur empire à la vie présente, il n'en est pas moins certain que leur philosophie a son fanatisme; et c'est une vérité dont les sages du siècle ne se sont pas

doutés. Ils sont morts; la plupart d'entre eux aimaient la vertu et la pratiquaient; mais, pour avoir cru que le fanatisme était exclusivement le fruit des idées religieuses, pour avoir méconnu la nature de l'homme et des corps politiques, pour avoir ignoré le poison des germes qu'ils semaient, une effrayante complicité pèse sur leur tombe, et déjà leur épitaphe se mêle à celle d'un grand empire, à celles de deux républiques, à celles des plus florissantes colonies.

Les voilà donc, au fond de leurs tombeaux, devenus, à leur insu, les pères d'une famille de philosophes qui ont pris, en leur nom et sous leur étendard, la nouveauté pour principe, la destruction pour moyen, et une révolution pour point fixe; qui se sont armés des passions du peuple, en même temps que le peuple s'armait de leurs maximes; et, dans ce troc périlleux des théories de l'esprit et des pratiques de l'ignorance, des subtilités des chefs et des brutalités des satellites, on les a vus tour à tour s'enivrer de popularité et de souveraineté, jusqu'à ce qu'enfin de cet accouplement de la philosophie et du peuple il soit sorti une nouvelle secte, forte des arguments de l'une et de l'autre, mais également redoutable à tous deux; monstre inexplicable, nouveau sphinx qui s'est assis aux portes d'une ville déjà malade de la peste, pour ne lui proposer que des énigmes et le

trépas... *Le genre humain a-t-il souffert de toutes les guerres de religion autant que de ce premier essai du fanatisme philosophique?* C'est le dernier problème du monstre; il s'est gravé dans la mémoire du monde épouvanté, et la postérité le résoudra en gémissant.

Puisque j'ai promis, dans ce tableau de l'homme, de parler de ses maladies, comment aurais-je pu passer sous silence une des plus grandes plaies dont le genre humain ait encore été frappé? Et, quand on songe que c'est par la main des philosophes, comment pourrait-on ne pas chercher à définir cette nouvelle et désastreuse philosophie?

On a de tout temps divisé la philosophie en deux branches : celle qui s'occupe de l'étude de la nature, et qui comprend la physique, la chimie, l'histoire naturelle et l'astronomie; et celle qui n'étudie que la partie intellectuelle et morale de l'homme. Dans l'une et l'autre de ces divisions, la philosophie cherche et trouve toujours de nouvelles raisons d'admirer la nature et de nouveaux moyens de servir les hommes. Si la philosophie ne s'était pas écartée de cette honorable mission, elle eût contribué au perfectionnement de l'homme, au repos et à la gloire du monde, et son nom, garant, souvenir et augure du bonheur, serait le plus doux espoir du genre humain; mais il est de l'essence de la philosophie d'agrandir les esprits rares

et d'enhardir les âmes vulgaires, d'exciter une admiration éclairée dans les uns et une audace aveugle dans les autres Semblable au métier de la guerre, qui se change en théorie dans la tête du vrai guerrier et devient la science protectrice des empires, tandis qu'il n'est pour le commun des hommes qu'une école de barbarie et de brigandage, la philosophie a eu le malheur d'enfanter des esprits superbes dont les excès ont déshonoré son nom.

On entend donc aujourd'hui par *philosophe* non l'homme qui apprend le grand art de maîtriser ses passions ou d'augmenter ses lumières, mais celui qui joint à l'esprit d'indépendance le despotisme de ses décisions, qui doute de tout ce qui est et qui affirme tout ce qu'il dit, l'homme enfin qui secoue des préjugés sans acquérir des vertus [1].

Il est résulté de là qu'un physicien du premier ordre, mais religieux, tel que Pascal ou Newton, n'était pas philosophe, et qu'un ignorant hardi était un grand philosophe. Cette conséquence n'a pas étonné le siècle.

Comme c'est éminemment l'esprit d'analyse qui domine dans la philosophie, ses nouveaux disciples

---

1. Le dévot croit aux visions d'autrui; le philosophe ne croit qu'aux siennes. –

ont employé partout les dissolvants et la décomposition. Dans la physique, ils n'ont trouvé que des objections contre l'auteur de la nature; dans la métaphysique, que doute et subtilités; la morale et la logique ne leur ont fourni que des déclamations contre l'ordre politique, contre les idées religieuses et contre les lois de la propriété; ils n'ont pas aspiré à moins qu'à la reconstruction du tout par la révolte contre tout, et, sans songer qu'ils étaient eux-mêmes dans le monde, ils ont renversé les colonnes du monde.

Comment n'ont-ils pas vu que leurs analyses étaient des méthodes de l'esprit humain, et non un moyen de la nature? que, dans cette nature, tout est rapport, proportion, harmonie et agrégation? qu'elle lie, rassemble et compose toujours, même en décomposant, car ses lois ne dorment jamais, tandis que l'homme qui analyse, soit comme chimiste, soit comme raisonneur, ne peut qu'observer et suspendre, décomposer et tuer? Que dire d'un architecte qui, chargé d'élever un édifice, briserait les pierres pour y trouver des sels, de l'air et une base terreuse, et qui nous offrirait ainsi une analyse au lieu d'une maison? Le prisme qui dissèque la lumière gâte à nos yeux le spectacle de la nature.

Ils ont donc constamment abusé de l'instrument le plus délié de l'esprit humain, je veux dire de

l'analyse ou de la métaphysique. Ils n'ont pas senti que les vérités sont harmoniques, et qu'il n'est permis de les présenter que dans leur ordre; que, si on dit aux hommes : *Vous êtes égaux, puisque vous êtes semblables,* c'est une vérité purement anatomique; que, si on leur dit : *Vous êtes frères,* c'est une vérité religieuse; que, si enfin on les voit inégaux par les talents, les emplois, la force et la fortune, et plutôt rivaux que frères et amis, on ne sort pas de l'état naturel ou de l'ordre politique. Annuler les différences, c'est confusion; déplacer les vérités, c'est erreur; changer l'ordre, c'est désordre. La vraie philosophie est d'être astronome en astronomie, chimiste en chimie et politique dans la politique.

Ils ont cru cependant, ces philosophes, que définir les hommes, c'était plus que les réunir; que les émanciper, c'était plus que les gouverner, et qu'enfin les soulever, c'était plus que les rendre heureux. Ils ont renversé des États pour les régénérer, et disséqué des hommes vivants pour les mieux connaître.

C'est en vain que Platon (car la Grèce avait souffert aussi des débordements de cette philosophie) leur avait dit que ce n'était point à eux à faire des vers et de la musique, mais d'en parler, puisque leur philosophie était discoureuse; c'est en vain que Zénon avait prononcé que le vrai philosophe

n'est qu'un bon acteur, également propre au rôle de roi et de sujet, de maître et d'esclave[1], de riche et de pauvre : car, en effet, il est de la vraie philosophie de faire tout bien, et non de trouver tout mal ; c'est en vain, dis-je, que les hommes étaient bien avertis sur la nature et la différence des deux philosophies : il s'est fait dans toutes les têtes un changement qui a préparé la révolution dont les philosophes ont été brusquement promoteurs, guides et victimes, révolution dans laquelle ils ont pensé qu'on pouvait dénaturer tout sans rien détruire, ou tout détruire sans péril, et hasarder le genre humain sans crime.

Dans le monde, on se moquait jadis des philosophes, qui se moquaient à leur tour de tout ce que le monde adore, qui étalaient le mépris des richesses, qui gourmandaient toutes les passions, qui démontraient le vide des grandeurs, et on se moquait d'eux par la même raison que nos philosophes se moquent des saints : parce qu'on n'y croyait pas.

Mais, si les anciens philosophes cherchaient le souverain bien, les nouveaux n'ont cherché que le souverain pouvoir : aussi le monde s'est-il d'abord accommodé de cette philosophie qui s'accommo-

1. Épictète sur le trône aurait été, sans doute, un grand roi ; il fut un modèle de vertu dans sa condition d'esclave.

dait de toutes les passions. Elle avait un air d'audace et de hauteur qui charma la jeunesse et dompta l'âge mûr, une promptitude et une simplicité qui enlevèrent tous les suffrages et renversèrent toutes les résistances (les instruments de la destruction sont en effet si simples[1] !); et, comme ces philosophes semblaient avoir le privilège de la liberté et des lumières, qu'ils honoraient ou flétrissaient à leur choix, inscrivaient ou rayaient dans leur liste les grands hommes de tous les siècles, selon qu'ils les trouvaient favorables ou contraires à leur plan, ils captèrent, engagèrent et comprimèrent si bien l'amour-propre du public, des administrateurs, des courtisans et des rois, qu'il fallut se ranger sous leur enseigne pour faire cause commune avec la raison[2]. On se ligua donc avec eux contre le joug de la religion, contre les délicatesses de la morale, contre les lenteurs et les timidités de la politique et de l'expérience, en un mot, contre l'ancien monde, et la philosophie ne fut plus distinguée de la mode.

On se souvient de la folle joie des philosophes en voyant le succès de leurs livres, la foule des

1. Les vers, qui détruisent presque tout, sont les instruments les plus simples de la nature. On pourrait appeler les philosophes les vers du corps social.

2. Frédéric II articule expressément la souveraineté du peuple, etc., dans son *Anti-Machiavel*.

conversions et l'unanimité des suffrages. Ils en furent éblouis au point de croire qu'à leur voix les peuples se mettraient en mouvement, comme les pierres de Thèbes aux accents d'Amphion; ils ne virent pas que les applaudissements leur venaient de l'ordre qui existait encore tout entier, et que c'était de tous les rangs de la société que partaient les suffrages. Quand on représente le chaos sur nos théâtres, les loges retentissent d'applaudissements; mais l'auteur de la pièce ne conclut pas, de son succès, qu'on ne saurait trop vite porter le chaos, la mort et le néant dans le monde.

C'est pourtant ce qu'ont tenté et exécuté les philosophes. Au lieu de laisser bondir la chimère dans le vide, ils ont dit : « Puisque nous tenons la puissance, réalisons la chimère; bâtissons entre les tombeaux des pères et les berceaux des enfants; plaçons nos espérances sur d'autres générations; que notre amour soit pour le futur et l'inconnu et notre protection pour l'univers, notre haine et nos anathèmes, pour nos contemporains et pour le sol que nous foulons. Périssent nos colonies, périsse le monde, plutôt qu'un seul de nos principes! Guerre aux châteaux! c'est-à-dire *à l'or;* paix aux chaumières! c'est-à-dire *oubli*[1]. »

Voilà leurs paroles! voilà l'esprit, le cœur, la

1. *Divites implevit malis, et pauperes dimisit inanes.*

doctrine et les oracles de ces amis de l'homme! Tuteurs hypocrites, ils ont aimé les pauvres et les nègres de toute leur haine pour les blancs et les riches; législateurs cosmopolites, ils ont ri des droits de la propriété, des alarmes de la morale, des douleurs de la religion et des cris de l'humanité... Eh! combien de coups ils ont portés à cette triste humanité qui ne retentiront que dans la postérité!

Mais leur rire n'a pas duré; la secte qu'ils ont enfantée les a d'abord écrasés sous la conséquence de leurs principes. *Hélas!* s'est écrié l'un d'eux en se donnant la mort, *nous n'avons trouvé qu'un labyrinthe au fond d'un abime!* Les autres ont péri sur l'échafaud, et leurs cendres trempent dans les larmes et le sang d'un million de victimes; quelques-uns, plus infortunés peut-être, promènent dans l'Europe des douleurs sans remords (car tout fanatique vit et meurt sans remords); ils redemandent leur proie ou quelque nouvelle terre à régénérer; ils ne conçoivent pas l'atroce méprise de leurs prosélytes. *Comment!* s'écrient-ils, *nos disciples et nos satellites sont-ils devenus nos bourreaux?*

« C'est, leur a déjà répondu l'homme qui a le mieux peint les démons et l'enfer, c'est que vous construisiez dans l'empire de l'anarchie un pont sur le chaos; mais, quand il a fallu passer, des

monstres vous en ont disputé l'abord. Épouvantés de cette apparition, vous avez reculé, et les monstres vous ont dit : *Pourquoi reculer? Vous êtes nos pères*[1] ! »

Il est triste, sans doute, que de telles images ne soient que les pâles copies de ce que le monde voit et endure, et je ne peux me défendre ici d'observer combien les Rousseau, les Helvétius, les Diderot, les d'Alembert et les Voltaire sont morts à propos. En nous quittant à la veille de nos malheurs, ils ont emporté les suffrages du siècle; ils n'ont pas à gémir de la révolution qu'ils ont préparée, ils n'ont pas à rougir des hommages de la Convention. S'ils vivaient encore, ils seraient exécrés par les victimes qui les ont loués, et massacrés par les bourreaux qui les déifient.

Le plus éloquent de ces philosophes a dit que les enfants étaient nécessairement de petits philosophes : il faut alors que les philosophes soient nécessairement de grands enfants. Mais Hobbes a fort bien prouvé que le méchant n'était qu'un enfant robuste : donc nos philosophes sont des méchants.

On peut réduire à un seul tous leurs sophismes :

---

1. Voyez Milton. *Draco iste quem formastis, et illa reptilia quorum non est numerus.*

Tout philosophe constituant est gros d'un jacobin : c'est une vérité que l'Europe ne doit pas perdre de vue.

au miracle d'une clarté subite dans toutes les têtes et à la propagation universelle des lumières chez tous les peuples. « Nous ferons tomber, disaient-ils, les différences nationales par le commerce, les limites politiques par la philanthropie, les rangs et les conditions par l'égalité, les gouvernements par la liberté, et toutes les religions par l'incrédulité. La philosophie n'a pour sceptre qu'un flambeau, et les grandes familles du genre humain marcheront à sa lumière. »

Mais la nature éternelle des choses s'est d'abord opposée à de si vastes prétentions. Les lumières s'élèvent et ne se répandent point; elles gagnent en hauteur, et non pas en surface; elles se font connaître au vulgaire par de plus nombreux résultats, jamais par leurs théories, et, semblables à la Providence, les arts s'entourent de plus de bienfaits, sans rien diminuer de leur difficulté; au contraire, c'est toujours de plus haut qu'ils versent la lumière : aussi la science qui s'élève trop est-elle enfin traitée par le peuple comme la magie, admirée à proportion qu'on l'ignore. Les aérostats n'ont rien fait soupçonner au vulgaire sur la théorie des airs, les paratonnerres rien sur l'électricité, les pendules rien sur les lois du mouvement; enfin les découvertes de la géométrie n'ont pas tiré le peuple des quatre règles de l'arithmétique, et l'almanach n'apprend l'astronomie à personne.

Il est donc certain qu'à mesure qu'elle s'élève la science échappe au vulgaire : c'est donc le progrès en concentration, et non l'expansion des lumières, qui doit être l'objet des bons esprits, car, malgré tous les efforts d'un siècle philosophique, les empires les plus civilisés seront toujours aussi près de la barbarie que le fer le plus poli l'est de la rouille. Les nations, comme les métaux, n'ont de brillant que les surfaces. Le peuple repousse ou adopte les méthodes des savants, comme il en repousserait ou en adopterait d'opposées. Toujours sans conviction, il ne donne aux vérités, comme aux erreurs, que le suffrage de l'imitation, l'obéissance de la séduction et l'enthousiasme de la nouveauté. L'homme instruit est fondé à penser et à dire du peuple ce que celui-ci ne peut ni penser ni dire de lui, car il connaît le peuple, et le peuple ne le connaît pas. Il faut donc consulter le savant sur le peuple, et non le peuple sur le savant. La volonté du peuple peut être de brûler la bibliothèque publique ou les cabinets d'histoire naturelle; mais la volonté du savant ne sera jamais de détruire les ateliers et les magasins du peuple.

On peut poser comme principe qu'il y a dans ce monde un consentement tacite donné par l'ignorant et le faible à la science et à la puissance, et les philosophes le savaient bien; mais ils ont cru que le savoir et le pouvoir ne se quitteraient pas,

et que l'artillerie et l'imprimerie seraient toujours dans les mêmes mains. L'expérience les a cruellement détrompés : du jour où le philosophe Robespierre eut la puissance, il opprima la science. Ses meurtriers abhorrent son nom, mais ils adorent ses principes et vivent encore de ses crimes. Le monde est toujours menacé d'une de ces intercadences de lumières si funestes au genre humain, époque de progrès interrompus, d'empires renouvelés, d'hommes nouveaux et de superstitions inconnues; malheureux temps où la barbarie qui détruit se mêle à la subtilité qui projette, où les antiques monuments des arts s'allient aux emblèmes bizarres et fugitifs de la nouveauté, où les souvenirs sont si tristes et les espérances si lointaines; où l'homme de bien gémit également et sur tout ce qui tombe et sur tout ce qui s'élève. L'ignorance des sauvages et leur barbarie sans mélange n'offrent pas de si désolantes images. Dans l'hiver, la nature engourdie ne craint point les ravages des torrents; mais au temps des moissons ils la surprennent chargée des richesses de l'année.

La philosophie, étant le fruit de longues méditations et le résultat de la vie entière, ne doit ni ne peut être présentée au peuple, qui est toujours au début de la vie. Les paysans, par exemple, sont chargés de la première digestion du corps politique : si, avec nos lumières, nous avions leurs

peines, et si, avec leurs peines, ils avaient nos lumières, ils ne voudraient plus travailler, et nous ne voudrions plus vivre. Enfin, il y aura toujours pour le peuple sept jours dans la semaine : six pour le travail et un pour le repos et la religion, rien pour la philosophie [1].

L'égalité indéfinie parmi les hommes, étant un des rêves les plus extraordinaires de cette philosophie, mérite ici quelques moments d'attention.

Au lieu de statuer que la loi serait égale pour tous les hommes, ils décrétèrent que les hommes étaient naturellement égaux sans restriction. Mais il y a une chose dont on ne pourra jamais décréter l'égalité : ce sont les conditions, les talents, les rangs et les fortunes. S'ils eussent dit que toutes les conditions sont égales, on se serait moqué d'eux : ils ne décrétèrent donc que l'égalité des hommes, préférant ainsi le danger au ridicule; je

---

1. « Il faut attendre paisiblement un meilleur état des choses du progrès des lumières, et ne pas livrer au hasard ce que le temps doit amener sans bouleversement et sans cruautés. » Voilà ce que disait très sagement le philosophe Condorcet avant la Révolution, ce même philosophe qui n'a vu depuis, dans l'incendie des châteaux, que les feux de joie de la liberté, et la justice du peuple dans les massacres. Dans ses notes sur Voltaire, il ne reconnaît que trois sortes de gouvernement : la monarchie, l'aristocratie et l'*anarchie*.

Voltaire a dit : *Plus les hommes seront éclairés, et plus ils seront libres*. Ses successeurs ont dit au peuple que *plus il serait libre, plus il serait éclairé*, ce qui a tout perdu.

dis le danger, car, les hommes étant déclarés égaux et les conditions restant inégales, il devait en résulter un choc épouvantable. Heureusement que les décrets des philosophes ne sont pas des lois de la nature; elle a voulu des hommes inégaux avec des conditions et des fortunes inégales, comme nous voulons des anneaux inégaux pour des doigts inégaux : d'où résulte l'harmonie générale. C'est ainsi qu'en géométrie la parité résulte des impairs avec les impairs, tandis que des impairs avec des pairs ne produiraient jamais que des impairs. Qu'importe donc aux hommes d'être déclarés égaux si les conditions doivent rester inégales? Il faut, au contraire, se réjouir quand on voit des hommes très bornés dans des conditions très basses, comme il faudrait s'affliger si la loi portait des brutes dans les grands emplois et repoussait l'homme de génie vers les professions serviles et mécaniques. L'inégalité est donc l'âme des corps politiques, la cause efficiente des mouvements réguliers et de l'ordre.

C'est que les philosophes ont confondu l'égalité avec la ressemblance. Les hommes naissent en effet semblables, mais non pas égaux : or c'est la ressemblance qui est la base de toute charité parmi les hommes, car, si notre prochain n'est pas toujours notre égal, il est toujours notre semblable. Supposons, par exemple, qu'un paysan, tombé

dans un précipice, crie à un passant : *Secourez votre semblable et votre prochain!* il est indubitable que le passant, fût-il prince, volera à son secours. Mais, si le paysan criait : *Secourez votre égal!* le passant serait tenté de lui répondre : *Attendez donc votre égal.* Ainsi, les hommes et les rangs étant inégaux, l'inégalité est le fondement de la politique; et, les hommes étant semblables et soumis aux mêmes infirmités, la ressemblance est le fondement de l'humanité [1]. Mais le mot *égalité* dissout à la fois et la politique et l'humanité : il ébranle donc l'ordre social dans ses deux bases fondamentales.

Au reste, ce sophisme, quoiqu'il ait produit des maux infinis, n'a fait illusion à personne. Si on dit à quelque satellite de la Révolution : *Tu n'es pas mon semblable et mon prochain,* il rit; mais, si on lui dit : *Tu n'es pas mon égal,* il vous massacre. C'est qu'il croit à la ressemblance, qui le frappe et qui n'a pas besoin d'être prouvée, et que, ne croyant pas à l'égalité, il veut l'établir par la violence.

Observez que, si les hommes sont naturellement inégaux, la loi les suppose pourtant égaux; elle soumet leur inégalité à sa mesure, leurs préjugés

1. Frédéric II dit qu'un roi doit respecter ses *égaux* dans ses sujets. Il a voulu dire *ses semblables.*

à ses jugements, et leurs passions à son impartialité.

Non seulement les philosophes ne pourraient pas fonder un corps social avec le dogme de l'égalité, mais ils ne sauraient même faire un drame, qui n'est qu'une faible image de la vie. N'oublions jamais que tout principe dont on ne peut ou dont on n'ose tirer les conséquences n'est pas un principe. Aussi, pour avoir perverti les idées, il s'est trouvé que la langue s'est brusquement dénaturée sous leurs yeux : de l'ordre intellectuel où ils s'étaient retranchés pour y régner, ils ont été précipités dans les vagues des passions populaires. Les mots abstraits qu'ils avaient jetés au peuple comme monnaie de cours sont devenus les instruments du sophisme et de la fourberie, et les expressions de la philanthropie n'ont fourni des armes qu'à la barbarie et au fanatisme.

Les philosophes ont pu dire alors, comme dans *Tartufe : Nous leur avons appris à n'avoir d'affection pour rien.* En effet, le vice radical de la philosophie, c'est de ne pouvoir parler au cœur. Or l'esprit est le côté partiel de l'homme : le cœur est tout. On a souvent comparé l'âme au feu, mais l'esprit n'a que la clarté ; la chaleur est dans le cœur : l'esprit ne peut donc qu'éclairer les objets ; le cœur seul les pénètre et se les identifie. De là vient que la morale, qui parle au cœur, a si peu

d'obligations à l'esprit philosophique. La conscience ne fait pas des découvertes; le vice et la vertu sont ses deux pôles : elle y touche à chaque instant. Les anciens voulaient de la morale pour tout le monde et gardaient les mystères de leurs théories pour leurs disciples; les modernes ont voulu de la philosophie pour tous et de la morale pour personne.

Aussi la religion, même la plus mal conçue, est-elle infiniment plus favorable à l'ordre politique et plus conforme à la nature humaine, en général, que la philosophie, parce qu'elle ne dit pas à l'homme d'aimer Dieu *de tout son esprit,* mais *de tout son cœur :* elle nous prend par ce côté sensible et vaste qui est à peu près le même dans tous les individus, et non par le côté raisonneur, inégal et borné qu'on appelle *esprit.* Quand on ne considérerait les religions que comme des superstitions fixes, elles n'en seraient pas moins les bienfaitrices du genre humain : car il y a dans le cœur de l'homme une fibre religieuse que rien ne peut extirper et que toujours l'espérance et la crainte solliciteront. Il s'agit donc de donner à l'homme des craintes et des espérances fixes. La superstition vague ne produirait que des malheurs : c'est une faiblesse que la fixité change en force. Les métaux sont répandus sur toute la terre; chaque État les marque à son coin, ce qui produit le

sentiment de confiance attaché à la fixité. Ainsi, la superstition est partout; chaque peuple la marque à son coin et la fixe, et ce que tant de religions ont de commun entre elles, de bon et d'admirable, c'est le sentiment qu'elles entretiennent, c'est le rapport de l'homme à Dieu. Si, par un heureux concours de causes trop rares, il s'établissait un culte plus universel sur la terre, le genre humain devrait s'en féliciter, comme il le ferait d'une monnaie et de toute mesure plus universelle. Il n'y a de bon que l'unité et la fixité, de nuisible que l'innovation et la diversité. L'*opinion publique*, dont les philosophes ont fait de nos jours un si grand épouvantail pour les gouvernements, ne réside en effet que dans le public, cette portion oisive, inquiète et changeante des corps politiques. Les opinions du peuple sont paisibles, universelles et toujours partagées par le gouvernement. Qu'elles soient des jugements ou des préjugés, n'importe, elles sont bonnes, puisqu'elles sont fixes. Et voilà pourquoi les mœurs [1] suppléent si bien aux lois. Dans le conflit des idées, des plans et des projets qu'enfantent les hommes, la victoire ne s'appelle pas *vérité*, mais *fixité*. C'est donc une décision et non un raisonnement, des autorités et non des

1. *Mœurs* vient de *mos* et *mora :* coutume, chose qui reste, chose fixe.

démonstrations, qu'il faut aux peuples. Le génie, en politique, consiste non à créer, mais à conserver ; non à changer, mais à fixer ; il consiste enfin à suppléer aux vérités par des maximes, car ce n'est pas la meilleure loi, mais la plus fixe, qui est la bonne. Voyez les opinions philosophiques : elles passent tour à tour sur la meule du temps, qui leur donne d'abord du tranchant et de l'éclat, et qui finit par les user. Voyez tous ces brillants fondateurs de tant de sectes ! leurs théories sont à peine comptées parmi les rêves de l'esprit humain, et leurs systèmes ne sont que des variétés dans une histoire qui varie toujours.

Les anciens, ayant donné des passions à leurs dieux, imaginèrent le destin, qui était irrévocable, inexorable, impassible. Afin que l'univers, ayant une base fixe, ne fût pas bouleversé par les passions des dieux, Jupiter consultait le livre du destin et l'opposait également aux prières des hommes, aux intrigues des dieux et à ses propres penchants en faveur des uns et des autres.

Les jeunes gens sont loin de sentir qu'en politique il n'y a de légitime que ce qui est fixe, qu'une loi connue et éprouvée vaut mieux qu'une loi nouvelle qui paraît meilleure, et que l'autorité ne fait pas des démonstrations, mais des décrets ; ils sont loin surtout de penser, comme Socrate mourant, que les lois ne sont point sacrées parce

qu'elles sont justes, mais parce qu'elles émanent du souverain.

De la Religion.

C'est ici, puisque tant de destructions laissent à découvert les fondements antiques et vénérables de la religion et de la justice, qu'il faut en avouer franchement le principe et justifier ces deux premiers besoins de l'ordre social et politique. La révolution et la philosophie du siècle m'en font une nécessité. Mais je ne parlerai que le langage de la raison humaine, dénuée des certitudes de la foi et des clartés de la révélation.

Ce monde roule tout entier sur deux ordres de causes et d'effets : l'ordre physique et l'ordre moral. Le premier parle aux sens, se fonde sur l'observation des phénomènes et se prouve par le calcul; le second parle à la conscience et ne considère que le côté moral de nos actions.

Dieu est toujours présent dans l'ordre physique de l'univers; ses lois s'accomplissent éternellement, d'une manière éclatante et fixe.

Mais il est toujours absent de l'ordre moral.

Il a donc fallu le suppléer, le faire intervenir dans cet ordre où il n'est pas : *et dignus erat vindice nodus*. Aussi toutes les religions ont-elles un commencement et des dates; toutes disent que Dieu a

parlé, qu'il s'est montré; toutes proclament la venue de quelque envoyé de Dieu, descendu ici-bas pour étayer l'insuffisance de la morale, fixer les perplexités de la conscience et donner un but infini à cette courte vie. Or, si tout cela eût existé, si la morale eût été, comme la physique, fondée sur des lois visibles et toujours exécutées, l'intervention de Dieu, et par conséquent la religion, eussent été inutiles. Dieu ne nous apparaît jamais pour nous dire qu'il a fait les lois du mouvement et qu'il ordonne d'y obéir, qu'il ne faut ni se blesser ni se noyer, qu'on périt faute de prudence ou de vigueur, etc., mais pour nous annoncer qu'il faut être humain, juste et bienfaisant; pour nous proposer, en un mot, l'ordre, la règle et le bonheur, l'attrait de la vertu et la haine du vice, sous l'appareil des plus hautes récompenses et des peines les plus effroyables dans une vie à venir.

En effet, si je tombe de ma fenêtre dans la rue, le poids de mon corps, la hauteur de ma chute, la fragilité de mes membres et la dureté du pavé, tout est calculé, et j'ai le corps froissé ou brisé : la nature est là avec ses lois éternelles, et je suis irrémissiblement puni de ma faute. Que je me trompe sur une manœuvre, sur une liqueur, sur une plante inconnue, je fais naufrage, j'égare ma raison, je perds la vie. Mais, si je mens, ma langue ne se glace pas dans ma bouche; si je lève ma main en

justice pour un faux témoignage, mon bras n'est pas frappé de paralysie; enfin, si je massacre mon prochain, je ne suis pas foudroyé [1].

Il résulte de là deux vérités :

L'une, que Dieu ne punit que les fautes, mais qu'il les punit infailliblement;

L'autre, qu'il abandonne le châtiment des crimes à la justice humaine et à la religion.

Car les fautes sont toujours des défauts de prévoyance ou de calcul, des péchés contre l'ordre et les lois physiques du monde; et les crimes, qui sont des attentats contre l'ordre moral, ne sont matériellement que des actions dans l'ordre physique.

Mais les gouvernements qui ne punissent pas les crimes commettent la plus grande des fautes, et c'est ainsi qu'ils tombent sous la main de celui qui punit toujours les fautes. L'Europe offre en ce moment un mémorable exemple de cette vérité.

S'il faut, pour entretenir l'ordre physique du monde, que la nature punisse les fautes, la politique, pour maintenir l'ordre social, doit punir les

1. Si Dieu intervenait par des récompenses et des châtiments actuels, nous n'aurions pas besoin du dogme de l'immortalité de l'âme. Ceci explique pourquoi Moïse, élevé en Égypte et fort instruit de ce dogme, n'en parle jamais. Dans une législation théocratique, Dieu est toujours là.

crimes connus, et se servir de la religion et de la morale pour réprimer les passions et poursuivre les crimes cachés dans les retraites où la loi ne pénètre pas. L'ordre social périrait si le gouvernement laissait impunis les délits avérés, et les crimes obscurs lui échapperaient et finiraient par tout bouleverser sans l'appui de la morale et le frein de la religion, qui sont ainsi les grands suppléments de la justice humaine.

La nature a donc les yeux constamment ouverts sur les fautes, et les tient toujours fermés sur les crimes; la politique et la religion sont indulgentes pour les fautes, mais elles ont l'œil ouvert sur les délits. Ces trois puissances veillent ensemble sur nos actions : la nature sur les fautes, la politique sur les crimes connus, la religion sur les crimes cachés, sur les vices et même sur les intentions.

Ceci explique pourquoi le crime est souvent heureux sur la terre; il suffit pour cela qu'il ait été commis sans faute. Cromwell, par exemple, ne fit pas de fautes dans son grand attentat contre son pays et son roi, et, dès qu'il régna, il punit les crimes des autres. Malheureusement le monde est plein de criminels rusés qui, moins éclatants que Cromwell, jouissent comme lui du fruit de leurs complots conduits avec art ou avec bonheur. Ces artistes du crime ont toujours paru des objections contre la Providence; mais ce sont les gouverne-

ments, dont ils ont su tromper le regard et la surveillance, qui en sont responsables.

Un particulier qui commet un meurtre est puni, parce que le corps politique a plus besoin d'un exemple que d'un particulier; mais un roi qui a le malheur de tuer un de ses sujets n'est et ne saurait être puni juridiquement, parce que le corps politique a plus besoin d'un roi que d'un exemple, et qu'il ne faut pas que la réparation soit pire que le mal. Tout souverain, peuple ou roi, est inviolable de sa nature.

En général, les crimes des puissances ne sont guère punis en ce monde que par la haine et le mépris, à moins qu'ils ne soient accompagnés de fautes assez graves pour que les trônes en soient renversés, car tout est proportionné.

En un mot, la nature n'a fait d'autre contrat avec nous que celui des lois éternelles du mouvement; elle ne nous a promis que l'harmonie du monde physique : c'est à nous à créer et à maintenir l'harmonie du monde moral. Il est donc nécessaire, puisque tout conspire à l'ordre général du monde physique, qu'il se forme aussi une conspiration, dans le monde moral, en faveur de la vertu contre le vice et de l'ordre contre l'anarchie, de peur que les hommes ne soient, dans ce monde moral que Dieu leur a confié, plus vils que le moindre atome dans le monde physique qu'il s'est

réservé; de peur enfin que ce ne soit par notre faute et pour notre malheur si l'ordre social n'a pas, comme l'univers, ses lois certaines et son invariable régularité.

Cette théorie que je viens d'exposer donne une base inébranlable à la justice et à la religion. Je n'en connais pas, humainement parlant, de plus vraie, de plus imposante, de plus propre à fonder l'ordre social : point de politique sans justice et sans religion.

On sait qu'il s'est trouvé des hommes qui, se plaçant dans l'ordre physique, en ont tiré des conclusions pour l'ordre moral. *Dieu,* disent-ils, *ne punit pas les crimes : donc il y est indifférent. Un meurtre n'est, aux yeux de la nature, qu'un peu de fer plongé dans quelques gouttes de sang; le mensonge, qu'un vain bruit qui frappe l'air,* et une foule d'autres sophismes aussi redoutables dans leurs conséquences qu'horribles dans leurs motifs. On sait la belle réponse de Cicéron et de Caton à César, qui se permettait de tels arguments en faveur de Catilina et de ses complices [1].

1. César, parlant en véritable philosophe de nos jours, dit que, rien n'étant moins sûr que l'immortalité de l'âme, la privation de la vie était le plus grand mal qu'on pût faire à l'homme. Caton et Cicéron se levèrent, et, sans argumenter avec lui sur l'immortalité de l'âme, ils observèrent au sénat que César professait une doctrine funeste à

Un prince que sa philosophie, c'est-à-dire ses passions et ses principes, ont conduit au crime, et son crime mal ourdi à l'échafaud, disait un jour que, *l'or n'étant que de la boue, on pouvait dépouiller un homme de son or sans qu'il eût à s'en plaindre,* etc. Il faudrait, quand un homme se retranche ainsi dans l'état de brute, qu'il y restât tout à fait : un tigre n'a jamais étranglé un voyageur pour son or; mais ces sophistes veulent raisonner dans un ordre et jouir dans l'autre.

Quant aux arguments, plus funestes encore, tirés de l'incertitude d'une vie à venir et de la certitude qu'un crime bien caché ne peut être puni dans ce monde, ils sont, à mon avis, la preuve la plus pressante qu'il faut une justice pour effrayer de tels raisonneurs, et une religion pour leur dérober le peuple, afin que le sophisme ne trouve pas de dupes et que la corruption manque de satellites.

Car, toute imposante qu'est la justice humaine, il ne faut que comparer un moment ses lois à celles de la nature pour sentir combien la religion lui est indispensable pour gouverner les hommes.

---

la république et au genre humain. Ils répondirent en vrais philosophes, puisqu'ils parlèrent en hommes d'État. César voulait que le sénat devînt un lycée; il posait des principes métaphysiques pour en tirer des conclusions politiques, sophisme que nous avons déjà dénoncé.

La justice humaine dit : *Tu ne tueras pas, car, si tu tues, tu mourras :* voilà le châtiment. Mais elle ne promet rien à celui qui ne tuera pas. La nature dit : *Tu mangeras, car, si tu ne manges pas, tu mourras :* voilà le châtiment; et, *si tu manges, tu auras du plaisir :* voilà la récompense.

Dans ses préceptes, la nature unit donc le châtiment à la récompense et la peine au plaisir : aussi ses lois sont des penchants; mais la justice des hommes n'a que des menaces. Tout se fait de gré dans l'une et de force dans l'autre.

Si la religion, plus auguste que la justice et plus libérale que la nature, intervient dans le pacte social, elle charge les devoirs de tant de prix et les prévarications de tant de peines qu'elle peut donner au cœur humain un penchant impérieux pour le bien et une horreur invincible pour le mal. C'est alors que la politique, forte d'une si haute alliée, et s'appuyant sur de telles craintes et de telles espérances, peut se promettre d'établir dans le monde moral les mouvements réguliers et la tranquille administration de la nature.

« On voit, dira-t-on, des hommes qui ne croient pas à la Providence et qui sont eux-mêmes une véritable providence pour tout ce qui les environne. L'honneur est une religion terrible qui nous enchaîne dans les moindres procédés comme dans des devoirs sacrés; l'homme juste le serait sans tri-

bunaux, etc. » Cela est incontestable ; mais cette multitude qui se dérobe aux regards de l'honneur et aux censures de l'opinion, qui n'a d'innocent que ses occupations et dont les loisirs sont si redoutables, sur qui cent bonnes maximes ne font pas autant d'effet qu'un seul mauvais principe, qu'en ferez-vous donc ? Philosophes, je vous le demande. Si les hommes cultivés sont encore mieux retenus par la crainte que par la raison, que ferez-vous de cette masse inculte d'hommes qui ne comprennent que les harangues des passions? Vous savez ce qu'il en a coûté pour les avoir attroupés et harangués philosophiquement et pour leur avoir donné l'empire avant l'éducation !

Laissez donc à la religion et les assemblées populaires et l'éloquence passionnée, qui lui réussit toujours avec le peuple. Vous ne parlerez jamais aussi puissamment qu'elle à l'amour de soi, puisqu'elle seule promet et garantit aux hommes un bonheur éternel ; et c'est pourquoi elle attendrit et ramène les plus barbares. Voyez les croisés pleurer en entrant dans Jérusalem ! voyez les musulmans fondre en larmes à la vue de la Mecque ! parce que, si l'homme est traître et cruel à l'homme, il ne l'est pas à lui même. Que l'histoire vous rappelle que partout où il y a mélange de religion et de barbarie, c'est toujours la religion qui triomphe ; mais que partout où il y a mélange de bar-

barie et de philosophie, c'est la barbarie qui l'emporte.

Laissez l'honneur et la morale pure au petit nombre, et la religion et ses pratiques au peuple : car, si le peuple a beaucoup de religion et si les gens élevés ont beaucoup de morale, il en résultera, pour le bonheur du monde, que le peuple trouvera beaucoup de religion à la classe instruite, et que celle-ci trouvera beaucoup de morale au peuple, et on se respectera mutuellement.

Mais, dira-t-on encore, la philosophie apprend à supporter la pauvreté et à pardonner les outrages. Je ne crois pas que la philosophie ait à se vanter d'avoir encore inspiré le mépris des richesses et l'oubli des injures à une nation; je la défie surtout de calmer un cœur en proie à ses remords, et c'est ici que triomphe la religion.

Quand un coupable, bourrelé par sa conscience, ne voit que châtiments du côté de la justice et flétrissure du côté du monde; quand l'honneur, ajoutant encore ses tortures à son désespoir, ne lui ouvre qu'un précipice, la religion survient, embrasse le malheureux, apaise ses angoisses et l'arrache à l'abîme. Cette réconciliation de l'homme coupable avec un Dieu miséricordieux est l'heureux point sur lequel se réunissent tous les cultes. La philosophie n'a pas de tels pouvoirs : elle manque à la fois et de tendresse avec l'infortuné et de

magnificence avec le pauvre. Chez elle, les misères de la vie sont des maux sans remède, et la mort est le néant ; mais la religion échange ces misères contre des félicités sans fin, et, avec elle, le soir de la vie touche à l'aurore d'un jour éternel.

Enfin, autant la philosophie moderne entrave les gouvernements, autant la religion rend l'empire facile. Spinosa convient que c'est par elle qu'on obtient aisément le miracle de l'obéissance. Un grand roi disait que, si son peuple était plus religieux, il diminuerait son armée et ses tribunaux ; et je ne sais quel empereur répondit à un philosophe qui voulait passer avec lui d'une discussion métaphysique à des conseils sur le culte : *Ami jusqu'aux autels.*

Il y a, de plus, cette différence entre la philosophie et les religions que celles-ci, en se propageant dans le monde, y laissent une sorte de sentiment pieux qui s'allie naturellement à la morale ; tandis que la philosophie, que le peuple entend toujours mal, ne laisse pourtant pas de lui donner une sorte de tournure impie qu'elle-même désavoue et qui tue tout. Si la religion ne répond de tel individu, elle répond des masses ; et, ne fût-elle pas indispensable à tel homme en particulier, elle l'est à telle quantité d'hommes.

Il n'en est pas ainsi de la philosophie ; elle ne répond que de quelques individus : les masses, les

peuples et les empires, lui échappent, même à l'époque où il n'y a ni prêtres ni rois.

Pourquoi les idées les plus superstitieuses se marient-elles si naturellement aux vérités les plus importantes, tandis que l'esprit philosophique se mêle aux erreurs les plus monstrueuses? C'est que Dieu est tellement source d'harmonie que son idée raccommode tout. Avec la religion il n'est point d'erreur mortelle pour les peuples.

C'est la religion qui attache la multitude à certaines idées, qui la rassemble sans danger, qui lui prêche l'égalité et la fraternité sans erreur et sans crime [1]. Expression du rapport des hommes à Dieu, elle est l'inestimable caution qu'ils se donnent sur la même foi, le crédit réciproque qu'ils se prêtent sur leurs âmes, le gage sacré qu'ils se confient mutuellement sur leur salut éternel : caution, crédit et gage, qui reposent sur le serment, lequel, sans religion, est un mot sans substance. La conscience contracterait en vain avec elle-même : il faut l'intervention de Dieu pour que les hommes ne se jouent pas des hommes, pour que l'homme ne se joue pas de lui-même. La morale sans reli-

1. Je présume qu'on ne voudra pas comparer nos salles de spectacle, où le public qui paye n'a des oreilles que pour la pièce qu'on joue, à ces clubs où tout entrait *gratis*, où fermentait l'écume de la nation, où chacun parlait à l'envi contre le gouvernement, la religion et la propriété.

gion, c'est la justice sans tribunaux : morale et religion, justice et tribunaux, toutes choses corrélatives et dont l'existence est solidaire comme la parole et la pensée.

Qu'on ne s'étonne donc pas que les gouvernements s'accordent facilement avec les religions ; mais, entre eux et nos philosophes, point de traité : il faut, pour leur plaire, ou que le gouvernement abdique, ou qu'il leur permette de soulever les peuples ; en un mot, la philosophie divise les hommes par les opinions ; la religion les unit dans les mêmes principes. Il y a donc un contrat éternel entre la politique et la religion. Tout État, si j'ose le dire, est un vaisseau mystérieux qui a ses ancres dans le ciel.

Le vrai philosophe, qui entend ce mystère, laisse la foi à la place de la science, et la crainte à la place de la raison, parce qu'il ne peut se charger de l'éducation du peuple ni courber par l'habitude ou élever par le perfectionnement des facultés les esprits et les cœurs d'une multitude destinée au travail et aux sensations, et non au repos et au raisonnement. Il ne gagnerait rien à dire aux peuples : « Soyez justes, parce qu'il règne une grande harmonie dans l'univers. » Ce n'est pas ainsi que la politique traite avec les passions. Elle considère l'homme non seulement avec l'œil de la loi, mais avec les yeux de la morale et de la reli-

gion, car elle s'aide de tout dans l'art difficile de gouverner ; elle demande des leçons à la morale et des forces à la religion ; elle emprunte des lumières à la philosophie même ; enfin elle prend des brides de toutes mains. Le crime des philosophes est de faire présent de l'incrédulité à des hommes qui n'y seraient jamais arrivés d'eux-mêmes, car ceux qui ont le malheur d'y parvenir par la méditation ou par de longues études sont ou des gens riches, ou des esprits calmes et élevés, retenus à leur place par l'harmonie générale. Leur éducation et leur fortune servent de caution à la société ; mais le peuple, que tout invite à remuer et qui ne sent pas l'ordre dont il fait partie, reste sans crainte et sans espérance dès qu'il est sans foi. J'en appelle à nos philosophes mêmes : quand la philosophie a commencé une révolution dans leur esprit, ne les a-t-elle pas trouvés pliés aux bonnes mœurs et aux bons principes par le gouvernement et par la religion ? Il est donc certain que la philosophie moderne a moissonné dans le champ de la religion et de la politique. Si elle trouvait les hommes comme elle se le figure ou comme elle voudrait les façonner, elle ne verrait bientôt plus que des monstres : aussi la brièveté de ses vues, son embarras et son impuissance n'ont jamais paru d'une manière plus éclatante qu'à l'époque où elle a réuni tous les pouvoirs et réalisé son rêve d'un *peuple philo-*

sophe. C'est alors qu'elle a vu trop clairement que si, pour vivre dans le loisir et la mollesse, il faut s'entourer d'hommes laborieux, il faut, pour vivre sans préjugés, s'environner d'un peuple de croyants. C'est un terrible luxe que l'incrédulité [1] !

Pour ne rien laisser en arrière dans cet intéressant procès de la philosophie moderne et de la religion, j'avouerai que les différents cultes qui remontent, par leur date, jusqu'au berceau des corps politiques, en ont trop souvent consacré les puérilités ; qu'ils ont béatifié des fanatiques, placé la vertu dans des actes insignifiants, accordé à l'oisiveté et à la virginité des honneurs qui n'étaient dus qu'au mariage, à la chasteté et au travail. Il n'est donc pas étonnant que la religion, en général, donne prise aux objections d'un siècle raisonneur ; et, comme les religions visent éminemment à la fixité et que chez elles tout devient sacré, s'il se trouve, par exemple, que Mahomet ait parlé de sa jument, cet animal sera révéré dans toute l'Asie, et fournira un ample sujet d'ironies aux philosophes, qui se moqueront et du peuple crédule et

1. Bayle distingue fort bien entre l'incrédulité des jeunes gens et celle de l'âge mûr. L'incrédulité d'un savant, étant le fruit de ses études, doit être aussi son secret ; mais l'incrédulité dans les jeunes gens est le fruit des passions : elle est toujours indiscrète, toujours sans excuse, jamais sans danger.

du législateur sans méfiance qui n'a pas prévu leur arrivée ; et ces scènes scandaleuses dureront jusqu'à ce que les philosophes comprennent enfin que ce n'est pas pour attaquer les religions qu'il faut du génie et du courage, mais pour les fonder et les maintenir. Cette réflexion si simple n'est encore tombée dans l'esprit d'aucun d'eux ; ils ont fait, au contraire, grand bruit de leur incrédulité ; ils en ont fait le titre de leur gloire ; mais, dans les têtes vraiment politiques, l'incrédulité ne se sépare pas du silence [1].

Il est encore vrai qu'au lieu de se contenter de dire que Dieu réserve pour une autre vie l'ordre qui ne règne pas dans celle-ci, les prêtres veulent qu'il se déclare quelquefois et qu'il déploie sa justice et sa puissance en ce monde pour punir l'impiété, sauver l'innocence ou récompenser la vertu : de là les miracles, et, comme l'ordre visible de la nature est un miracle perpétuel, il a fallu que Dieu suspendît cet ordre dans les grandes occasions, qu'il prouvât sa présence dans l'ordre moral par un moment d'absence dans l'ordre physique, et qu'enfin un miracle fût une interruption de miracles.

---

1. Voltaire, en parlant des services qu'il croit avoir rendus au genre humain par ses attaques multipliées contre la religion, dit très fastueusement : *Je vous ai délivrés d'une bête féroce.*

C'est trop : on s'expose par là à la scène de Polyeucte, si funeste à toutes les religions. Le peuple, qui croit que Dieu se vengera, s'attend à un miracle, et, si le miracle n'arrive pas, tout est perdu. De la neutralité de l'Être suprême dans les misérables débats des hommes à l'incrédulité la plus effrénée il n'est qu'un pas pour le peuple. Ce n'est point alors le raisonnement qui fait des impies, mais le succès. La scène dont je parle s'est répétée dans le premier temple de la capitale d'un grand royaume, et le peuple a cru gagner le même jour une bataille contre son Dieu, comme il l'avait gagnée contre son roi.

J'observerai, en passant, que celui qui renverse l'ancien autel pour en élever un nouveau est un fanatique, et que celui qui renverse pour ne rien substituer est un insensé. Les philosophes ont même tort dire que les gouvernements doivent fermer les yeux sur les irrévérences et les impiétés, sous prétexte que Dieu est au-dessus de nos insultes : car il s'ensuivrait aussitôt qu'il est au dessus de nos hommages, et alors point de religion.

C'est, je l'avoue aussi, pour avoir cru que la divinité est toujours présente dans l'ordre moral, que nos pères établirent le duel judiciaire, qu'ils appelaient en conséquence *jugement de Dieu,* persuadés que l'Être suprême se déclarerait nécessairement pour l'innocent et que la victoire serait

toujours l'expression de sa justice; mais l'innocent faible eut tant de fois le dessous, et le coupable robuste triompha si souvent, qu'il fallut enfin renoncer à cette jurisprudence.

On reproche aux différents clergés d'avoir mêlé trop de métaphysique à la théologie, et d'avoir par là multiplié les hérésies; mais qu'est-ce que toutes les hérésies en comparaison d'un seul principe philosophique? C'étaient les hommes qui empoisonnaient tel ou tel dogme; mais, aujourd'hui, c'est tel principe philosophique qui empoisonne les hommes. Et, si on m'objecte que les religions ont multiplié les mendiants, je répondrai que la philosophie moderne a multiplié les brigands, et que, si la religion a eu le malheur d'armer les peuples contre les peuples, la philosophie, plus coupable encore, a croisé les nations contre leurs gouvernements, contre leurs lois, contre la propriété, contre la nature éternelle des choses, et qu'enfin elle a mis le genre humain dans la voie d'une dissolution universelle.

Si on rapproche maintenant la conduite des prêtres et des philosophes, on trouvera qu'ils se sont également trompés dans l'art sublime de gouverner les hommes : les prêtres pour avoir pensé que la classe instruite croirait toujours, et les philosophes pour avoir espéré que le peuple s'éclairerait.

Les uns et les autres ont parlé de la religion comme d'un moyen divin, et de la raison comme d'un moyen humain : c'est le contraire qu'il fallait penser et taire.

Enfin, par je ne sais quelle démence inexplicable, les philosophes ont exigé qu'on leur démontrât la religion, et les prêtres ont donné dans le piège. Les uns ont demandé des preuves, et les autres en ont offert : on a produit, d'un côté, des témoins, des martyrs et des miracles; de l'autre, un tas d'arguments et de livres aussi dangereux que fastidieux. Le scandale et la folie étaient au comble quand la révolution a commencé. Les prêtres et les philosophes traitaient la religion comme un problème, tandis qu'il fallait, d'un côté, la prêcher, et, de l'autre, la respecter. Ils n'ont donc, ni les uns ni les autres, entendu l'état de la question : car il ne s'agit pas de savoir si une religion est vraie ou fausse, mais si elle est nécessaire. On doit toujours, pour ne pas sophistiquer, déduire les vérités dans leur ordre. Or, si telle religion n'est pas démontrée, et qu'il soit pourtant démontré qu'elle est nécessaire, alors cette religion jouit d'une vérité politique. Je vais plus loin, et je dis qu'il n'y a pas de fausse religion sur la terre, en ce sens que toute religion est une vraie religion, comme tout poème est un vrai poème. Une religion démontrée ne différerait

pas de la physique ou de la géométrie, ou plutôt ce ne serait pas une religion.

Malgré la diversité des langues, il n'y a qu'une parole sur la terre. Ainsi, malgré la variété des cultes, il n'y a qu'une religion au monde : c'est le rapport de l'homme à Dieu, *le dogme d'une Providence;* et, ce qu'il y a d'admirable, c'est que tout peuple croit posséder et la plus belle langue et la vraie religion. Vouloir les détromper, c'est attenter à leur bonheur : c'est le crime de la philosophie. Quand il est vrai qu'il me faut une croyance, il est également certain qu'il ne me faut pas une démonstration; et, comme ce serait tromper les peuples que de les assembler sans religion, il est bien inepte aux philosophes d'avancer que la religion trompe les peuples. « Un peu de philosophie, dit Bacon, découvre que telle religion ne peut se prouver, et beaucoup de philosophie prouve qu'on ne peut s'en passer. »

Que les philosophes ouvrent donc les yeux[1]; qu'ils comprennent (il en est temps) qu'on peut toujours avoir abstraitement raison et être fou, semer partout des vérités et n'être qu'un boute-

1. Les philosophes sont comme les vers qui piquent et qui percent les digues de Hollande : ils prouvent que ces ouvrages sont périssables comme l'homme qui les construit; mais ils ne prouvent point qu'ils ne soient pas nécessaires.

feu; qu'ils demandent des secours, non des preuves, au clergé; qu'ils se souviennent que Dieu s'en est reposé sur nous de tous nos développements; qu'il n'a pas fait l'homme sans savoir ce que l'homme ferait; que c'est en le faisant religieux que Dieu a réellement fait la religion, et que c'est ainsi que l'Être suprême opère certains effets de la seconde main. Mais qu'ils ne traitent pas cette politique d'hypocrisie, car n'est pas hypocrite qui l'est pour le bonheur de tous; qu'ils daignent, au contraire, se mettre de moitié dans le grand but de gouverner et de faire prospérer les nations; qu'ils entrent au plus tôt dans cette généreuse et divine conspiration qui consiste à porter dans l'ordre moral l'heureuse harmonie de l'ordre physique de l'univers.

Mais il faut, pour concourir à une fin si noble et si salutaire, que les philosophes conviennent de bonne foi qu'à quelque prix que les premiers législateurs aient fondé les corps politiques, ils méritent les remerciements du genre humain. Oui, à l'aspect des hordes sauvages et sanguinaires qui se nourrissent de chair humaine, tout ce qui a pu les tirer de cet horrible état est non seulement légitime, mais admirable : enfer ou paradis, ange ou diable, n'importe; Ésope ou Zoroastre, vérités appelées *fables*, fables appelées *vérités*, tout est bon, pourvu qu'on serve et qu'on sauve le genre

humain. Et, quoique le dogme de l'intervention de Dieu dans les affaires des hommes ait été souillé, chez quelques nations grossières, par d'horribles superstitions, telles que les sacrifices humains, les épreuves du feu et de l'eau, les combats dits *jugements de Dieu,* les dons excessifs faits à l'Église, les vœux insensés et barbares, etc., disons tous que l'idée contraire serait encore plus fatale au monde.

Au reste, les impies eux-mêmes sont forcés d'avouer que chez les grandes nations le culte s'épurait de jour en jour. Dégagée des subtilités de l'école et de quelques vieilles pratiques trop superstitieuses, la religion se rapprochait de l'adoration d'un Être suprême et se réduisait à des dogmes importants unis à des cérémonies aussi nobles que touchantes; les lumières du clergé égalaient celles des philosophes; la simplicité s'alliait à la majesté pour la double satisfaction de l'esprit et des sens; l'arbre était bien greffé et sagement émondé, et c'est l'époque que les philosophes ont choisie pour l'abattre. Il en est donc des cultes comme des gouvernements : on ne les renverse que lorsqu'ils sont trop bons et trop doux [1].

1. Ce serait une présomption insupportable que de prétendre avoir eu seul raison dans une révolution qui a égaré tant de têtes; mais je crois qu'on me pardonnera si je cite ici une peinture de la religion chrétienne tirée d'une lettre

Je conclus de tout ce qui précède que les philosophes ne sont au fond que des prêtres tardifs qui, en arrivant, trouvent la place prise par les premiers prêtres qui ont fondé les nations. Ils en conçoivent de la jalousie contre leurs rivaux, et, comme ils ne paraissent guère que vers le déclin

---

à M. Necker, imprimée sur la fin de 1787; elle prouvera que je n'ai pas varié et que ce n'est pas à la Révolution que je dois mes principes :

« On dirait que le ciel même avait préparé la terre pour l'établissement du christianisme. En vain la mythologie flattait les faiblesses humaines et charmait l'imagination : il y a dans l'homme une partie raisonneuse qui n'était pas satisfaite. La religion n'était que poétique, et voilà pourquoi il se formait de toutes parts des sectes et des associations d'adorateurs d'un seul Dieu. Le stoïcisme surtout éleva l'homme au-dessus de lui-même; mais, comme tant de sages ne professaient que le deisme pur et ne dressaient des temples à Dieu qu'au fond de leurs cœurs, ils ne purent fixer les regards de la multitude, qui admirait leur vertu sans voir quel en était l'objet et le prix. La superstition, débordée sur la terre, demandait une main qui lui creusât un lit et lui donnât un cours régulier. Le christianisme vint et parla aux sens, à l'esprit et au cœur. En retenant la pompe du paganisme, la métaphysique des Grecs et toute la pureté du stoïcisme, cette religion se trouva parfaitement appropriée à la nature humaine : c'est elle qui a consacré le berceau de toutes les monarchies de l'Europe; elle a favorisé le progrès de la lumière en nourrissant le feu des disputes; elle a fait tourner au profit des nations et les utiles scandales des papes, et les loisirs du cloître, et les succès des méchants, et les efforts des incrédules; et je ne sais ce que tous ses adversaires réunis pourront mettre à sa place, si jamais l'Europe les constitue arbitres entre l'homme et Dieu. »

Quant à mes opinions politiques, on sait en France que

des empires, dont ils sont assez souvent les avant-coureurs, les philosophes se servent des lumières des vieux peuples pour tout renverser, comme les prêtres se servirent de l'ignorance des peuples naissants pour tout établir : car observez que tous se disputent le peuple, ce magasin toujours sub-

---

j'ai attaqué l'Assemblée constituante sur la fin du mois de juin 1789, près d'un an avant tous ceux que ses excès ont convertis, près d'un an avant M. Burke, comme il l'a reconnu lui-même dans une lettre imprimée à Paris en 1791. Il n'est donc pas vrai, comme on l'imprime tous les jours, que M. Burke ait le premier attaqué la Révolution. Je renvoie le lecteur au *Journal politique* dont j'apprends qu'on vient de donner une nouvelle édition à Paris. On y verra les précautions que je prenais pour que l'Europe n'attribuât pas à la nation française les horreurs commises par la foule de brigands que déjà la Révolution et l'or d'un grand conspirateur avaient attirés dans la capitale. Je ne citerai que la phrase suivante; elle est du 30 juillet 1789, époque où l'Assemblée partageait l'ivresse qu'elle inspirait, où elle préludait à nos désastres en applaudissant aux exécutions populaires : « Malheur à qui remue le fond d'une nation ! Il n'est point de siècle de lumières pour la populace : elle n'est ni française ni anglaise. La populace est toujours et en tous pays la même : toujours cannibale, toujours anthropophage; et, quand elle se venge de ses magistrats, elle punit des crimes qui ne sont pas toujours avérés par des crimes toujours certains. »

Je sais qu'on ne gagne rien à prouver à des gens qui se sont trompés qu'on ne s'est pas trompé comme eux. La raison est inutile avant l'événement et odieuse après. Si les citations précédentes me donnent ce triste avantage, c'est à mon respect pour la fixité et pour l'humanité que je le dois. Le goût de l'étude conduit à l'amour du repos, l'un et

sistant de forces, de richesses et d'honneurs. C'est là que puisent les ambitieux de toute espèce, et qu'ils trouvent toujours des bras et des armes, tantôt au nom de la religion, et tantôt au nom de la nature. Nos aïeux, dans leurs disputes religieuses, citaient le même livre de part et d'autre; aujourd'hui c'est la nature qu'on invoque des deux côtés. L'homme étant composé de besoins et de passions, les deux partis prennent également à témoin la nature de l'homme. « Nous naissons libres, dit l'un; on ne peut donc enchaîner nos passions sans attenter à notre liberté » — « Nous naissons nécessiteux, dit l'autre; il faut donc donner aux besoins le pas sur les passions. » Les uns soutiennent que toute souveraineté vient de Dieu, qui fait et conserve tout; les autres crient que le vrai souverain, c'est le peuple, qui peut tout dé-

---

l'autre à l'amour de l'ordre, et l'amour de l'ordre nous fait respecter les puissances.

On sent bien que ce n'est pas sans hésiter que je me suis engagé dans une discussion sur l'origine et les motifs de la religion et de la justice; mais deux réflexions m'ont décidé : l'une, qu'on ne pouvait plus attaquer la philosophie régnante que dans son fort; l'autre, que le peuple ne me lira pas. Je fournis des armes contre ceux qui l'ont égaré à ceux qui veulent sincèrement le diriger vers la paix et le bonheur. J'espère que les journalistes habiles parleront sobrement sur cette question délicate, et que les plus sages s'y distingueront par leur discrétion.

truire : ils renouvellent le combat du bon et du mauvais principe, et les esprits mitoyens qui écrivent pour concilier les deux partis sont en effet les manichéens de la politique.

On mènera toujours les peuples avec ces deux mots : *ordre* et *liberté;* mais l'ordre vise au despotisme, et la liberté à l'anarchie. Fatigués du despotisme, les hommes crient à la liberté; froissés par l'anarchie, ils crient à l'ordre. L'espèce humaine est, comme l'Océan, sujette au flux et au reflux; elle se balance entre deux rivages qu'elle cherche et fuit tour à tour, en les couvrant sans cesse de ses débris.

Le plus ardent ennemi de l'ordre politique, J. J. Rousseau, dit que l'homme est naturellement *libre, juste* et *bon;* mais il entend l'homme solitaire. C'est se moquer : il n'y a point de vertu sans relation. A l'égard de qui un être solitaire peut-il être *libre, juste* et *bon?* C'est pourtant avec cette idée fausse que ce philosophe se lança dans l'ordre politique, cherchant toujours l'homme parmi les hommes, l'indépendance entre les liens et les devoirs, la solitude au sein des villes, et accusant toujours une nation de n'être pas un homme.

Je vais parler en peu de mots de cette liberté, de cette justice et de cette bonté primitives de l'homme.

Mais, la liberté civile et politique n'étant pas de mon sujet, il faut se contenter de poser ici la définition précise de la liberté personnelle ou franc arbitre, et l'appliquer en passant à la politique.

Tout être qui se détermine lui-même est puissance ; toute puissance qui n'est pas opprimée par une autre est libre : car obéir à ses idées, à ses passions ou à tel autre motif, c'est obéir à sa volonté, c'est n'obéir qu'à soi, c'est être libre. La liberté, pour l'homme, consiste à faire ce qu'il veut dans ce qu'il peut, comme sa raison consiste à ne pas vouloir tout ce qu'il peut. Les idées nous arrivent sans notre consentement ; mais il nous reste le pouvoir de nous arrêter à celle qu'il nous plaît. Tout être qui est ainsi passif et actif tour à tour n'a pas d'autre liberté ; mais tout être qui peut choisir entre un raisonnement et une passion ne doit ni concevoir ni désirer d'autre liberté. L'homme est donc un mélange de pouvoir et d'impuissance ; il y a donc dans chacune de ses actions une partie libre et une partie qui ne l'est pas. Le regret et le repentir tombent toujours sur la partie libre de nos déterminations ; mais, puisque l'homme se détermine toujours par quelque motif, au lieu d'en conclure, comme certains philosophes, qu'il n'est pas libre, et que par conséquent les supplices sont inutiles et injustes, il fallait plutôt convenir d'a-

bord qu'un animal sans motif serait aussi sans volonté, et ne sortirait pas de l'indifférence qu'on a follement appelée *liberté d'indifférence*. Un homme qui se trouve, par exemple, devant deux routes qui se croisent, sera-t-il éminemment libre parce qu'il ignorera quelle est la bonne? Il est, au contraire, enchaîné par l'indécision; sa volonté s'agite dans les ténèbres, et cet état est si pénible qu'il cherche de toute sa puissance à s'en arracher au plus tôt. Il fallait ensuite avouer que, puisque l'homme ne fait rien sans motif, les supplices sont également utiles et légitimes : car où trouver de motif plus puissant que la crainte de la douleur et de la mort?

On peut faire une question singulière sur la liberté, cet inépuisable sujet de tant de sophismes; on peut, dis-je, demander si l'homme, quand il doute et reste en suspens, tient la balance, ou s'il est lui-même la balance? Je réponds qu'il est la balance elle-même, mais une balance animée qui sent ce qu'elle pèse et qui ajoute au côté qu'elle préfère le poids toujours victorieux de son consentement.

On connaît le fameux problème qui consiste à concilier la liberté de l'homme avec son obéissance forcée aux lois de la nature. La solution de cette difficulté est dans la définition même de la sorte de liberté dont nous jouissons. Dès qu'il agit,

l'homme commence le mouvement; mais il n'échappe pas, pour cela, aux lois générales du mouvement : il est acteur dans une pièce qu'il n'a pas faite, et les légères variations qu'il se permet dans son rôle ont été prévues par le maître du spectacle. L'homme fait partie de la nature, mais sa liberté ne consiste pas à heurter la nature. Il obéit, soit à son insu, soit volontairement, soit forcément, à une suite de lois que les gens inappliqués appellent *hasard* ou *fortune,* les esprits religieux *Providence,* et la plupart des philosophes *nécessité;* mais il sent qu'il fait ce qu'il veut, et cela lui suffit. Quand on veut ce qu'on désire, lorsqu'en un mot on veut ce qu'on veut, on est libre : ce sentiment ne remonte pas au delà de la volonté. Quelques dialecticiens ont avancé que l'être qui veut être heureux n'est pas libre, puisqu'il est irrésistiblement poussé vers le plaisir et le bonheur... Je ne répondrai pas à ces folles subtilités.

Mais une vérité importante qu'il ne faut jamais perdre de vue, c'est que la liberté a été donnée aux animaux comme *moyen* et non comme *but :* ls ne naissent pas, ils ne vivent pas pour être libres; mais ils sont libres pour pouvoir vivre et se perpétuer. C'est ainsi que les plantes ont la fixité : leur sentiment ne veut pas quitter le sol qui les nourrit; celui des animaux veut changer de place selon le besoin. La plante qui ne pourrait se fixer

et l'animal qui ne saurait bouger périraient également.

Expliquons maintenant pourquoi l'homme ne peut conserver et déployer toute sa liberté dans l'ordre social et politique.

L'homme, en venant au monde, avait deux puissances à exercer, et par conséquent deux sortes de libertés : l'une, intérieure, sur le mécanisme de son être, soit qu'il eût dirigé la digestion, la génération, le cours des humeurs et leurs sécrétions, etc., ou qu'il eût maîtrisé le jeu de ses idées et le cours de ses passions; l'autre, extérieure, sur l'usage de ses mouvements et de ses membres dans l'accomplissement de ses actions.

Mais la nature entre en partage avec l'homme naissant; elle se réserve les principales fonctions de la vie, et lui abandonne la souveraineté des autres. C'est dans le département qui lui est confié par la nature que l'homme est aussi libre que puissant : sur tout le reste il est esclave.

C'est ainsi qu'en entrant dans l'ordre social l'homme est obligé de compter avec un gouvernement, comme la nature avait compté avec lui lorsqu'il vint au monde. Tout gouvernement fait donc avec les hommes le partage des fonds que leur avait laissés la nature; il vérifie les pouvoirs, il étiquète les actions : les unes restent permises,

et les autres indues. L'homme est donc libre sur les premières et esclave sur les secondes. Il périrait s'il voulait tout faire dans l'ordre physique, et, s'il voulait tout retenir dans l'ordre politique, cet ordre ne saurait subsister. Il est vrai que, pour qu'un gouvernement soit bon, il faut qu'il soit aussi fixe dans ses limites que la nature dans les siennes, et que les transgressions soient aussi rares que les miracles.

La justice, que j'ai promis de définir, n'a pas d'autre origine que le jugement. Que l'homme prononce entre deux idées, entre deux faits, entre deux individus; qu'il obéisse à son goût, au rapport de ses sens, à la voix de sa conscience, il est également juge; et voilà pourquoi les lois ne sont en effet que des jugements portés d'avance, des décisions éventuelles applicables à tous les cas. On les fait d'avance pour se donner le plus haut degré de désintéressement.

Chacun naît avec sa balance particulière; l'éducation et la société nous apprennent et nous forcent à nous servir des mêmes poids, car l'homme naît juge, mais il ne naît pas juste dans le sens moral. L'enfant prend tout ce qu'il trouve, et pleure quand il faut restituer.

L'habitude constante de bien appliquer son jugement s'appelle *justesse* ou *justice :* justesse, quand nous n'employons à juger les choses que nos sens,

notre intérêt et notre esprit; justice, quand c'est la conscience morale qui prononce.

Il n'existe et ne peut exister, pour l'homme, de justesse ou de justice universelle : tous ses jugements sont relatifs; tout est humain dans l'homme. Les vertus ne sont des vertus que parce qu'elles sont utiles au genre humain. Quand je prononce sur une cause qui semble m'être étrangère, la décision que je porte me regarde : car elle peut un jour m'être appliquée à moi-même. La justice universelle, incorruptible, impartiale, est sans doute dans la balance qui a pesé les mondes; la nôtre est née de la crainte et du besoin. Dieu ne peut donc être juste de la justice des hommes, et voilà pourquoi il nous laisse détourner notre raison et notre conscience à notre profit. Il n'y a de morale que de l'homme à l'homme.

N'est-il pas incontestable, par exemple, que tous les animaux ont le même droit que nous aux bontés de la nature; qu'ils sont, comme nous, sensibles à la douleur, et que leur vie est aussi précieuse que la nôtre aux yeux du Père commun? Et cependant nous usurpons leur domaine, nous les chassons, nous les tuons, nous vivons de leur chair et nous buvons leur sang; que dis-je? nous leur tendons une main perfidement protectrice, nous leur prodiguons la nourriture; et, tantôt favorisant leurs amours, tantôt les privant des sources et des

plaisirs de la génération, nous multiplions et nous perfectionnons nos victimes. La faim et l'amour, ces deux grands bienfaits de la nature, ne sont entre nos mains que des pièges toujours tendus à ces malheureux compagnons de notre séjour sur la terre. Nous faisons tout cela sans remords, voilà qui est incontestable, ainsi que les arguments contre la guerre, et, en attendant, les boucheries et les champs de bataille sont et seront toujours ouverts aux besoins et aux fureurs des hommes. C'est que cette vérité, qui nous assimile les animaux, n'est pas de l'ordre où nous vivons ; c'est qu'il faut vivre avant de raisonner. Si la nature produisait tout à coup une race supérieure à la nôtre, nous serions d'abord aussi coupables que les requins et les loups.

Quant à la bonté native de l'homme, c'est un être de raison, si on entend par là une bonté morale. L'homme naît avec des organes physiquement bons et avec des besoins utiles ; mais il n'est là rien de moral : s'il naissait bon ou mauvais, il naîtrait homme fait et déterminé ; rien ne pourrait ni le convertir ni le pervertir. Mais l'homme naît propre à devenir juste ou injuste, surtout à être l'un et l'autre, et, en général, à n'être que médiocrement bon et médiocrement méchant.

L'enfant exerce d'abord sa volonté sur tout ce qui l'environne. Si on lui cède en tout, il devient

tyran ; si on lui résiste arbitrairement en tout, il devient esclave : point de milieu. Mais une éducation dirigée avec quelque bon sens le conduit aux idées de liberté et de vertu, état raisonné où il n'aurait su parvenir seul.

L'éducation se compose de résistances nécessaires et de justes condescendances : c'est une transaction perpétuelle des volontés et des besoins d'un homme avec les besoins et les volontés des autres ; c'est un fonds placé sur un enfant, dont lui et la société retirent les fruits.

La morale, la religion et les lois concourent à ce grand œuvre de l'éducation de l'homme ; mais la morale ne peut que conseiller ; la loi ne peut que protéger et punir ; la religion seule persuade, récompense, punit et pardonne : elle suppose l'homme fragile, le conserve bon ou le rachète coupable. En un mot, l'homme naît volontaire et animal d'habitude ; le gouvernement le protège, la nécessité le plie, le monde le dirige, la morale l'avertit et la religion le ramène. Sensible par nature et sans effort, ce n'est pas sans effort et sans aider la nature qu'il devient enfin l'être social et raisonnable par excellence. Ce n'est qu'à cette heureuse époque d'une éducation affermie que la vraie philosophie peut se montrer à lui sans danger et fixer ses regards sans l'éblouir. Jusque-là elle n'a rien fait pour lui... Mais je me trompe : c'est la

vraie philosophie qui a mis en avant et le monde et la nécessité, et la morale et la religion ; et, quand Télémaque approche du but, c'est encore elle qui laisse tomber ses voiles et lui découvre que Mentor et Minerve, c'est-à-dire l'instruction et la sagesse ne diffèrent pas de la vraie philosophie.

Enfin, l'homme de la nature, ce n'est pas l'homme solitaire, mais l'homme social. En voici la preuve. Il faut, pour obtenir un homme solitaire dans un désert, le priver de son père, de sa mère et d'une femme ; et, dans la société, il faut ou qu'une certaine philosophie morose le relègue dans la solitude, ou que certaines idées religieuses le confinent dans une cellule, ou qu'enfin la tyrannie ou les lois le plongent dans leurs cachots. Il faut donc des efforts pour obtenir l'homme solitaire ; mais il suffit d'abandonner l'homme à lui-même pour le voir aussitôt en société. C'est donc l'homme social qui est l'homme de la nature ; l'état solitaire est donc un état artificiel. Aussi, quand des individus épars et sauvages se réunissent à quelque peuple que ce soit, ils quittent, pour ainsi dire, le règne animal pour s'agréger au genre humain. L'homme solitaire ne peut figurer que dans l'histoire naturelle, encore y sera-t-il toujours un phénomène. On rougit de perdre le temps et la parole à défendre des vérités si triviales ; mais la honte en est à ceux qui nous y réduisent : c'est que

le bon sens est encore plus rare que la probité.

Ce n'est pas pour avoir ignoré ces vérités que je prends à partie les nouveaux philosophes, mais pour les avoir combattues et presque étouffées sous la multitude de leurs paradoxes; pour être parvenus à dégoûter une grande nation de son expérience et de son bon sens, à la fatiguer de sa prospérité, à lui faire honte de son ancienne gloire; pour avoir, le jour même de leur toute-puissance, composé leur *Déclaration des droits de l'homme*, cette préface criminelle d'un livre impossible; pour avoir oublié que, de toutes les autorités, celle à qui le peuple obéit le moins ou d'une manière plus versatile, c'est lui-même; pour avoir méconnu la loi des proportions dans un empire, et confondu sans cesse la souveraineté avec la propriété; pour avoir tenté l'homme social avec l'indépendance de l'homme des bois; pour s'être donné comme auxiliaires les brigands qu'ils se plaignent d'avoir aujourd'hui pour maîtres; pour avoir cru qu'on pouvait, sans corrompre la morale publique, honnir et prostituer tour à tour le serment, dépouiller deux cent mille propriétaires et applaudir aux premiers meurtres qui ensanglantèrent les mains du peuple; pour avoir cru ou feint de croire qu'il y avait dans ce peuple plus de malheureux que d'ignorants et plus de misères que de vices (car, de ce qu'une révolution s'opère par les fautes

de la cour, il ne faut pas conclure qu'elle se fait par les vertus du peuple) ; pour avoir dit : *Déshonorons l'honneur, et, nouveaux Mézences, condamnons les hommes au supplice de l'égalité ;* pour avoir soutenu que, leur révolution étant sans exemple, on ne pouvait leur opposer ni le raisonnement, ni l'histoire, ni l'expérience ; pour avoir, en semant la démocratie dans leur constitution, établi un long et sanglant duel entre la population et le territoire de l'empire ; pour s'être enfin dissimulé que le plus énorme des crimes, c'est de compromettre l'existence des corps politiques, puisqu'ils sont à la fois les grands conservatoires de l'espèce humaine et les plus grandes copies de la création.

En effet, après l'univers et l'homme, il n'existe pas de plus belle composition que ces vastes corps dont l'homme et la terre sont les deux moitiés, et qui vivent des inventions de l'un et des productions de l'autre : sublimes alliances de la nature et de l'art, qui se composent d'harmonies et dont la nécessité forme et serre les nœuds ! C'est là que l'espèce humaine se développe dans tout son éclat, qu'elle fleurit et fructifie infatigablement, que les actions naturelles deviennent morales, que l'homme est sacré pour l'homme, que sa naissance est constatée, sa vie assurée et sa mort honorée ; c'est là qu'il s'éternise, qu'il recommence, je ne dis pas dans un enfant que le hasard lui aura donné, mais

dans l'héritier de son nom, de son rang, de sa fortune et de ses honneurs, enfin dans un autre lui-même. Là, ses dernières volontés sont recueillies; elles deviennent lois. Un homme mort est encore puissance, et sa voix est entendue et respectée. C'est là que chacun a la force de tous, le fruit du travail de tous, sans craindre l'oppression de tous; c'est dans le corps politique que le genre humain est toujours jeune, toujours animé du double esprit de famille et de prospérité; c'est enfin là que les peuples sont autant de géants qui comptent leurs années par les générations, qui aplanissent les monts, qui marchent sur les mers, embrassent, fécondent, connaissent et maîtrisent le globe qu'ils habitent. C'est pourtant là ce que nos philosophes n'ont pas respecté.

En voyant l'homme nu, réduit à ses seuls organes, supposons qu'une voix se fût élevée et eût dit : « Donnons à cet être une vitesse double de la sienne; qu'il parcoure la terre sans se lasser; qu'il franchisse l'Océan et fasse le tour du monde; qu'il emporte sa maison avec lui par mer et par terre; que les murs transparents et solides de cette maison flottante ou roulante ne laissent passer que la lumière et le défendent de la pluie et des vents; qu'il ait l'étoile polaire à sa disposition, le temps et la foudre dans ses mains; ou qu'enfin, immobile et paisible dans sa demeure, il fasse partir ses vo-

lontés et entendre sa pensée d'un bout de la terre à l'autre. » Le monde se fût écrié : « Vous voulez donc en faire un dieu ? » Et c'est cependant là ce qui est arrivé : l'homme, monté sur un vaisseau, porté dans sa voiture, muni d'une boussole, d'une montre, d'une plume et d'une arme à feu, a réalisé le prodige ; et ce grand pas ne sera point le dernier, car, dans la carrière des arts, où finit l'homme qui précède commence l'homme qui suit. Voilà, en peu de mots, l'abrégé des merveilles qui résultent de la réunion politique des hommes, et c'est là pourtant ce que nos philosophes n'ont pas respecté.

Ah ! si du moins ils eussent reporté leurs yeux vers le triste début du genre humain, ils auraient vu de combien de larmes et de sang fut arrosé son berceau : car, en découvrant l'Amérique, nous avons assisté à l'âge d'or ; l'homme de la nature a été pris sur le fait. Ces grands mots ne peuvent plus nous faire illusion. Combien de siècles d'anthropophagie, que d'essais malheureux, que de petits corps politiques avortés ou écrasés, avant qu'un législateur conquérant ou religieux leur eût donné des formes fixes ! Mais il est du destin de nos philosophes de ne lire ni dans les archives du temps ni dans les patentes de la nature, et, ce qui est bien plus digne de pitié, leurs victimes ont partagé leur aveugle délire. L'homme prendra tou-

jours pour ses amis les ennemis de ses ennemis. Les gouvernements n'étaient pas aimés ; les philosophes les attaquaient, et le peuple les crut ses amis ! L'enchantement fut réciproque : les philosophes crurent aimer le peuple ; mais le pouvoir, dont l'essence est de s'allier à la bonté et à la fixité dans les têtes saines, fermenta et s'aigrit dans celles de nos philosophes. C'est inutilement qu'Aristote avait défini la loi *une âme sans passions :* les philosophes, devenus souverains, n'entendirent que la voix des passions et ne parlèrent que leur langage. Ils virent le monde, la raison et la postérité dans l'étroit et fougueux théâtre de leurs tribunes ; ils prirent la contagion pour le succès ; ils admirèrent tout jusqu'au jour où ils tremblèrent. La mort et l'exil les ont surpris entre ce qu'ils voulaient faire et ce qu'ils ont fait, je veux dire entre les rêves de l'ambition et les œuvres de la sottise. Vaincus, ils ont mérité leurs revers, sans qu'on puisse dire que les vainqueurs aient mérité leurs succès ; on ne saurait parler d'eux avec justice sans avoir l'air d'en parler avec mépris. Que penser, en effet, d'un corps législatif qui dit sans cesse : *Ah ! si la nature et la nécessité nous eussent laissé faire !*

Allégueront-ils aujourd'hui que le temps et la fortune ont manqué à leur règne ? Quatre années, je ne dis pas de soumission, mais d'enthousiasme, l'ont signalé. Se plaindront-ils du défaut de lumiè-

res et d'avertissements? On leur citera toutes les prédictions dont ils se sont moqués, et les cris et les larmes des propriétaires, dont ils ont ri, et les plans des monstres, qu'ils ont connus et favorisés. N'est-ce pas dans les assemblées révolutionnaires que se concertaient les lois et les décrets de chaque jour? n'est-ce pas là que les députés du peuple allaient s'armer de la force qu'ils déployaient dans le corps législatif? Les titres de *patriote* et de *révolutionnaire* ne devinrent-ils pas synonymes? *Mais nous n'avons égorgé personne*, diront-ils. Plaisante humanité que de laisser la vie à qui on ôte les moyens de vivre! Vous avez oublié d'égorger: c'est, dans la carrière du crime, le seul oubli qu'on vous connaisse, et on en est réduit à expliquer le mal que vous n'avez pas fait. Si vous prétendez donc ne point être responsables des crimes démesurés de vos alliés, la postérité, qui sait mieux que nous placer ses mépris et ses haines, prononcera; elle prononcera entre ceux qui ont paré la victime et ceux qui l'ont immolée, entre les conseillers du crime et ses exécuteurs; elle verra si les principes ne sont pas toujours plus coupables que les conséquences (car la philosophie moderne n'est autre chose que *les passions armées de principes*); elle verra, dis-je, s'il n'est pas dans l'ordre qu'on fasse trembler ceux qu'on n'a pu faire rougir, et qu'on rende odieux ceux qu'on n'a pu rendre justes; si

on doit quelque pitié, ou même quelque indulgence, à des esprits superbes qui se sont placés volontairement entre un passé sans excuse et un avenir sans espoir; si, en dernier résultat, la raison ne prescrit pas de ranger le jacobinisme parmi les ouragans, les pestes et les fléaux qui désolent la terre. Il n'y a que la brute qui morde la pierre qu'on lance ; mais l'homme voit la main qui le frappe, et les philosophes ne donneront pas le change à nos douleurs. Enfin la postérité dira jusqu'à quel point les peuples eux-mêmes ont mérité leurs malheurs, car ils furent instruments avant d'être victimes, inhumains avant d'être malheureux, et la prospérité les avait aveuglés avant même que la puissance eût égaré leurs chefs.

Vous le savez, lorsqu'un empire est florissant, quand l'ordre politique a plongé ses racines dans la terre, mère des propriétés, et levé ses bras vers le ciel, source de toute harmonie, les peuples qui se reposent à son ombre oublient avec le temps combien de fois sa précieuse semence fut foulée aux pieds ou dispersée par les vents; la maladie du bonheur les gagne; leurs forces leur font illusion. Ce n'est pas, comme leurs déplorables aïeux, à la nature avare qu'ils s'en prennent, mais à la politique qui les a tirés de sa sévère tutelle; ils ne sentent plus que l'autorité publique pèse comme bouclier et non comme joug; ils s'épuisent en ob-

jections contre elle; ils font autant de mal à leur gouvernement qu'ils s'en faisaient à eux-mêmes avant tout gouvernement; mais le châtiment est là, et, dès que le gouvernement est dissous, les barbares se retrouvant en face, les calamités recommencent, et la conservation du genre humain redevient un problème.

Je ne saurais trop le répéter, mériter son malheur est le plus grand des malheurs.

D'autres que moi peindront ce *règne de la terreur*, où, pour l'éternelle humiliation des ambitieux sans génie, on vit le plus obscur satellite de la philosophie moderne s'élever au trône par un sentier que les philosophes lui avaient ouvert de leurs mains et jonché de leurs têtes, époque où, sur une surface de trente mille lieues carrées, six cent mille Français se trouvèrent tout à coup sans asile et sans issue; où chaque loi ajoutait à la lâcheté plus encore qu'au désespoir; où l'on ne savait plus que gémir, payer et mourir; où tout était en réquisition et dans les fers; où tout fut victime et bourreau : époque sans exemple, où les pères et les enfants, poussés par milliers aux frontières, y venaient en tremblant pour y faire trembler l'Europe. Ils y arrivaient, dis-je, courbés par la crainte; mais, grâce à la politique des puissances, ils y trouvaient d'abord la brillante distraction des victoires, qui les relevait, et on vit, pour

la première fois peut-être, la peur orgueilleuse et l'orgueil tremblant ; on vit la première armée qui ait encore marché entre la terreur et la gloire, entre les triomphes et l'échafaud ; et cependant la nation, écrasée au dedans et redoutée au dehors, consternée de ces massacres sans fin et confuse de ces victoires sans fruit, attendait en frémissant un nouveau Dieu et un gouvernement inconnu... L'agonie de ce peuple a duré quatorze mois, et il n'a pas tenu aux ennemis de l'humanité, tant intérieurs qu'extérieurs, que le dernier des Français ne se soit enfin trouvé en présence du dernier bourreau.

Cette effroyable crise s'est appelée *gouvernement révolutionnaire*, expression indéfinissable, monstrueuse alliance de mots, préparée par la philosophie du siècle!... Le signal est donné, plus d'autorités : tout est *comité* ou *tribunal révolutionnaire;* la souveraineté du peuple est suspendue; ses représentants, déclarés inamovibles, cessent d'être inviolables, car il faut que l'un règne et que l'autre périsse; la nation entière tombe à la fois en état d'interdiction et de conspiration : mineure pour agir et majeure pour le supplice; elle tombe et se débat sous les poignards de cent mille assassins... Quel est ce char mystérieux, immense, dont les roues innombrables vont en tout sens, chargé de chaînes, d'échafauds, de têtes coupées

et de sceptres brisés? C'est le char de la révolution. Et ce peuple hideux et couvert de haillons, aux yeux hagards, aux bras ensanglantés, qui se presse autour du char? C'est le peuple de la révolution... Mais le char avance, aplanissant tout; il roule continuellement dans les places publiques, dans les rues, devant les portes, parcourant la France, traînant ou écrasant mille victimes par jour; et la nuit ne ralentit pas sa course. Sur le char est assise la Révolution, le soupçon en avant et la hache à la main. Le bruit lugubre de sa marche couvre celui de la guerre, et le canon, qui gronde et tue au loin, paraît doux et brillant à des imaginations profondément épouvantées des coups imposants, perpétuels et sourds, de la guillotine. Point de douleurs éclatantes : tout est glacé d'horreur. Point de retour sur sa fortune et sur sa famille : tout est à la révolution. Point de pitié pour la jeunesse et l'innocence : tout est nécessaire. Il faut que le sang coule, que les villes tombent, que la nation diminue; il faut que le brigand aguerri et que le pauvre oisif et abruti mettent la France à leur portee. Je n'entends qu'un cri : *La révolution ira, le char avancera.* Eh quoi! tant de villes sans communication, tant de bouches sans murmure, tant de populations sans mouvement! La terreur comprime tout, la terreur isole tout. Vieux respects, propriétés antiques, droits, humanité,

vous êtes des conspirations; sanglots étouffés, soupirs et gémissements, vous êtes des signes de contre-révolution : la terreur est la justice... Cependant les maisons se ferment, les chemins se couvrent d'herbe, et les murailles de listes mortuaires. Quel silence! la nation entière est aux écoutes; quelques journaux lui disent froidement les décrets du jour et le nombre des morts.

Tout Français est soumis, rampant, fidèle, et tout Français est suspect; on passe, on s'examine à la dérobée, de peur de se reconnaître; on se reconnaît pour s'éviter. Quand on marche au supplice, il n'y a qu'une ancienne réputation ou quelque rôle éminent dans la révolution qui vous attire un regard, un mot ou quelques féroces applaudissements de ce peuple occupé, et le spectacle du lendemain vous efface à jamais. Accoutumé à voir tomber, massacrer, exhumer ses idoles, le peuple les suit à l'échafaud avec le sentiment *révolutionnaire*. La subsistance est assurée à la foule qui entoure le char et à la multitude qui combat aux frontières; sur tout le reste, les pâleurs de la faim et les ombres de la mort. On ne compte qu'avec la révolution et sur la révolution : c'est elle qui nourrit et dévore, qui élève et renverse, qui produit et détruit.

L'or n'achète plus la vie et ne saurait payer la fuite, et cependant la corruption est dans le sein

de la barbarie; mais, si tout se vend, rien ne se garantit : c'est toujours *sauf la révolution et la guillotine*. Tel vient mourir après s'être racheté six fois. N'espère pas, citoyen timide, te réfugier parmi les bourreaux en promettant d'être un scélérat : il faut l'avoir été. Ce ne sont pas des crimes à venir, mais des crimes commis et connus qu'on te demande; et cependant on peut être coupable de tant de manières envers la révolution que peu de scélérats lui échappent, car la révolution n'est pas un froid tyran qui calcule ses coups : c'est un tyran affamé qui n'épargne ni ses pourvoyeurs ni ses satellites, un tyran entraîné qui ne peut s'arrêter qu'il ne tombe; mais le char de la révolution résiste par sa masse et dure par son mouvement.

Où fuir? à qui parler? à qui se confier? Ce n'est plus comme au temps des rois, où un exil vous recommandait au public, où la disgrâce honorée trouvait partout des asiles. Mais ici pas une retraite, pas un cœur, pas une larme : l'ennemi d'une nation! Il tombe tout à coup dans une excommunication universelle : sa femme et ses enfants frémiraient à sa vue; il faut que de sa main il abrège son supplice et termine sa vie, ou qu'il vienne lui-même s'offrir à l'échafaud, où tout aboutit.

Philosophie moderne, où nous as-tu conduits

et à qui nous as-tu livrés! Sont-ce là tes saturnales, tes triomphes et tes orgies!.. Sombre nuit, descendue au nom de la lumière; vaste tyrannie, au nom de la liberté, profond délire, au nom de la raison; sanglants outrages, insultes recherchées, affronts inhumains, on ne saurait vous peindre trop fidèlement pour être utile, ni trop vous atténuer pour être cru!

Ainsi fut traitée la nation française, cette nation plus légère que la fortune, et dont le fier courage semblait défier un tel système d'oppression. Mais je m'arrête : ces grandes infortunes m'ont entraîné malgré moi [1].

---

1. J'éprouve de jour en jour que les matières politiques sont d'une toute autre difficulté que les abstractions métaphysiques : il est plus aisé d'analyser que de composer, et le corps politique ne vit que de compositions. L'esprit purement analytique lui est funeste, comme j'espère le prouver.

Mais, si le peu d'idées politiques éparses dans ce discours y manquent de développements, elles ne manquent pas de vérité.

Ceux qui croient au dogme de la souveraineté du peuple se demandent souvent comment une nation peut être gouvernée malgré elle. Je réponds que plus un peuple est nombreux, moins il peut s'entendre : voilà son impuissance; mais plus il est nombreux, plus il fournit de soldats et d'argent : voilà la puissance de son gouvernement.

Presque toutes les nations ont confondu les formes républicaines avec la jouissance de leurs droits, et la tyrannie de plusieurs avec la liberté. Ces paroles ne sont pas de moi : elles sont de Condorcet. Ainsi parlait, avant la révolution

J'aurais pu, sans doute, épargner au lecteur ce dernier coup d'œil et ces déchirants souvenirs; mais le moment où j'écris m'en a fait une dure

---

ce philosophe qui a tant aidé à la révolution, et qui s'est vu, à l'âge de cinquante ans, forcé d'avaler le poison au fond d'un cachot, à la veille du supplice que lui préparaient ses frères en philosophie et ce peuple souverain pour qui il avait tant écrit.

Je ne peux m'empêcher de faire ici quelques réflexions sur le grand service que Robespierre a rendu à la France et à la masse des propriétaires en Europe.

En serrant les principes de la révolution et les portant brusquement à leurs extrêmes conséquences, il a confondu l'obstination et désenivré l'enthousiasme des idolâtres de cette révolution. Le bon sens ne trouvait que des incrédules, parce qu'il plaçait les malheurs trop loin ; mais ce tyran, en faisant succéder le système de la terreur au système de l'injustice et de la folie, a mûri tout à coup la raison publique : il a rendu présent à l'ignorance et à la sottise ce qu'elles jugeaient impossible ; il a confisqué les biens de ceux qui avaient sanctionné le dépouillement de l'Église et de la noblesse ; il a demandé des larmes aux yeux qui riaient de nos maux, et du sang aux spectateurs qui avaient applaudi à nos meurtriers ; par lui, les bourreaux ont goûté du sort des victimes. C'est ainsi que, pressant les événements, rapprochant les maximes de leurs résultats, le principe de la conséquence et le début de la fin, il a placé le châtiment près du crime, et que, sans attendre qu'une autre génération vînt pleurer sur le délire et l'iniquité de celle-ci, il n'a point ajourné le désespoir et le remords ; en un mot, il a reversé sur la tête des pères les maux qu'ils préparaient à leurs enfants ; il a forcé l'erreur, la mauvaise foi et le brigandage à frémir comme la raison, la probité et l'innocence, et, grâce à ses cruautés, le siècle présent s'est jugé et condamné, a prononcé sur lui-même comme la postérité.

nécessité. Il s'en faut bien que les philosophes soient fatigués d'erreurs, les gouvernements de fautes et les peuples de malheurs; et, tant que durera le divorce entre la force et la justice, entre la puissance et la bonté, entre le raisonnement et la raison, je conclurai que les châtiments n'ont pas encore égalé les crimes.

J'aurais pu, dans le cours de cet ouvrage, m'en tenir sèchement à la forme analytique, et me contenter ici de la simple définition de la philosophie moderne et du culte en général; mais cette méthode et ces formes ne parlent qu'au pur entendement et lassent bientôt l'attention. J'ai voulu parler à l'homme tout entier, ce qu'on a toujours trop négligé en métaphysique. J'ai donc cru devoir des développements et des images à l'être qui n'a pas sans doute reçu l'imagination pour écrire et parler sans imagination; je n'ai pu surtout refuser un tableau de la religion à la seule créature qui rêve ici-bas la vie pendant le sommeil et l'immortalité pendant la vie.

Le genre humain étant toujours tourmenté du problème de ses idées premières, j'ai pensé qu'il avait droit au regard de chacun de ses membres sur ces intéressantes questions. Il faut donc les traiter, les agiter et sans cesse les placer sous de nouveaux jours, jusqu'à ce qu'il se rencontre un homme dont la manière de voir et de peindre, plus

conforme à la nature des choses, ou du moins à la nôtre, satisfasse mieux aux conditions du problème, et donne enfin quelque repos à l'esprit humain.

Mais, pour cela, il ne faut pas viser à la nouveauté ; il vaut mieux, quand on écrit sur des objets métaphysiques, se rencontrer avec les bons esprits que de se présenter seul et de parler en son propre nom. Les récits d'un voyageur qui revient seul d'une terre inconnue passent longtemps pour des fables.

Je finirai par deux observations importantes : l'une, que la métaphysique, n'étant que l'usage le plus délié de l'esprit, s'appliquant à tout et n'ayant pas de département particulier, ne diffère pas de l'esprit analytique et n'est point une science. Le métaphysicien n'est pas chargé spécialement d'expliquer les difficultés, mais de les exposer nettement. Par exemple, ce n'est point la nature du mouvement et de la matière, mais les lois de l'un et les propriétés de l'autre, que le métaphysicien considère ; il distingue entre les idées simples et les idées mixtes, entre les notions absolues et les notions relatives ; il sait, par exemple, que le mouvement est absolu et que la vitesse est relative ; que la figure et les grandeurs sont relatives, et que les limites sont absolues ; qu'en touchant un corps, c'est réellement lui qu'on touche, parce que, si les limites sont le lieu où finit le corps,

elles sont aussi le lieu où il commence. Ainsi, quoique nous ne touchions que les formes des corps à travers les formes de nos doigts, l'existence des corps et la nôtre n'en sont pas moins réelles : il y a contact de limite à limite. Si l'œil ne reçoit que des images, si le toucher ne manie que des surfaces ou ne perçoit que des formes, la réunion des deux sens nous fait concevoir la *figure*, mot composé d'*image* et de *forme*. Si la pointe d'une aiguille nous pique, elle peut offrir un appui spacieux et commode à un animal d'une petitesse proportionnée. Le métaphysicien conclut donc que les figures des corps sont en nous et que leurs limites sont en eux. Flambeau du langage et de tous les arts, la métaphysique éclaire, indique et ne fait pas; elle s'exerce sur tout, mais elle dépend encore plus des progrès de l'esprit et des langues que du perfectionnement des arts et des sciences, et voilà pourquoi il y a eu des métaphysiciens dans tous les temps. C'est surtout aux époques où l'on avait plus de subtilité que de savoir, et plus d'imagination que d'expérience, que florissait le pyrrhonisme; il naquit des avances de l'esprit sur la science, car, pour douter de tout, il suffit d'avoir beaucoup d'esprit et de ne rien savoir.

La seconde observation, c'est que, quoique j'aie personnifié le sentiment, c'est l'homme seul que j'ai prétendu peindre. Qu'on le considère

comme une enveloppe animée ou comme une âme enveloppée, je dis nettement que je ne reconnais de *personne* dans l'homme que l'homme même.

En dernier résultat, nos ouvrages ne sont que des machines; mais les animaux sont des personnes, et par conséquent des puissances animées. Or il n'y a et ne peut y avoir de puissance animée purement passive. Tout être qui sent *reçoit et perçoit* : il est donc passif et actif dans la même opération. Réduire l'homme à la faculté de sentir, ce n'est donc pas le restreindre; mais, il faut en convenir, quand l'homme passe des perceptions aux notions et des sensations aux idées, en un mot, quand il pense et se détermine, il est encore plus actif. Toute action des corps sur les sens est toujours suivie d'une réaction du sentiment; mais, si l'animal reçoit un coup trop violent, il meurt sans l'avoir senti. Alors il n'y a point de réaction : l'animal a été purement passif. Les philosophes qui disent que l'animal ne fait que sentir, et que par conséquent il est machine, et ceux qui, pour les réfuter, avouent que, si l'homme, par exemple, ne faisait que sentir, il ne serait en effet qu'une machine, se trompent également.

MAXIMES ET PENSÉES

ANECDOTES ET BONS MOTS

Religion.

TACITE a parlé en vrai philosophe quand il a dit qu'il valait mieux croire en Dieu que d'en discourir : *Sanctius ac reverentius videtur de existentia Dei credere quam scire.*

Il n'y a, dans le fond, qu'une religion sur la terre : *c'est le rapport de l'homme à Dieu*, comme il n'y a qu'un métal appelé *argent;* mais chaque nation marque ce métal à son coin, ce qui fait les différentes monnaies. Il en est de même des langues, qui diffèrent entre elles quoiqu'il n'y ait qu'une parole. Comment appliquer la mesure de fixité aux cultes et aux langues? comment trouver leur côté universel?

L'univers est composé de cercles concentriques ordonnés les uns autour des autres et qui se répondent tous avec une merveilleuse harmonie, depuis l'insecte et l'homme, depuis l'atome et le soleil, jusqu'à l'être unique, éclatant et mystérieux qui leur sert de centre, et qui est le *moi* de l'univers.

On a eu des prêtres constitutionnels, mais on ne peut pas avoir une religion constitutionnelle.

L'idée fondamentale de la religion juive, c'est que Dieu a préféré les Juifs à tous les peuples. Par cette idée seule, Moïse éleva un mur d'airain entre sa nation et toutes les nations; il fit plus, il dévoua ce malheureux peuple à une véritable excommunication de la part de l'univers, et ce qui est admirable, c'est que, par cette haine universelle, il lui assura l'immortalité. L'amour ou même l'indifférence des autres peuples auraient fait disparaître les Juifs depuis longtemps, puisqu'ils se seraient fondus par les mariages, par l'effet des conquêtes, par les dispersions; mais cette haine du genre humain les a conservés, et c'est par elle qu'ils sont effectivement impérissables.

Les Juifs disaient à Dieu : « Seigneur, faites tout pour les vivants, car vous n'avez rien à atten-

dre des morts : *Non mortui laudabunt te, Domine.* »

Un peu de philosophie écarte de la religion, et beaucoup y ramène. Bacon a dit ceci de la religion, et il a voulu faire entendre que, lorsqu'on revient à elle, c'est qu'elle nous rappelle par son côté politique.

De nos jours, si le pouvoir absolu d'un seul s'établit en France, la philosophie opposera moins de digues à la tyrannie que la religion.

J'ai vu un homme qui ne croyait pas en Dieu, et qui était une véritable providence pour tout ce qui l'environnait. Je n'ai vu que celui-là.

La dévote croit aux dévots, l'indévote aux philosophes; mais toutes deux sont également crédules.

A mesure que la philosophie se propage, les cérémonies pour les morts diminuent, et la croyance d'une autre vie s'affaiblit. Voilà pourquoi on a donné le nom de *superstition* à cet article des croyances religieuses qui fait que nous croyons nous survivre; et, cet article étant le plus important, il a donné son nom aux crédulités de tout genre.

Superstitiosos vocabant illos qui se sibi esse superstites credebant.

L'homme sage, en fait de religion, ne doit être ni superstitieux ni impie.

Les poètes nous ont plus intéressés en donnant aux dieux les faiblesses humaines que s'ils avaient donné aux hommes les perfections des dieux.

L'incrédule se trompe sur l'autre vie ; le croyant se trompe souvent sur celle-ci.

La plupart de nos impies ne sont que des dévots révoltés.

Le martyr d'une vieille religion a l'air d'un entêté ; le martyr d'une religion nouvelle a l'air d'un inspiré.

Les visions ont un heureux instinct : elles ne viennent qu'à ceux qui doivent y croire.

Philosophie.

La mémoire se contente de tapisser en drapeaux ; mais l'imagination s'entoure des tentures des Gobelins.

La mémoire est toujours aux ordres du cœur.

Les méthodes sont les habitudes de l'esprit et les économies de la mémoire.

L'identité du but est la preuve du sens commun parmi les hommes ; la différence des moyens est la mesure des esprits, et l'absurdité dans le but est le signe de la folie.

Les enfants crient ou chantent tout ce qu'ils demandent, caressent ou brisent tout ce qu'ils touchent, et pleurent tout ce qu'ils perdent.

La raison est historienne, mais les passions sont actrices.

Il y aura toujours deux mondes soumis aux spéculations des philosophes : celui de leur imagination, où tout est vraisemblable et rien n'est vrai, et celui de la nature, où tout est vrai sans que rien paraisse vraisemblable.

On n'a pas le droit d'une chose impossible.

On peut dire que Locke et Condillac, l'un plus occupé à combattre des erreurs et l'autre à établir des vérités, manquaient également tous deux du

secret de l'expression, de cet heureux pouvoir des mots qui sillonne si profondément l'attention des hommes en ébranlant leur imagination.

La nature a fait présent à l'homme de deux puissants organes : de la digestion et de la génération. Par l'un elle a assuré la vie à l'individu, par l'autre l'immortalité à l'espèce ; et tel est en nous le rôle de l'estomac que les pieds et les mains ne sont pour lui que d'industrieux esclaves, et que cette tête elle-même dont nous sommes si fiers n'est qu'un satellite plus éclairé : c'est le fanal de l'édifice.

On peut diviser les animaux en personnes d'esprit et en personnes à talent : le chien, l'éléphant, par exemple, sont des gens d'esprit ; le rossignol et le ver à soie sont des gens à talent.

Nous sommes le seul animal qui soit surpris de l'univers, et qui s'étonne tous les jours de n'en être pas plus étonné. La surprise, chez les animaux, ne roule que sur l'apparition de quelque objet inconnu, et se termine brusquement par l'épouvante ou la fuite, et, à la longue, par la familiarité ou l'oubli. Chez nous la surprise est mère de la réflexion ; elle se termine par la méditation, et nous conduit souvent à des découvertes par l'heu-

reux tourment de la pensée. L'étonnement même que nous cause notre faiblesse est un signe de génie : car se sentir petit est une marque de grandeur, comme se sentir coupable est une marque de vertu. Enfin, nous sommes à la fois étonnants et étonnés; les animaux ne sont qu'étonnants.

On ne fait point l'histoire de la nature. Si je mettais chaque jour un masque, celui qui aurait dessiné tous mes masques n'aurait pas encore fait mon portrait.

L'admirable nature a voulu que ce que les hommes ont de commun fût essentiel, et ce qu'ils ont de différent peu de chose : il est vrai que ce qu'ils ont de différent change beaucoup ce qu'ils ont de semblable.

L'homme est le seul animal qui fasse du feu, ce qui lui a donné l'empire du monde.

Ceux qui demandent des prodiges ne se doutent pas qu'ils demandent à la nature l'interruption de ses prodiges.

Nos besoins sont fondés sur les proportions. Ce monde étant une harmonie, et par conséquent tout fondé sur les proportions, la *sensibilité*, dans le sens

de pitié, n'est entrée pour rien dans le plan de la nature.

Nous sommes trop heureux que les animaux, déjà séparés par la forme, n'aient pas la parole, car, s'ils communiquaient d'idées et de sentiments avec nous, s'ils parlaient, l'humanité nous empêcherait de les manger. On ne peut même se résoudre à tuer les animaux qui entrent en communication plus intime avec nous, comme le chien. Si vous tuez la poule d'un paysan, un écu le satisfait; mais, si vous tuez son chien, il n'y a pas de compensation : un écu serait un outrage de plus.

La vie étant un tout, c'est-à-dire ayant un commencement, un milieu et une fin, il n'importe pas qu'elle soit longue ou courte ; il importe seulement qu'elle ait ses proportions. On ne peut donc se plaindre que d'une mort prématurée, qui arrive avant la fin de la vie : une telle mort n'est pas en effet la fin, mais l'interruption de la vie.

Il fallait nécessairement que la nature donnât la durée à l'individu ou à l'espèce. Elle a suivi le premier plan pour les globes et le soleil, et le second pour les animaux et les plantes. Or, dans ce cas-ci, il fallait bien que les formes individuelles

fussent passagères pour que l'immortalité restât à l'espèce.

Je lis toujours avec fruit Hippocrate, Boerhaave et Bordeu : comme ils ont affaire à la matière vivante, ils sont, par le spectacle des causes finales, toujours plus près de la difficulté.

La nécessité métaphysique est qu'une chose est telle que son contraire est impossible, comme deux et deux font quatre. La nécessité physique est l'existence actuelle des choses : il est nécessaire que le soleil brille ; la nécessité morale est dans les choses qui ne sauraient être autrement : il est moralement nécessaire qu'une mère aime ses enfants.

Il est une foule de philosophes, gens de peu de nom dans ces matières, esprits aventureux, qui traitent la nature non avec cette ardeur mêlée de respect qui distingue le véritable amant digne de ses faveurs, mais en hommes indiscrets, qui ne cherchent que la nouveauté, la vogue et le bruit, et déshonorent trop souvent l'objet de leurs hommages.

Le vrai philosophe est celui qui se place, par le seul effort de sa raison, au point où le commun des hommes n'arrive que par le bienfait du temps.

Dans le monde, celui-là est un vrai philosophe qui pardonne à la société son défaut de fortune avec autant de calme qu'un tel, riche banquier, pardonne son défaut d'esprit à la nature.

La fortune de Voltaire maintint l'équilibre de son existence. Voyez *le Mondain*. Rousseau offre, au contraire, un grand défaut d'équilibre entre son talent et sa fortune. L'un convenait à un grand empire; l'autre à une petite ville, où la pauvreté peut être une vertu. Mais, par une bizarrerie que les seules passions expliquent, l'un vécut à Genève, et l'autre à Paris : l'un voulut jouir fastueusement de sa fortune chez un petit peuple, et l'autre étonner une grande nation du spectacle de sa farouche pauvreté. Ce n'est pas là de la véritable philosophie.

Rousseau a fait graver à la tête de ses œuvres politiques un satyre qui s'approche d'un flambeau, et il lui crie : *Satyre, n'approche pas, car le feu brûle :* en quoi il a mal expliqué son allégorie, car le satyre, étant encore loin, n'est frappé que de la lumière. Il fallait donc lui crier : *N'approche pas, car la lumière brûle ;* et c'est de quoi il s'agissait. Nos philosophes ont donc jeté la lumière à nos satyres sans songer qu'elle brûle.

Si cette parole d'un sage : *Quand tu doutes abstiens-toi,* est la plus belle maxime de la morale, elle est aussi la première en métaphysique.

La métaphysique ne résout pas certaines difficultés, mais elle les expose mieux en les mettant sous un plus grand jour. Le commun des hommes voit des taches dans la lune ; un télescope nous met en état de compter, de dessiner ces taches, sans nous en expliquer la nature. La métaphysique rend donc la visière plus nette, et voilà tout.

Les philosophes n'ont négligé aucune des routes de l'erreur, expliquant tantôt des apparences par des réalités, et tantôt des réalités par des apparences. Cicéron avait remarqué qu'il n'y avait rien de si absurde qui n'eût déjà été dit par quelque philosophe.

Les philosophes sont plus anatomistes que médecins : ils disèquent et ne guérissent pas.

On ne déraisonne jamais mieux que lorsqu'on a beaucoup de raison à perdre ; comme on ne se ruine jamais mieux que lorsqu'on a beaucoup de fortune.

Le plus bel artifice de l'esprit humain, qui con-

siste à créer des termes collectifs, a été la cause de presque toutes ses erreurs.

A parler métaphysiquement, le temps n'est point un vieillard, ce n'est point un fleuve : tous ces emblèmes ne conviennent qu'au grand mouvement, par qui tout est éternellement détruit et reproduit dans l'univers. Le temps serait plutôt l'urne qui livre passage aux eaux du fleuve et reste immobile : rivage de l'esprit, tout passe devant lui, et nous croyons que c'est lui qui passe.

Chacun sait que la vieillesse fait plus de demandes à la mémoire qu'à l'imagination : de là vient que le talent dans sa force cherche à émouvoir les hommes, et que dans son déclin il n'arrive qu'à les peindre. Il faut donc préparer dans sa jeunesse cette ressource à l'arrière-saison.

Sans la mémoire, le sentiment sollicité par l'imagination n'aurait fait à chaque instant que se heurter contre l'univers ; mais les sensations et les idées, qui ne sont d'abord que des éclairs, la mémoire les change en lumière douce et continue.

Il faut que la raison rie, et non se fâche. On sait l'usage que Socrate faisait de l'ironie. Pascal a mêlé les deux manières. Dieu lui-même, après qu'il eut

condamné Adam au travail et à la famine, lui fait une ironie : « Voilà donc Adam devenu une espèce de dieu. *Ecce factus sicut unus ex nobis.* »

Ce qui fait qu'un sauvage ne se plaît pas dans nos villes, c'est qu'il n'attache aucune importance à l'opinion : car, s'il y en attachait, il supporterait bientôt toutes nos chaînes, puisqu'il porterait déjà la première et la plus lourde. On a vu des matelots devenus sauvages ne vouloir jamais revenir à l'etat social, et on n'a pas vu un seul sauvage qui ne soit retourné chez les siens à la première occasion, quelque agrément qu'on lui procurât parmi nous.

Voyez les fruits qui tombent avant le temps : ils ont une fausse maturité, une fausse couleur, une douceur fausse, qui nous trompent. Les fruits qui doivent passer par toutes les périodes de la belle saison ont une verdeur et une âpreté qui contrastent avec ceux que je viens de peindre.

Voyez aussi les enfants qui meurent avant de devenir hommes : ils mûrissent tout à coup ; leurs gestes, leurs paroles, leurs regards, sont d'un autre âge ; ils étonnent souvent par une tournure morale qui n'a plus rien de l'enfance. Au contraire, ceux qui doivent arriver à l'état d'homme ont une enfance longue et turbulente. Et, pour compléter

l'analogie, les parents abandonnent leurs enfants quand ils sont grands, et les arbres leurs fruits quand ils sont mûrs.

Rien n'étonne quand tout étonne : c'est l'état des enfants.

L'homme fut placé sur le seuil de la vie comme devant un carrefour, les animaux comme devant une seule route : raison pourquoi nous sommes capables de doute et coupables de fourberie, les animaux exempts de l'un et de l'autre et toujours incorruptibles.

Les sots, les paysans et les sauvages se croient bien plus loin des bêtes que le philosophe.

Le mouvement entre deux repos est l'image du présent entre le passé et l'avenir. Le tisserand qui fait sa toile fait toujours ce qui n'est pas.

De même que ce sont les images des objets, et non les objets mêmes, qui frappent nos yeux, ainsi nos âmes sont frappées des opinions qu'on a des choses, et non des choses mêmes.

La nature n'ayant plus rien de nouveau à offrir à l'homme qui pense et qui vieillit, et la société

encore moins, il ne doit demander que l'air et l'eau, le silence et l'absence, quatre éléments de la vie, quatre choses sans goût et sans reproche.

La paresse n'est, dans certains esprits, que le dégoût de la vie ; dans d'autres, c'en est le mépris.

Oui, tout est destiné à l'oubli, à ce tyran muet et cruel qui suit la gloire de près et dévore à ses yeux ses amants et ses favoris. Que dis-je ? La gloire elle-même n'étant que du bruit, c'est-à-dire de l'air agité, elle flotte comme l'atmosphère autour du globe, et son cours change et souffle sans cesse, promenant les noms et les renommées et finissant par les disperser.

Les philosophes se sont trompés sur le peuple et sur les grands. Ils ont pensé que les petits s'éclaireraient, et que les grands ne s'éclaireraient point.

Il y a deux grandes traditions dans l'antiquité qu'on n'a pas assez remarquées : Satan, le premier des anges, veut détrôner son bienfaiteur; le fruit de la science du bien et du mal donne la mort. L'une enseigne que l'ingratitude est inhérente à tout être créé, l'autre que les lumières ne rendent pas les peuples heureux.

Morale.

La morale élève un tribunal plus haut et plus redoutable que celui des lois. Elle veut non seulement que nous évitions le mal, mais que nous fassions le bien ; non seulement que nous paraissions vertueux, mais que nous le soyons : car elle ne se fonde pas sur l'estime publique, qu'on peut surprendre, mais sur notre propre estime, qui ne nous trompe jamais.

La morale est, comme le corps politique lui-même, fondée sur l'homogénéité : car il n'y a point de morale de l'homme à la bête, ni de l'homme à Dieu. Entre animaux, elle serait fondée sur l'animalité ; entre des anges, sur la spiritualité ; entre hommes elle le serait sur l'humanité, mère de toutes les vertus, car elle conduit d'abord à la justice et ensuite à la bienfaisance.

Il y a certaines questions en morale auxquelles un homme sage et sûr de sa conscience ne doit jamais répondre La loi est écrite sur le frontispice de l'édifice social ; elle garde les portes et les avenues, et ne connaît ni acception ni exception. Il est pourtant, dans l'édifice de la morale et des lois,

un asile secret que j'appellerais volontiers *le tribunal de la conscience*, dont la vertu seule connaît le chemin, et que la multitude doit à jamais ignorer.

Ce serait un crime que de montrer à l'étranger le plan de nos fortifications : il aurait alors la clef du royaume. Je ne montrerai donc pas le chemin couvert et la porte secrète de ce sanctuaire écarté où se jugent les délicatesses de la morale, les perplexités de la justice, et tous les problèmes pour lesquels Thémis n'a pas de balances : car, si on les montrait, l'avide intérêt et tous les sophismes des passions forceraient bientôt la porte et violeraient la conscience dans son dernier asile.

Il n'y a qu'une morale, comme il n'y a qu'une géométrie ; ces deux mots n'ont point de pluriel. La morale est fille de la justice et de la conscience ; c'est une religion universelle.

Ce qu'il faut éviter en morale, c'est de placer la vertu dans des actes indifférents, comme le jeûne, le cilice, les austérités : tout cela ne peut pas être utile aux autres hommes.

On a distingué les vertus en deux classes : celles qui ne sont utiles qu'à nous, comme la tempérance, la prudence, la vigilance, et celles qui sont utiles

aux autres, comme la justice, la bienfaisance, le dévouement Ce qui n'est utile qu'à nous n'est pas une vertu, en ce sens qu'un homme solitaire ne peut être vertueux ni vicieux ; mais, dans la société, un homme prudent, tempérant, vigilant, en est plus propre à être bon père de famille, bon soldat, bon magistrat, et c'est en ce sens que ces qualités personnelles deviennent des vertus.

Malheureusement il y a des vertus qu'on ne peut exercer que quand on est riche.

Il faut se proposer d'être toujours vrai dans toutes ses paroles, parce que ce plan invariablement suivi nous élève à nos propres yeux, et parce qu'il nous rend discrets : une vertu en amène une autre. La dissimulation ne doit pas passer le silence.

Le spectacle des méchants a fait les gens de bien, comme celui du ridicule a fait les gens de goût : *jura inventa metu injusti.*

Celui-là est toujours libre qui fait, quoique forcé, les choses dont il a besoin, comme un valet sert pour vivre ; mais celui-là est esclave, qui est contraint de faire ce dont il n'a aucun besoin.

Quand on a raison vingt-quatre heures avant le commun des hommes, on passe pour n'avoir pas le sens commun pendant vingt-quatre heures.

La fatalité ou prédestination est dans les choses, et non dans nous. Il est fatal que tout corps qui passera sur telle pente glisse et tombe; mais il ne l'est pas que tel homme y passera.

La peur est la plus terrible des passions, parce qu'elle fait ses premiers efforts contre la raison; elle paralyse le cœur et l'esprit.

La distraction tient à une grande passion ou à une grande insensibilité.

Se révolter contre les maux inévitables et souffrir ceux qu'on peut éviter, grand signe de faiblesse. Que dire d'un homme qui s'impatiente contre le mauvais temps et qui souffre patiemment une injure?

Songez que ce grand est sujet à toutes vos petites passions : timide ou insolent, avare ou faux, comme vous. Où réside donc cette grandeur? Chez vous, et non chez lui. La grandeur d'un homme est comme sa réputation : elle vit et respire sur les lèvres d'autrui.

Parmi les malveillants, qui disent étourdiment le mal dont ils ne sont pas sûrs, il y a des *amis discrets,* qui taisent *prudemment* le bien qu'ils savent.

A la cour on ne se passe rien, et on dissimule tout : ce qui fait qu'on vise à un grand goût, et qu'on arrive à une grande politesse. Les hommes forts en tous genres ne font que fournir des modèles à un homme de cour ; de là vient cette légère teinte d'universalité qui constitue l'esprit de cour

Ce qui fait que les gens du monde sont à la fois médiocres et fins, c'est qu'ils s'occupent beaucoup des personnes et fort peu des choses : c'est le contraire dans les hommes d'un ordre plus élevé.

Les gens du monde emploient mieux leurs loisirs que leur temps; les pauvres n'ont pas de loisirs.

Il ne faut pas dire : *Mon esprit, ma figure, ne m'ont servi de rien*, dites plutôt : *Mon esprit, ma figure, ne m'ont conduit à aucun malheur*, et félicitez-vous au lieu de vous affliger : ces dons ne vous ont pas nui, ils ont fait plus que vous servir. J'en appelle à cette Maintenon qui écrivait: *Le bien qu'on dit aujourd'hui de mon esprit, on l'a dit autrefois de*

mon visage. Elle ne trouva qu'afflictions d'esprit au comble des grandeurs. L'expérience est donc faite, et, en vérité, le dégoût ou l'ennui attaché aux succès peut entrer en comparaison avec l'amertume d'un revers.

Les passions se font différentes issues : on voit des hommes non seulement avouer leurs vices, mais s'en vanter, et d'autres les cacher avec soin ; les uns cherchent des compagnons et les autres des dupes. Le plus grand égoïste n'est pas toujours celui qui convient de son égoïsme ; comme le plus gourmand n'est pas celui qui se récrie sur un bon plat, mais celui qui le savoure et qui se tait de peur que tout le monde ne lui en demande.

Il est certain que la possession d'une chose en donne des idées plus justes que le désir : d'où il résulte que le soldat et le voleur sont plus courageux que le propriétaire. L'homme a plus d'ardeur pour acquérir que pour conserver.

Ce qui maintient le peu d'honnêteté et de morale publique qui brille encore en ce monde, c'est qu'un coquin ne veut pas passer pour tel, et qu'il appelle ainsi un autre coquin comme lui. Tout serait perdu s'il osait dire tout haut : *Je suis un coquin*. Cette pudeur n'est point hypocrisie.

Les hommes ont rangé sur la même ligne ceux dont ils se font une grande idée, ceux qui leur donnent de grandes idées, et ceux qui ont fait de grandes choses ou opéré de grands événements.

Il y a des hommes si faciles à préoccuper, si indifférents sur leur jugement, et si entêtés d'ailleurs, qu'ils finissent par mettre leur probité à douter de celle des autres.

Rien ne rend misérable comme de se conduire dans un état par les règles et les principes ou données d'un autre état Un sauvage qui aurait nos lumières, un citoyen qui aurait l'ignorance du sauvage, seraient également malheureux.

Quand on se propose un but, le temps, au lieu d'augmenter, diminue.

Tout le monde s'agite pour trouver enfin le repos ; mais il y a des hommes si paresseux qu'ils mettent le but au début.

Ce qu'il y a d'horrible en général dans ce monde, c'est que nous cherchions avec une égale ardeur à nous rendre heureux et à empêcher les autres de l'être. Beaucoup d'hommes lancent sur nous autant de traits que de regards

C'est un grand effet de la providence que le bonheur des enfants : car, si ce monde était une bonne chose, ce sont ceux qui n'y comprennent rien qui seraient le plus à plaindre.

Il faut de si bonnes raisons pour vivre, qu'il n'en faut pas pour mourir.

L'ambition et la volupté ont souvent le même langage. César avouait, au faîte des grandeurs humaines, que les prières lui *chatouillaient l'oreille*. J'ai connu une femme qui disait à son amant : *Ah! sollicitez moi bien!* Les princes parvenus jouissent mieux de l'empire que les princes héréditaires.

Il faut faire, pour valoir quelque chose en ce monde, ce qu'on peut, ce qu'on doit et ce qui convient.

J'ai connu un grand seigneur qui s'occupait beaucoup des vols qu'on faisait chez lui : « Un tel me vole tant, disait-il, tel autre tant, et tous ensemble tant ; mais je les garde, j'en prendrais peut-être de pires. Au reste, je suis assez riche pour aller jusqu'au bout ; mon fils s'arrangera comme il voudra. » C'est Louis XV qui disait : « La monarchie durera autant que moi ; je plains bien mon successeur » :

dernier degré de l'insouciance et de l'égoïsme.

Il faut avoir l'appétit du pauvre pour jouir de la fortune du riche, et l'esprit d'un particulier pour jouir comme un roi.

On a de la fortune sans bonheur, comme on a des femmes sans amour.

Il y a des gens qui n'ont de leur fortune que la crainte de la perdre.

Il est bien triste d'en être à désirer *le nécessaire* comme une chose sans laquelle on est malheureux, et avec laquelle on n'est point heureux.

L'avare manque autant de ce qu'il a que de ce qu'il n'a pas. C'est l'homme haïssable par excellence. Un riche qui ne fait pas de bien sans être avare est un soleil qui aurait perdu sa lumière.

Si le riche n'était libéral que comme la terre, qu'il n'accordât rien qu'au travail, il passerait pour dur.

Rien de si affreux que d'être riche sans vertus.

Quand un homme vaut mieux que ce qu'il pos-

sède, il faut qu'il soit bien pauvre ; et voilà pourquoi les riches paraissent valoir si peu, et d'où vient la faveur des philosophes pour les pauvres.

La nature, ayant à créer un être qui convînt à l'homme par ses proportions physiques, et à l'enfant par son moral, résolut le problème en faisant de la femme un grand enfant.

Le cœur est la partie infinie de l'homme ; l'esprit a ses limites : on n'aime pas Dieu de tout son esprit, on l'aime de tout son cœur. J'ai remarqué que les gens qui manquent de cœur, et le nombre en est plus grand qu'on ne croit, ont tous un amour-propre excessif, une certaine pauvreté dans l'esprit, car le cœur rectifie tout dans l'homme ; qu'ils sont jaloux et ingrats, et qu'il ne s'agit que de les obliger pour s'en faire des ennemis.

L'amour est un larcin que l'état de nature fait à l'état social.

L'amour, qui vit dans les orages et croît souvent au sein des perfidies, ne résiste pas toujours au calme de la fidélité.

Pourquoi l'amour est-il toujours si mécontent de lui, et pourquoi l'amour-propre en est-il tou-

jours si content ? C'est que tout est recette pour l'un, et que tout est dépense pour l'autre.

Les jeunes gens auprès des femmes sont des riches honteux, et les vieillards des pauvres effrontés.

On corrompt la fille innocente avec des propos libres, et l'amour délicat séduit la femme galante : fruit nouveau pour l'une et l'autre.

« Revenez, écrivait une femme peu chrétienne à son amant ; si j'avais pu aimer un absent, j'aurais aimé Dieu. » Cette femme faisait de Dieu un homme ; il est toujours présent.

Rien ne prouve plus le peu d'estime que les hommes ont pour leur espèce que le mépris involontaire qu'ils témoignent aux acteurs, et en général à tous ceux qui les amusent et qui servent leurs plaisirs ; et la plupart des hommes donnent pour raison de leur mépris pour une femme qu'ils l'ont eue.

L'amour-propre, en amour ou dans le malheur, prie toujours maladroitement : car il parle toujours de lui-même à l'objet aimé, et de services rendus, au lieu de bienfaits reçus, à la puissance qu'il implore.

L'amour, dans l'état social, n'a peut-être de raisonnable que sa folie.

Il naît plus d'hommes que de femmes en Europe, et, sans la guerre, les femmes y seraient condamnées à l'infidélité. Dans un pays où il y aurait plus de femmes que d'hommes, beaucoup seraient condamnées à la fidélité.

Pourquoi préfère-t-on pour sa fille un sot qui a un nom et un état à un homme d'esprit? C'est que les avantages du sot se partagent, et que ceux de l'esprit sont incommunicables : un duc fait une duchesse; un homme d'esprit ne fait pas une femme d'esprit.

Semblables aux chevaliers errants, qui se donnaient une maîtresse imaginaire, et se la figuraient si parfaite qu'ils la cherchaient toujours sans la trouver, jamais les grands hommes n'ont eu qu'une théorie d'amitié.

L'amitié entre le monarque et le sujet doit toujours trembler, comme cette nymphe de la fable, que Jupiter ne s'oublie un jour et ne lui apparaisse environné de foudres et d'éclairs.

On sait par quelle fatalité les grands talents sont,

pour l'ordinaire, plus rivaux qu'amis ; ils croissent et brillent séparés de peur de se faire ombrage : Les moutons s'attroupent, et les lions s'isolent.

Sur dix personnes qui parlent de nous, neuf en disent du mal, et souvent la seule personne qui en dit du bien le dit mal.

C'est de la familiarité que naissent les plus tendres amitiés et les plus fortes haines.

Un jeune homme très connu avant la Révolution, s'étant poussé dans le monde, profitait d'une circonstance heureuse pour envoyer quelque secours à son père, et recommandait le secret à un ami qui l'aidait en cela, parce que, disait-il, dans un siècle si corrompu, le malheur d'avoir un père pauvre pouvait lui faire plus de tort que sa piété filiale ne lui faisait honneur.

Énée est le héros de la piété filiale pour avoir lui-même porté son père sur ses épaules à travers les flammes ; mais il ne le serait pas s'il l'eût fait porter par des esclaves. On est héros quand on fait un sacrifice immense à son roi où à sa patrie. On peut être un grand roi, un grand homme, un grand général, sans être héros.

L'homme modeste a tout à gagner, et l'orgueilleux a tout à perdre : car la modestie a toujours affaire à la générosité, et l'orgueil à l'envie.

Le mépris doit être le plus mystérieux de nos sentiments.

En général, l'indulgence pour ceux qu'on connaît est bien plus rare que la pitié pour ceux qu'on ne connaît pas.

Les sots devraient avoir pour les gens d'esprit une méfiance égale au mépris que ceux-ci ont pour eux.

L'envie qui parle et qui crie est toujours maladroite ; c'est l'envie qui se tait qu'on doit craindre.

Si les gens de la cour pensent et s'expriment plus finement que les autres hommes, c'est qu'on y est sans cesse forcé de dissimuler sa pensée et ses sentiments.

Un bon esprit paraît souvent heureux, comme un homme bien fait paraît souvent adroit.

Que pouvait faire le bon sens dans un siècle malade de métaphysique, où l'on ne permettait

plus au bonheur de se présenter sans preuves?

Tout homme qui s'élève s'isole ; et je comparerais volontiers la hiérarchie des esprits à une pyramide. Ceux qui sont vers la base répondent aux plus grands cercles et ont beaucoup d'égaux ; à mesure qu'on s'élève, on répond à des cercles plus resserrés ; enfin, la pierre qui surmonte et termine la pyramide est seule et ne répond à rien.

Politique.

La politique est comme le sphinx de la fable : elle dévore tous ceux qui n'expliquent pas ses énigmes.

La puissance est la force organisée, l'union de l'organe avec la force. L'univers est plein de forces qui ne cherchent qu'un organe pour devenir puissances. Les vents, les eaux sont des forces ; appliqués à un moulin ou à une pompe, qui sont leurs organes, ils deviennent puissance.

Cette distinction de la force et de la puissance donne la solution du problème de la souveraineté dans le corps politique. Le peuple est force, le gouvernement est organe, et leur réunion consti-

tue la puissance politique. Sitôt que les forces se séparent de leur organe, la puissance n'est plus. Quand l'organe est détruit, et que les forces restent, il n'y a plus que convulsion, délire ou fureur ; et, si c'est le peuple qui s'est séparé de son organe, c'est-à-dire de son gouvernement, il y a révolution.

La souveraineté est la puissance conservatrice. Pour qu'il y ait souveraineté, il faut qu'il y ait puissance. Or la puissance, qui est l'union de l'organe avec la force, ne peut résider que dans le gouvernement. Le peuple n'a que des forces, comme on l'a dit, et ces forces, bien loin de conserver, lorsqu'elles sont séparées de leur organe, ne tendent qu'à détruire ; mais le but de la souveraineté est de conserver : donc la souveraineté ne réside pas dans le peuple, donc elle réside dans le gouvernement.

La terre est le plan sur lequel le corps politique se dessine. Pour qu'un État parvienne à son plus haut point de grandeur relative, il faut qu'il y ait équation entre la population et le territoire. Dans l'Amérique septentrionale, le territoire l'emporte sur la population, et l'État n'a point encore acquis son plus haut degré de puissance. En Europe, où il y a équation parfaite entre les territoires et les

populations, les États sont parvenus à leur plus haut point de puissance. A la Chine, où la population est en excès et le territoire en défaut, l'État est sur son déclin.

Les corps politiques recommencent sans cesse; ils ne vivent que de remèdes.

On ne jette pas brusquement un empire au moule.

La loi est la réunion des lumières et de la force. Le peuple donne les forces, et le gouvernement donne les lumières.

Le corps politique est comme un arbre : à mesure qu'il s'élève, il a autant besoin du ciel que de la terre.

Un peuple sans territoire et sans religion périrait, comme Antée, suspendu entre le ciel et la terre.

Les droits sont des propriétés appuyées sur la puissance. Si la puissance tombe, les droits tombent aussi.

Annuler les différences, c'est confusion; déplacer

les vérités, c'est erreur; changer l'ordre, c'est désordre. La vraie philosophie est d'être astronome en astronomie, chimiste en chimie et politique dans la politique.

La raison se compose de vérités qu'il faut dire et de vérités qu'il faut taire.

Il faut au peuple des vérités usuelles, et non des abstractions.

L'or est le souverain des souverains.

Les souverains ne doivent jamais oublier que, le peuple étant toujours enfant, le gouvernement doit toujours être père.

Il en est de la personne des rois comme des statues des dieux : les premiers coups portent sur le dieu même, les derniers ne tombent plus que sur un marbre défiguré.

La guerre est le tribunal des rois, et les victoires sont ses arrêts.

Les coups d'autorité des rois sont comme les coups de la foudre, qui ne durent qu'un moment; mais les révolutions des peuples sont comme ces

tremblements de terre dont les secousses se communiquent à des distances incommensurables.

Dans une armée, la discipline pèse comme bouclier et non comme joug.

Le peuple donne sa faveur, jamais sa confiance.

Les peuples les plus civilisés sont aussi voisins de la barbarie que le fer le plus poli l'est de la rouille. Les peuples, comme les métaux, n'ont de brillant que les surfaces.

La philosophie étant le fruit d'une longue méditation et le résultat de la vie entière, ne peut et ne doit jamais être présentée au peuple, qui est toujours au début de la vie.

Il n'est point de siècle de lumière pour la populace : elle n'est ni française, ni anglaise, ni espagnole. La populace est, toujours et en tout pays, la même : toujours cannibale, toujours anthropophage, et, quand elle se venge de ses magistrats, elle punit des crimes qui ne sont pas toujours avérés par des crimes qui sont toujours certains.

Il faut plutôt, pour opérer une révolution, une

certaine masse de bêtise d'une part qu'une certaine dose de lumière de l'autre.

Quand le peuple est plus éclairé que le trône, il est bien près d'une révolution. C'est ce qui arriva en 1789, où le trône se trouva éclipsé au milieu des lumières.

Il faut attaquer l'opinion avec ses armes : on ne tire pas des coups de fusil aux idées.

A propos des agitateurs : Quand Neptune veut calmer les tempêtes, ce n'est pas aux flots, mais aux vents, qu'il s'adresse.

Les coalisés ont toujours été en arrière d'une année, d'une armée et d'une idée.

La *volonté* est une esclave robuste qui est tantôt au service des passions et tantôt au service de la raison; c'est un éréthisme de toutes nos facultés trop souvent produit par les passions, car on ne peut que les concevoir absentes de la volonté, et nous ne voyons que trop souvent la raison abandonnée par elle. L'envie, la cruauté, l'ambition, veulent; la raison prie ou commande. Les femmes abondent en volontés. Un faible éréthisme s'appelle velléité. Quand on est passé de l'âge des

passions et des sensations à celui des idées, on a peu de volontés, et c'est pourtant alors qu'on a la tête politique.

Dans le corps politique, le gouvernement est le moyen et la félicité publique le but. Mais, en démocratie, le moyen et le but étant dans les mêmes mains, le peuple ne s'occupe que du premier : c'est l'état de la France ; il lui faut un maître.

Si on était sûr d'un gouvernement comme de la Providence, à son exemple, il faudrait bien qu'il prît le despotisme.

Le corps politique est une idée multiple, une idée complexe ; il faut bien s'accoutumer à ces sortes d'idées, puisqu'au fond l'homme n'en a pas d'autres. L'homme ne pouvant exister sans la terre, le corps politique ne peut exister sans la terre et l'homme. Un cavalier ne peut se concevoir sans le cheval, et l'équitation ne peut se concevoir sans l'un et l'autre. La forme de la bride est forcée par les proportions de l'homme et du cheval, comme la forme du gouvernement est forcée par les proportions du territoire et de la population.

Quand l'armée dépend du peuple, il se trouve à la fin que le gouvernement dépend de l'armée.

Quand un gouvernement a été assez mauvais pour exciter l'insurrection, assez faible pour ne pas l'arrêter, l'insurrection est alors de droit comme la maladie : car la maladie est aussi la dernière ressource de la nature; mais on n'a jamais dit que la maladie fût un devoir de l'homme.

Quand un empire est grand et les affaires compliquées, si le gouvernement veut que le peuple y soit représenté, il arrive qu'il l'est par les amis de la forme de gouvernement déjà existante, et le peuple les regarde comme ses ennemis, ou qu'il est représenté par les ennemis de la forme existante, et alors il y a révolution.

Dans tout État, les villes frontières ont moins de liberté que les villes de l'intérieur, tant la sûreté est avant la liberté.

Il y a dans le corps politique une gradation de rivalité et d'émulation qui en fait l'harmonie, depuis le manœuvre jusqu'au grand propriétaire, et du simple soldat au maréchal de France. Dans la double hiérarchie des rangs et des fortunes, chacun n'ambitionne que l'homme qu'il a devant soi et qui ne le sépare que d'un degré de dignités ou de la richesse. Cette ambition est très raisonnable; mais les philosophes ont brusquement rapproché les

deux extrêmes en opposant le soldat au général et le manœuvre au propriétaire; ce contre-coup a tout renversé.

L'homme ne jouit jamais d'une liberté plénière, mais seulement d'une liberté de second ordre; par exemple, il est bien libre de manger telle ou telle chose, mais il n'est pas libre de ne pas manger du tout.

Le corps politique a un côté mainmortable; tout y est viager, usufruitier, et voilà pourquoi on disait : *Le roi est toujours mineur,* et le *domaine inaliénable.*

Les philosophes fondent souvent l'égalité sur des rapports anatomiques; ils concluent de ce que les nerfs, les muscles et la configuration extérieure sont les mêmes, que deux citoyens doivent être égaux; mais égal ne signifie pas semblable; le croire est une erreur funeste.

Entre deux hommes tels que Voltaire et un porteur d'eau, c'est ce qu'ils ont de commun qui est admirable et essentiel aux yeux de la nature; ce qu'ils ont de différent est insensible.

Un peuple veut beaucoup, et, par conséquent,

beaucoup de choses contraires à la prospérité du corps politique; car tout peuple est enfant. Si, comme les Juifs, il quitte sa terre pour suivre un chef dans le désert, il faut des prestiges pour le séduire et des miracles pour le sauver. S'il nomme un général ou un roi, il n'y a de politique dans ce grand acte que ce qui est nécessaire et forcé, je veux dire la nomination d'un chef; mais le choix de tel ou tel, s'il est purement volontaire, est ordinairement mauvais.

La crainte, la plus puissante des passions, peut seule assurer l'existence et la durée du corps politique; elle en assure la félicité quand elle est réciproque entre le peuple et le roi : car, si le peuple craint le roi, il n'y a pas de révolte, et, si les rois craignent le peuple, il n'y a pas d'oppression; mais il y a toujours anarchie ou despotisme quand la crainte n'est que d'un côté.

Une sûreté entière, une propriété toujours sacrée de ses biens et de sa personne, voilà la vraie liberté sociale.

La liberté hors de la société n'emporte pas l'idée de sûreté, et celle-ci ne peut se comprendre sans liberté et sans société.

On demande toujours si les rois sont faits pour les peuples, ou les peuples pour les rois; c'est comme si on demandait si les poulets sont faits pour les hommes, ou ceux-ci pour les poulets. La réponse est toute simple : Les peuples sont faits pour le corps politique : car, dans l'État, si le peuple est la portion la plus considérable, le gouvernement est la pièce principale; l'un et l'autre sont faits pour le tout. L'aiguille dans une pendule n'est pas faite pour les roues, ni les roues pour l'aiguille : le tout est fait pour la pendule.

Les comparaisons de troupeaux et de bergers en politique ne valent rien, parce qu'il n'y a pas d'homogénéité : aussi la religion s'est-elle emparée de cette image, parce que c'est un Dieu qui se charge des hommes. Un berger environné de ses moutons n'est autre chose qu'un homme entouré de beaucoup de subsistances : ce n'est pas là l'image de la royauté.

Le corps politique souffre quand les rois font des actes de propriétaire, le propriétaire et le peuple des actes de souverain.

A prince dévot confesseur homme d'État.

Le corps politique a des besoins, des droits et

des pouvoirs, comme je l'ai dit ; mais la correspondance est telle entre ces trois principes que le peuple n'a jamais le droit de ce qu'il ne peut pas : ainsi, de ce qu'il ne peut être assemblé, de ce qu'il ne peut être unanime, il suit qu'il ne peut délibérer, qu'il ne peut élire la forme du gouvernement, et être souverain.

Les États despotiques périssent faute de despotisme, comme les gens fins faute de finesse.

Dans les gouvernements représentatifs, il faut *d'abord* que tous les députés puissent être contenus dans une salle, quelle que soit l'étendue de l'empire ; *en second lieu,* la majorité de la nation peut avoir constamment la minorité dans l'assemblée. Au reste, c'est presque toujours la majorité qui gouverne.

Il y a grande distinction à faire entre la majorité arithmétique et la majorité politique d'un État.

Ils ont rendu l'insurrection constitutionnelle ; mais la fièvre n'est point constitutionnelle dans l'homme : elle est souvent inévitable, mais il faut toujours la repousser.

Il n'y a que la nature qui ait toujours uni le

châtiment et la récompense dans chacune de ses lois : aussi ses préceptes sont des penchants. Le corps social ne peut pas être aussi magnifique : les lois menacent et châtient.

La nature nous condamne à tuer un poulet ou à mourir de faim, c'est là le fondement de nos droits; et voici la généalogie des ressorts politiques : les besoins fondent les droits et les droits fondent les pouvoirs; mais en France on a donné au peuple des pouvoirs dont il n'avait pas le droit, et des droits dont il n'avait pas le besoin.

A mesure que les superstitions diminuent chez un peuple, le gouvernement doit augmenter de précautions et resserrer l'autorité et la discipline.

Les princes étant la forme visible du gouvernement, il n'y a que ceux qui entendent cette fiction qui doivent connaître la vie intérieure, les jeux, les mœurs, les plaisanteries des princes : le peuple doit ignorer tout cela; à plus forte raison des papes. Benoît XIV, aimé des gens d'esprit, ne fut pas estimé du peuple romain.

Politesse dans l'inférieur, signe de son état; *dans le supérieur*, signe de son éducation : aussi, malgré la Révolution, celui-ci continue pour n'avoir pas

l'air d'avoir perdu son éducation, tandis que l'homme du peuple cesse d'être poli pour prouver qu'il a changé d'état. Il brave, il insulte, parce qu'il obéissait autrefois, parce qu'il flattait : c'est à ce signe qu'il reconnaît l'égalité.

Le prince absolu peut être un Néron, mais il est quelquefois Titus ou Marc-Aurèle; le peuple est souvent Néron, et jamais Marc-Aurèle.

Dans les temps calmes les réputations dépendent des hautes classes; mais dans les révolutions elles dépendent des basses, et c'est le temps des fausses réputations.

On sait que de dessus notre terre les mouvements des autres planètes paraissent irréguliers et confus, et qu'il faut se supposer dans le soleil pour bien juger l'ordonnance de tout le système : ainsi un simple particulier juge bien plus mal du corps politique où il vit que celui qui est placé dans le gouvernement.

Les lois de la nature sont admirables, mais elles écrasent beaucoup d'insectes dans leurs rouages, comme les gouvernements beaucoup d'hommes.

Le plus grand malheur qui puisse arriver aux

particuliers comme aux peuples, c'est de trop se souvenir de ce qu'ils ont été et de ce qu'ils ne peuvent plus être. Rome moderne se donna des tribuns et des consuls. Le temps est comme un fleuve, il ne remonte pas vers sa source.

Un grand peuple remué ne peut faire que des exécutions.

Il y a des temps où le gouvernement perd la confiance du peuple, mais je n'en connais pas où le gouvernement puisse se fier au peuple.

Un gouvernement serait parfait s'il pouvait mettre autant de raison dans la force que de force dans la raison.

Avec les mots *ordre* et *liberté* on conduira et on ramènera toujours le genre humain du despotisme à l'anarchie et de l'anarchie au despotisme.

C'est une bonté sotte et cruelle que de consulter les enfants sur l'état qu'ils ont à prendre : il faut choisir pour eux, et ne pas les jeter dans des indécisions qui leur font perdre toute confiance en nous sans leur en faire trouver davantage en eux-mêmes. Il en est de même des peuples et de leur gouvernement.

Un courtisan (et je ne crois pas qu'il y ait quelque chose au monde de plus sot qu'un courtisan) répondit à Louis XV, qui lui demandait l'heure : « Sire, l'heure qu'il plaira à Votre Majesté. »

Dans l'histoire fameuse du Collier, il y eut deux coupables : Mme de La Mothe et M. de Breteuil; la première par intrigue et besoin, le second par vengeance. Il y eut aussi deux victimes : la reine et le cardinal; mais la reine fut la plus innocente.

Vers les derniers temps, on ne pouvait plus réussir à la cour de France sans avoir quelques ridicules qui se faisaient aimer, ou une nullité parfaite qui vous faisait supporter.

C'est si fort la mode aujourd'hui de dire du mal des princes qu'on a l'air de les connaître particulièrement quand on en dit du bien.

Comme Rousseau écrivait pour renverser la monarchie, on dirait qu'il préparait des ressources à la noblesse émigrée en faisant de son gentilhomme un menuisier.

Il en est des malheurs comme des vices, dont on rougit d'autant moins qu'on les partage avec

plus de monde. L'émigration m'a prouvé, et l'infortune y était au comble, que les malheureux tiraient toute leur consolation de leur nombre.

En Angleterre, l'esprit public est plus sain ; en France, l'esprit particulier vaut mieux : de sorte qu'en Angleterre vous trouverez plutôt un meilleur peuple, et en France un meilleur homme.

Nous sommes le premier de tous les Français qui écrivîmes contre la Révolution avant la prise de la Bastille ; Burke le reconnut lui-même dans son excellente lettre à mon frère qui a été publiée, et nous nous en faisons gloire. Nous l'osâmes, et ce ne fut pas sans danger et avec espoir de récompense, car nous la trouvions dans notre conscience et notre raison, à cette époque où chacun ne voyait dans la Révolution que le grand bienfait de la philosophie, la réunion de tous les vœux, le concert de tous les efforts et le fruit de toutes les lumières. L'Assemblée, forte de la faiblesse du roi et fière de l'insurrection de Paris, ivre de ses succès et de l'encens qui fumait pour elle dans les provinces et chez l'étranger, abusait de tout avec fracas, et, dans cet état d'éblouissement, ne prévoyait ni les conséquences de ses principes ni les successeurs qu'elle se préparait.

Nous écrivîmes et nous parlâmes inutilement en faveur de la religion, de la morale, de la politique, et au nom de l'humanité et de l'expérience de tous les siècles. Notre voix se perdit dans la destruction universelle, nous nous tûmes.

Notre journal politique ne contient, en effet, que l'histoire des six premiers mois de la Révolution. Tous les grands coups étaient portés. La raison, d'abord inutile, était déjà criminelle. Le roi était prisonnier dans Paris, la noblesse et le clergé détruits et fugitifs, les lois faisant place aux décrets et le numéraire aux assignats, les jacobins assemblés : quelle ressource restait-il aux cœurs honnêtes et aux bons esprits, quand tout était espoir et perspective pour les fous et pour les brigands? Il fallut donc quitter la France, à l'époque où les jacobins préféraient encore notre fuite à notre mort, et aller montrer nos misères à des peuples et à des rois qui n'en étaient pas fâchés.

Il arriva dans le gros de la nation ce qui arrivait en même temps dans l'armée. Les officiers, tout nobles qu'ils étaient, voulaient plus ou moins un changement. Leurs soldats n'étaient alors qu'automates, et quand ceux-ci devinrent démocrates, les officiers se firent aristocrates, comme s'ils n'avaient

favorisé la Révolution que pour s'en faire écraser. Ainsi, en général, le clergé, la noblesse, les parlements, ainsi que tous les gens connus, voulaient une révolution quand le gros de la nation était tranquille ; et quand celle-ci, cédant à leur impulsion, s'est révoltée, ils ont pris la fuite ou passé à l'échafaud. Je n'approuvais pas l'émigration, et je ne sortis de France qu'à la fin de 1791. Le roi le voulut ainsi : ma plume pouvait être utile à ses frères. Je m'attends à la méconnaissance des services rendus.

Si les événements révolutionnaires se renouvelaient encore, les opprimés ne chercheraient pas des leçons de salut dans nos écrits, et les malfaiteurs chercheraient des modèles dans les manœuvres des jacobins. J'ai vu en 1789 des membres de l'Assemblée constituante chercher et lire avec empressement Clarendon, qu'ils n'avaient jamais lu, pour y voir comment se conduisit le Long-Parlement avec Charles I^er^.

Au reste, je suis convaincu, car l'amour de soi et les passions vivent toujours, qu'il n'y a de leçons ni pour les peuples ni pour les rois, et que, si Louis XVI a des successeurs de sa race, ses fautes et ses malheurs ne seront pas même des avertissements pour eux.

Dans les gouvernements représentatifs, on aura toujours dans les Chambres, comme le disait d'Urfé des Provençaux, *des gens riches de peu de biens, glorieux de peu d'honneurs, et savants de peu de science.*

La première Assemblée ôta le royaume au roi, la seconde ôta le roi au royaume, la troisième tua l'un et l'autre. L'Assemblée constituante asservit le roi, Paris et l'armée; Paris asservit l'Assemblée; les jacobins décimèrent Paris, l'armée et l'Assemblée.

L'Assemblée constituante tua la royauté, et par conséquent le roi; la Convention ne tua que l'homme. La première fut *regnicide,* et l'autre *parricide.* La victime était parée, les jacobins n'eurent qu'à appliquer la hache. Comme roi, Louis XVI mérita ses malheurs, parce qu'il ne sut pas faire son métier; comme homme, il ne les méritait pas. Ses vertus le rendirent étranger à son peuple.

Une armée dont on se sert pour asservir est déjà asservie elle-même, et le marteau reçoit autant de coups que l'enclume.

Au lieu des *Droits de l'homme,* il fallait faire *les Principes du corps politique.* C'était la tache de

l'Assemblée constituante, qui, comme on sait, ne constitua que nos malheurs ; mais elle craignit que les publicistes n'entrassent en discussion avec elle d'après ce titre ; elle aima donc mieux armer toutes les passions, et surtout la vanité, en prenant pour texte les *droits de l'homme*, sans songer que ce titre excluait toute espèce de constitution. Aussi la Révolution et le germe de toutes les révolutions se trouvent-ils dans la Déclaration des droits, et la constitution qui les suit n'a pu prévaloir contre eux. Tous les pouvoirs, et le roi lui-même, ont péri pour avoir suivi la lettre de la constitution contre l'esprit de révolution. L'Assemblée, au lieu de dire : *Hoc est jus*, a dit : *Jus esto*, et depuis elle fit autant d'outrages à sa constitution qu'à la royauté.

Louis XIV avait si bien éclairé toutes les parties de son administration que, s'il est permis de le dire, les illuminations de son règne duraient encore en 1789. Ses ordonnances, les mémoires des intendants et des bureaux, en font foi. Nos premiers commis, tous si excellents, vivaient des traditions des siens. Dans la Révolution, nos administrations étaient des forêts où tout le monde volait sans crainte et sans pudeur : de là des fortunes qui dégoûtent des richesses.

Grande distinction entre la propriété et la souveraineté : les rois avaient dans leurs édits des formules de propriétaires et de despotes plus absolus qu'ils ne l'étaient en effet. Tout cela est fondé sur le droit primitif de la conquête, sur ce qu'ils étendirent peu à peu sur le royaume le ton qu'ils avaient pris sur leur domaine, sur ce que, les hommes valant toujours plus, les mots se sont trouvés trop forts. Il fallait être plus maître encore et avoir des formes plus modestes. C'est là la sottise des révolutionnaires : ils auraient dû cacher au peuple leurs forces, en leur imposant des formes respectueuses envers le prince, et ces formes auraient à leur tour déguisé au roi sa faiblesse.

Si vous eussiez consulté tous les Français avant les États généraux, vous auriez vu que chacun voulait un peu de la révolution actuelle. Il semble que la fortune n'ait fait que recueillir les voix pour la donner tout entière; chacun à part dit : *C'est trop.*

Les philosophes disent que ce n'est point une guerre d'homme à homme, une lutte des factions et des passions, mais un grand mouvement dans l'esprit humain. Il faut les prendre au mot, et la Révolution n'est plus qu'une grande expérience de la philosophie qui perd son procès contre la

politique. Révolution vient du mot *revolvere*, qui signifie mettre sens dessus dessous.

Les Français ont mis la liberté avant la sûreté. Cependant l'homme quitte les bois, où la liberté l'emporte sur la sûreté, pour arriver dans les villes, où la sûreté l'emporte sur la liberté.

Il y avait dans la nation, et il y avait toujours eu dans l'Assemblée de ses représentants, une majorité d'envieux et une minorité d'ambitieux : car c'est le grand nombre qui désespère d'avoir les places, et les prétentions fondées ne sont que pour le petit nombre; mais l'ambition veut obtenir son objet, et l'envie veut le détruire; et c'est cette envie de la majorité qui l'a emporté sur l'ambition de la minorité.

Les passions sont les orateurs des grandes assemblées.

La joie des rois en voyant les malheurs de l'auguste race des Bourbons, et celle de leurs courtisans en voyant la misère des émigrés, a été ineffable. Frédéric disait : *Nous autres rois du Nord, nous ne sommes que des gentilshommes; les rois de France sont de grands seigneurs.* Il y en avait bien assez là pour que l'envie attirât la haine, et celle-ci des crimes peut-être.

Les puissances, en 1789, étaient comme les colons qui jasaient à Paris sur la Révolution, sans la prévoir à Saint-Domingue.

Les peuples peuvent, comme Didon, gémir d'avoir trouvé la lumière.

Au commencement de la Révolution, la minorité a dit à la majorité : *Mets-toi dessous;* ensuite la majorité a dit à la minorité : *Soyons égaux,* et il se trouve que la vengeance est terrible.

La noblesse oublia ce principe : *Res eodem modo conservantur quo generantur.* Les nobles ont d'abord défendu leur esprit avec leur épée, et leur état avec des brochures.

Il y a une singulière parité entre la révolution d'Angleterre et celle de France : le Long-Parlement et la mort de Charles Ier ; la Convention et la mort de Louis XVI ; et puis Cromwell et puis Bonaparte. S'il y a une restauration, aurons-nous un autre Charles second mourant dans son lit, et un autre Jacques second quittant son royaume, et puis une dynastie étrangère ? C'est une idée tout comme une autre que cette prévision ; mais il faut recommander la prévoyance à ceux qui gouvernent. Charles Ier et Louis XVI en manquèrent ab-

solument, et malgré leurs vertus ils périrent sur l'échafaud. Les vertus d'un monarque ne doivent pas être celles d'un particulier : un roi honnête homme, et qui n'est que cela, est un pauvre homme de roi.

Si Louis XVI était mort les armes à la main au 10 août, son sang eût bien autrement fécondé les lis. L'échafaud et le silence du peuple seront toujours flétrissants pour la nation, pour le trône, pour l'imagination même.

Bonaparte fit réellement, au 13 vendémiaire, ce que Louis XVI fut accusé faussement d'avoir fait au 10 août. Il succéda à Robespierre et à Barras, et cela n'était pas difficile.

Bonaparte règne pour avoir tiré sur le peuple et pour avoir réellement fait le crime dont Louis XVI fut faussement accusé. La France roulait, de précipices en précipices, vers un abîme ; elle s'est accrochée aux baïonnettes d'un soldat : une poignée de soldats suffisaient. D'ailleurs Paris était bien changé, il n'y avait plus de public : ce n'était qu'un vaste repaire avec une police.

Les Français, las de se gouverner, se massacrèrent ; las de se massacrer au dedans, ils subirent le

joug de Bonaparte, qui les fait massacrer au dehors.

Nos poètes ont voulu faire de Bonaparte un Auguste, persuadés qu'ils seraient aussitôt eux-mêmes des Virgiles et des Horaces. Il a moins d'esprit et surtout moins d'esprit de suite qu'Auguste. Ses discours lui ont toujours fait tort; il devrait mettre parmi ses gardes un *officier de silence*.... La fortune fait des hommes extraordinaires; le génie seul et la conduite politique et morale font les grands hommes. Bonaparte a laissé concevoir des espérances; mais on ne peut exiger qu'il ait une idée plus haute que sa place.

Ce qui prouve que Bonaparte est supérieur à Lannes, Ney, Soult, Moreau, Bernadotte, c'est qu'ils le servent au lieu de s'en défaire.

Un pouvoir exorbitant donné tout à coup à un citoyen dans une république forme une monarchie ou plus qu'une monarchie. Quand on succède au peuple, on est despote.

Bonaparte place mal ses haines et ses amitiés: les régicides et les révolutionnaires le perdront, s'il s'en entoure. Il a plus de pouvoir que de dignité, plus d'apparence que de grandeur, plus

d'audace que de génie, et il est plus aisé de le féliciter que de le louer.

Si la révolution s'était faite sous Louis XIV, Cotin eût fait guillotiner Boileau, et Pradon n'eût pas manqué Racine. En émigrant, j'échappai à quelques jacobins de mon *Almanach des grands hommes*.

Les Français ont toujours eu du goût pour les étrangers : preuve de leur jalousie ; témoin : les Ornano, les Broglio, Rose, Lowendhal, Saxe, Necker, Besenval, Bonaparte.

L'objet de tout gouvernement est le maintien de la société, et le but de celle-ci, dès qu'elle s'est formée, n'a été et n'a pu être que la garantie de la sûreté et de la propriété. Cette définition claire, précise et complète n'aurait donné lieu à aucune équivoque si on n'y avait ajouté mal à propos et en pléonasme ce mot ambigu et contentieux de liberté.

Le despotisme de Titus, de Trajan et de Marc-Aurèle était aussi grand que celui de Tibère, de Néron et de Domitien. D'un signe de tête ils faisaient mouvoir le monde connu depuis l'Euphrate jusqu'au Danube : ils étaient despotes, mais n'é-

taient point tyrans. Montesquieu s'est trompé à cet égard.

On me demandait, en 1790, comment finirait la Révolution. Je fis cette réponse bien simple: *Ou le roi aura une armée, ou l'armée aura un roi.* J'ajoutai : « Nous aurons quelque soldat heureux, car les révolutions finissent toujours par le sabre : Sylla, César, Cromwell. »

Si, après la Ligue, nous n'avions pas eu un *maître roi,* c'en était fait de la maison de Bourbon. La Fronde pouvait devenir très sérieuse, mais le jeune roi grandissait pour devenir grand, et tout rentra dans l'ordre. Quel Bourbon ne faudrait-il pas après notre affreuse Révolution? car la légitimité réunira les rois tôt ou tard et tuera Bonaparte.

Nous sommes dans un siècle où l'obscurité protège mieux que la loi et rassure plus que l'innocence.

Les cours se recommandent quelquefois aux gens de lettres, comme les impies invoquent les saints dans le péril, mais tout aussi inutilement : la sottise mérite toujours ses malheurs.

En France, le corps politique a besoin d'un

maître plus que partout ailleurs. La souveraineté du peuple tuera tous les rois, s'ils continuent d'avoir *le diadème sur les yeux* au lieu de l'avoir sur le front.

On peut comparer la société à une salle de spectacle : on n'y était aux loges que parce qu'on payait davantage.

Quand Montesquieu a dit : *Point de monarchie sans noblesse,* il est tombé dans un inconvénient remarquable, en laissant du vague et de l'arbitraire dans l'expression ; il a semé le germe d'une dispute. Entendait-il une noblesse qui a des pouvoirs ou une noblesse qui n'a que des honneurs ?

Il n'y a que quatre manières d'exister pour la noblesse : comme souveraine en Allemagne, comme féodale en Pologne, comme constitutionnelle en Angleterre, ou comme caste sacrée dans l'Inde. En Espagne et en France, la noblesse n'était qu'une condition agréable.

Un bourgeois souffrira peut-être plus impatiemment d'être comparé à un savetier qu'un noble à un bourgeois.

Littérature.

L'homme ne pouvait donner une enveloppe à sa pensée sans que cette enveloppe fût très ingénieuse. Aussi que de finesse, que d'esprit et quelle métaphysique déliée dans la création d'une langue! Le philosophe s'en aperçoit, surtout lorsqu'il veut écarter ces fils mystérieux dont l'homme a entouré sa pensée, comme le ver à soie s'entoure de son brillant réseau.

La parole est la pensée extérieure, et la pensée est la parole intérieure.

Celui qui créa l'alphabet remit en nos mains le fil de nos pensées et la clef de la nature.

La langue est un instrument dont il ne faut pas faire crier les ressorts.

Les langues sont les vraies médailles de l'histoire.

La grammaire est la physique expérimentale des langues.

La grammaire étant l'art de lever les difficultés d'une langue, il ne faut pas que le levier soit plus lourd que le fardeau.

Les signes sont la monnaie des perceptions.

Les mots sont comme les monnaies : ils ont une valeur propre avant d'exprimer tous les genres de valeur.

Tout a un regard philosophique, même de considérer des mots d'une langue qu'on n'entend pas : cela fait mieux sentir que tout est convention dans le langage.

Tout est proportion dans l'homme comme dans le langage. On ne peut pas dire : *J'ai vu une puce couchée tout de son long*, quoique ce soit aussi vrai d'une puce que d'un veau.

Le mot *cher* a quelque chose de doux et de vil : il est l'expression de l'amour et de l'avarice, et semble dire que ce qui tient à la bourse tient au cœur.

On dirait qu'il y a dans les dictionnaires certains mots usés qui attendent qu'il paraisse un grand écrivain pour reprendre toute leur énergie.

Dans le dictionnaire de l'Académie on n'y trouve pas ce qu'on ne sait point; mais on n'y trouve pas ce qu'on sait.

Le mot *précaire* signifie aujourd'hui une chose ou un état mal assuré, et prouve le peu qu'on obtient par la prière, puisque ce mot vient de là.

Voyez tous les grands écrivains : ils n'ont régné que par l'expression. J. J. Rousseau a fait taire la renommée de tous ceux qui avaient écrit avant lui sur les devoirs de la maternité. Le génie égorge ceux qu'il pille.

Il n'y a que les gens de lettres qui aient une reconnaissance bruyante qui se mêle à l'éclat du trône.

Les souverains ne doivent jamais oublier qu'un écrivain peut recruter parmi des soldats, et qu'un général ne peut jamais recruter parmi des lecteurs.

L'imprimerie est l'artillerie de la pensée.

Un homme habitué à beaucoup écrire écrit souvent sans idées, comme ce vieux médecin qui tâtait le pouls à son fauteuil en mourant.

Les esprits extraordinaires tiennent grand compte des choses communes et familières, et les esprits communs n'aiment et ne cherchent que les choses extraordinaires.

La nation la plus vive et la plus légère de l'Europe a eu un jeu, une danse et une musique graves : le piquet, le menuet et nos airs anciens. Serait-ce le pourquoi de la gaieté de Racine, qui faisait des tragédies, et de la tristesse de Molière, qui faisait des comédies?

Un livre qu'on soutient est un livre qui tombe.

Il faut dépouiller le vieil homme en poésie.

C'est un terrible avantage de n'avoir rien fait, mais il ne faut pas en abuser.

L'art doit se donner un but qui recule sans cesse.

Paris est la ville du monde où on ignore le mieux la valeur et souvent l'existence d'une foule de livres; il faut avoir vécu en province ou à la campagne pour avoir beaucoup lu. A Paris, l'esprit se soutient et s'agrandit dans la rapide sphère des événements et des conversations; en province, il

ne subsiste que de lectures : aussi faut-il choisir les hommes dans la capitale, et dans la province ses livres. Ici l'ouvrage le plus vanté n'en impose à personne, ou n'en impose pas longtemps : on sait bientôt à quel parti l'auteur s'est attaché, quelles mains le protègent ou l'élèvent, et les lumières acquises dans le cercle dissipent les illusions où pourraient nous jeter les journalistes ; l'amour-propre des auteurs mêmes n'en est pas dupe. En vain les trompettes de la renommée ont proclamé telle prose ou tels vers : il y a toujours dans cette capitale trente ou quarante têtes incorruptibles qui se taisent. Ce silence des gens de goût sert de conscience aux mauvais écrivains et les tourmente le reste de leur vie. Mais, quand un livre prôné dans tous les journaux et soutenu par un grand parti arrive en province, l'illusion est complète, pour les jeunes gens surtout. Ceux qui ont du goût s'étonnent de ne pas admirer, et la vogue d'un mauvais ouvrage fait chanceler leur raison ; les autres se figurent que Paris regorge de grands talents, et que nous avons en littérature l'embarras des richesses.

De même que plus une fleur ou un fruit sont embellis ou grossis par la culture, moins ils portent de graines ou de pépins : ainsi, plus un homme cultive sa tête, moins il est propre à la généra-

tion ou au travail des mains, ce qui prouve toujours que la nature n'est pas qu'une fleur soit une belle fleur, ou un fruit un gros fruit, ou l'homme un grand penseur.

On n'aime point les apparitions trop brusques en littérature, et la réputation la plus brillante a besoin de son crépuscule.

Dans le poème des *Jardins*, M. Delille, toujours occupé de faire un sort à chacun de ses vers, n'a pas songé à la fortune de l'ouvrage entier.

M. Delille, traducteur des *Géorgiques*, est sorti boiteux, comme Jacob, de sa lutte avec un Dieu.

Les bons vers de la traduction des *Géorgiques* de M. Delille sont les stigmates de Virgile.

Delille est l'abbé Virgile.

La dissimulation peut mener à l'esprit. G... dit si souvent le contraire de ce qu'il pense que cela lui fait attraper de jolies choses.

Mirabeau était l'homme du monde qui ressemblait le plus à sa réputation. Il était affreux.

Mirabeau était capable de tout pour de l'argent, même d'une bonne action.

Mirabeau, à la tribune, affectait le geste de la statue de lord Chatham, et profita un jour d'une plaisanterie faite par un enfant dont il tira parti dans une de ses harangues. Que penser de l'éloquence d'un homme qui vole ses gestes à un mort et ses bons mots à un enfant?

Puisse ton homélie, ô pesant Mirabeau,
Assommer les fripons qui gâtent nos affaires!
Un voleur converti doit se faire bourreau
Et prêcher sur l'échelle en pendant ses confrères.

Les ouvrages de Mirabeau sont des brûlots lâchés au milieu d'une flotte : ils y mettent le feu, mais ils s'y consument

On avait compté jusqu'ici trois espèces de style : le simple, le tempéré, le sublime, qu'on classe innocemment dans les rhétoriques ; mais nous sommes forcés d'en admettre une quatrième depuis que M. Necker a écrit : c'est le style *ministériel*.

Le *Tableau de Paris*, de Mercier, est un ouvrage pensé dans la rue et écrit sur la borne.

Le goût que les Français ont un moment té-

moigné pour les drames de Mercier fait penser à ces convives qui demandent de l'eau-de-vie à la fin d'un excellent repas.

Condorcet écrit avec de l'opium sur des feuilles de plomb.

Les poésies de François de Neufchâteau sont de la prose où les vers se sont mis.

Champcenetz, c'est mon clair de lune.

L'abbé Millot n'est pas un historien : il fait des commissions dans l'histoire.

Les nobles d'aujourd'hui ne sont plus que les mânes de leurs ancêtres.

Palissot, tour à tour transfuge de la religion et de la philosophie, ressemble à ce lièvre qui, s'étant mis à courir entre les deux armées prêtes à combattre, excita un rire universel.

Le chat ne nous caresse pas : il se caresse à nous.

M. de Créqui ne croit pas en Dieu : il craint en Dieu.

Les rois de France guérissaient leurs sujets de la roture à peu près comme des écrouelles, à condition qu'il en resterait des traces.

Les Anglaises ont deux bras gauches.

M. de Lally-Tollendal est le plus gras des hommes sensibles.

Le style de La Harpe est poli sans avoir de l'éclat. On voit qu'il l'a passé au brunissoir.

Certains parvenus, laquais enrichis par les malversations, ont sauté du derrière de la voiture en dedans en évitant la roue.

Le vers de Lemierre, qu'il appelait fastueusement le vers du siècle :

Le trident de Neptune est le sceptre du monde,

n'est qu'un vers solitaire.

M. de Champcenetz l'aîné est un homme très mystérieux ; il n'entre point dans un appartement, il s'y glisse ; il longe le dos des fauteuils et va s'établir dans l'angle d'un appartement, et, quand on lui demande comment il se porte, il murmure :

« Taisez-vous donc ! Est-ce qu'on dit ces choses-là tout haut? »

Cérutti fait des phrases luisantes : c'est le limaçon de la littérature ; il laisse partout une trace argentée, mais ce n'est que de l'écume.

Il y a des auteurs qui ont fait des livres avec une ou deux sensations : tel est Young, avec la nuit et le silence.

C'est à Paris que la Providence est plus grande qu'ailleurs.

Paris, avec ses accroissements périodiques, ressemble à une fille de joie, qui ne s'agrandit que par la ceinture.

Il y avait dans ma jeunesse, à Paris, des hommes qui donnaient beaucoup d'argent aux filles pour s'en faire aimer. « C'est un homme, disait une de ces filles en parlant du duc de ***, qui veut être adoré, et c'est cher. »

En 1782, quelques demoiselles de nom, âgées de quinze à dix-huit ans, s'ennuyant à l'Abbaye-aux-Bois, s'avisèrent d'écrire une belle lettre au Grand Turc pour le supplier de les admettre dans son

sérail. La lettre, interceptée, fut remise au roi, et on en rit beaucoup à la cour. L'ennui du couvent et le désir de l'amour leur firent faire une chose très *naturelle*.

Mlle La Guerre, ayant eu un démêlé assez vif avec son amant, s'enfuit un soir de l'Opéra avec ses habits de théâtre, tout en pleurs, et perdant si bien la tête qu'elle s'égara dans la campagne. Elle y passa la nuit à pleurer, et vers le matin (c'était en été) elle se mit à chanter et à saluer l'aurore d'un très bel air qu'elle avait souvent fait applaudir à Paris. Les paysans qui aperçurent cette toute belle créature avec des habits d'une richesse et d'un goût inconnu pour eux, étonnés de ses gestes, de sa superbe taille et de sa voix, la prirent pour un ange et se mirent à genoux autour d'elle. C'est pourtant au siècle des lumières que ceci s'est passé, et près de Paris, en 1778.

Une femme disait à un parvenu très vain qui lui refusait une grâce : « Fi ! fi ! vous avez bien tous les défauts des grands. » Et elle obtint tout ce qu'elle demandait.

Deux évêques très âgés se promenaient ensemble dans le parc de Bruxelles, en 1792, tous les deux appuyés sur leurs cannes à pommes d'or et à bec

de corbin. L'un d'eux, après un long silence, dit à l'autre : « Monseigneur, croyez-vous que nous soyons cet hiver à Paris? » L'autre reprit d'un ton fort grave : « Monseigneur, je n'y vois pas d'inconvénients. »

Les Allemands, quand on a de l'esprit devant eux, cherchent à comprendre, et n'y parviennent qu'après avoir réfléchi et s'être concertés du regard. Ils se cotisent pour entendre un bon mot.

Ma besogne du *Dictionnaire de la langue française* me fait penser à celle d'un amant médecin obligé de disséquer sa maîtresse.

Critique littéraire [1].

Le génie, étant le sentiment au plus haut degré qu'on puisse le concevoir, peut être défini *faculté créatrice*, soit qu'il trouve des idées ou des expressions nouvelles. Le génie des idées est le comble de l'esprit; le génie des expressions est le comble du talent. Ainsi, que le génie féconde l'esprit ou

1. Sous ce titre, nous reproduisons les pages remarquables consacrées par Rivarol, dans le *Discours-préface* de son *Dictionnaire de la langue française*, à ses idées sur le *génie* l'*esprit*, le *talent* et le *goût*.

le talent en fournissant des idées à l'un et des expressions à l'autre, il est toujours créateur dans le sens qu'on attache ordinairement à ce mot. Le génie est donc ce qui engendre et qui enfante; c'est, en un mot, le don de l'invention.

Il résulte d'abord de cette définition que la différence du génie à l'esprit n'est, au fond, que du plus au moins, et cette différence suffit pour que le génie soit très rare; ensuite, qu'on peut avoir le génie des idées et manquer d'expressions créées, et qu'on peut être doué du talent de l'expression et manquer d'idées grandes et neuves.

On a donné tant d'acceptions au mot *esprit* que je crois devoir renvoyer ce détail au dictionnaire de la langue, et m'en tenir à la valeur commune et générale attachée à ce mot. L'esprit est donc, en général, cette faculté qui voit vite, brille et frappe. Je dis *vite,* car la vivacité est son essence; un trait et un éclair sont ses emblèmes. Observez que je parle de la rapidité de l'idée, et non de celle du temps que peut avoir coûté sa poursuite. Ainsi, qu'heureux vainqueur des difficultés de l'art et de la paresse de son imagination, un écrivain sème son livre de traits plus ou moins ingénieux, il aura fait un ouvrage d'esprit, lors même que cet ouvrage lui aurait coûté la moitié de sa vie. Le génie lui-même doit ses plus beaux traits tantôt à une profonde méditation, et tantôt à des inspira-

tions soudaines. Mais, dans le monde, l'esprit est toujours improvisateur; il ne demande ni délai ni rendez-vous pour dire un mot heureux; il bat plus vite que le simple bon sens; il est, en un mot, *sentiment prompt et brillant.* Toutes les fois que l'esprit se tire de cette définition générale, il prend autant d'épithètes diverses qu'il a de variétés.

Je définis le talent un art mêlé d'enthousiasme. S'il n'était qu'art, il serait froid; s'il n'était qu'enthousiasme, il serait déréglé : le goût leur sert de lien.

On voit par là qu'il y a autant de talents dans ce monde que d'arts, d'où viennent les emplois variés du mot *talent,* depuis l'art d'écrire jusqu'aux métiers mécaniques.

Le génie ou le talent des expressions, le style, la diction, l'élocution, l'élégance, l'invention dans le style, la verve et la poésie de style, l'imagination dans l'expression, enfin la création, sont autant d'apanages du génie. J'en renvoie les développements au *Tableau de la langue.*

Seulement, il faut observer que la verve a plus de rapports avec la vigueur de l'expression, et l'enthousiasme avec les élans et les hauteurs de la pensée; et, quoique la verve soit plus commune que l'enthousiasme, cependant le génie de l'expression marche de pair avec le génie des idées dans l'ordre des réputations.

Une certaine originalité, le piquant et la grâce d'un mot ou d'un trait, sont du ressort de l'esprit. On sait que, dans les pièces légères, la grâce et la gaieté suffisent pour soutenir un esprit sans talent, et qu'à son tour le pur talent et l'oreille peuvent soutenir quelque temps un homme de peu d'esprit ou d'un médiocre génie.

Mais on peut dire, en général, que le génie s'élève et s'agrandit dans la composition ; l'esprit s'y évapore et reste à sec : il est de sa nature de briller, mais de n'éclairer que de petits espaces. Ce qui le distingue encore du génie, c'est que celui-ci aime les rapprochements et les analogies ; l'esprit est plus enclin aux antithèses. Quand le génie n'est pas soutenu par le talent, il fait des chutes d'autant plus graves qu'il s'était plus élevée ; le talent sans génie se soutiendrait à peine dans une région moyenne : de sorte que, si le talent empêche le génie de tomber, le génie l'empêche de ramper.

L'esprit s'est fait, indépendamment du génie et du talent, un domaine à part dans le monde ; mais en littérature, et surtout dans les grandes conceptions, ses alliances sont souvent funestes au génie et au talent. C'est plutôt au talent à suppléer aux intervalles du génie et aux intermittences de l'esprit, et c'est, en effet, le secret de Virgile et de Racine : leur style, qui peint toujours, ne donne pas de trêve à l'imagination. Quelquefois

aussi l'esprit a le bonheur de remplir les interrègnes du génie et de masquer les impuissances du talent. Molière fourmille de ces suppléments ingénieux, et le peintre qui jeta un voile sur le visage d'Agamemnon fit imaginer ce qu'il ne peignait pas, et emprunta à son esprit de quoi se passer du talent.

Il y a trois choses destinées à maîtriser les hommes : les expressions, qui n'attendent que le talent; les idées, qui n'attendent que le génie, et les forces, qui ne demandent que le courage.

Je reviens au jugement, et je dis qu'il n'a point suffi aux beaux-arts : il fallait pour ces nobles enfants du génie un amant plutôt qu'un juge, et cet amant, c'est le goût, car le jugement se contente d'approuver et de condamner; mais le goût jouit et souffre. Il est au jugement ce que l'honneur est à la probité : ses lois sont délicates, mystérieuses et sacrées. *L'honneur est tendre et se blesse de peu :* tel est le goût, et, tandis que le jugement se mesure avec son objet ou le pèse dans la balance, il ne faut au goût qu'un coup d'œil pour décider son suffrage ou sa répugnance, je dirais presque son amour ou sa haine, son enthousiasme ou son indignation, tant il est sensible, exquis et prompt! Aussi les gens de goût sont-ils les hauts justiciers de la littérature. L'esprit de critique est un esprit d'ordre; il connaît des délits contre le goût et les porte au tribunal du ridicule, car le

rire est souvent l'expression de sa colère, et ceux qui le blâment ne songent pas assez que l'homme de goût a reçu vingt blessures avant d'en faire une. On dit que l'homme a l'esprit de critique lorsqu'il a reçu du Ciel non seulement la faculté de distinguer les beautés et les défauts des productions qu'il juge, mais une âme qui se passionne pour les unes et s'irrite des autres, une âme que le beau ravit, que le sublime transporte, et qui, furieuse contre la médiocrité, la flétrit de ses dédains et l'accable de son ennui.

Le recueil des arrêts du goût s'appelle aussi *critique*. Il y a des critiques générales et des critiques particulières. Les sentiments de l'Académie sur *le Cid* sont une critique particulière; le *Traité du sublime* est une critique générale. Un poète a placé la critique à la porte du temple du goût, comme sentinelle des beaux-arts. C'était donc une bien fausse définition du goût que celle du philosophe qui prétendit qu'il n'était que *le jugement armé d'un microscope*. Ce résultat, qui fit fortune, est doublement faux, puisqu'il suppose que nos jugements ne roulent que sur des masses ou des objets vastes, et que le goût ne s'exerce que sur des détails ou de petits ouvrages. Le jugement et le goût connaissent également des détails et des masses, d'un ouvrage entier ou d'une seule expression; seulement on préfère l'emploi du mot *goût* pour les ouvrages qui

n'offrent que grâce, délicatesse ou futilité. Ainsi, on ne porte pas son jugement sur un bijou, non parce qu'il est petit, mais parce qu'il est futile ; une fête, un spectacle, un festin, ne sont pas des objets microscopiques, et cependant c'est le goût qui les ordonne et les juge ; enfin le *bon* et le *mauvais goût*, les *jugements vrais ou faux*, la *pureté du goût* et la *justesse du jugement*, la *corruption* de l'un et la *fausseté* de l'autre, sont des expressions consacrées.

Sur quoi j'observerai que les masses ont toujours un air de noblesse qui se perd dans les détails, et qui n'est jamais le caractère des ouvrages ; et, de même qu'on a dit des personnes qui s'habituent à regarder les objets de trop près qu'elles se brisent le rayon visuel, ce qui signifie, en termes plus techniques, *se contracter le cristallin*, de même on peut dire des esprits qui n'aiment que la dissection des caractères, le fini des détails et les miniatures en tout genre, qu'ils finissent souvent par n'avoir plus qu'une vue microscopique, et par échanger la grandeur contre la subtilité et les belles proportions contre la finesse. L'esprit analytique, au contraire, peut, en fidèle sectateur de la nature, allier les recherches élémentaires à l'art des grandes compositions.

Mais c'est surtout à l'étude des belles proportions que le goût s'épure et se forme. Ceci de-

manderait une poétique à part, et le plan que je me suis fait s'y refuse. Je me contenterai de dire que, si l'art du sculpteur consiste à écarter de la statue le marbre qui n'en est pas, de même le goût ordonne de simplifier un sujet et d'exclure d'un événement les temps qui n'en sont pas. Le grand écrivain repousse donc la foule des incidents étrangers ou disparates qui distraient le sentiment, et qui sont comme les parties mortes d'un événement. C'est par là que le récit d'un fait nous frappe si souvent plus que son spectacle, semblable à la réflexion sur le danger, plus effrayante que le danger même ; c'est par là que le talent donne un air de vie à ses ouvrages. La Vénus de Florence n'est qu'un marbre, mais ce marbre a la perfection ; une femme a des imperfections, mais elle a la vie et le mouvement : en sorte que la statue serait insupportable à cause de son immobilité, si elle n'avait le charme que lui donnent la vie et le jeu des passions. L'art consiste à suppléer la vie et la réalité par la perfection, et le goût exige cette heureuse imposture ; mais il veut l'entrevoir, et c'est ce qui explique le dégoût et même l'horreur que nous causent les imitations en cire. La transparence des chairs y est, les couleurs sont vraies, les cheveux sont réels, et la personne est immobile ; les yeux brillent, mais ils sont fixes : l'amateur interdit, qui ne trouve ni fiction ni réalité, détourne sa vue

d'un cadavre coloré qui ment sans faire illusion, et du spectacle de ces yeux qui regardent sans voir; en un mot, le faux enchanteur qui s'est passé d'art sans atteindre la nature a fait le miracle en sens inverse. Le sculpteur et le peintre ont animé la toile et amolli le marbre, et lui, il a raidi les chairs, figé le sang et glacé le regard.

Quant aux productions dramatiques, il ne doit y avoir de fiction que sur les temps et les lieux; tout le reste doit être vrai, c'est-à-dire d'une illusion complète.

L'historien et le romancier font entre eux un échange de vérités, de fictions et de couleurs, l'un pour vivifier ce qui n'est plus, l'autre pour faire croire ce qui n'est pas.

Le poète épique mêle le merveilleux à l'action et au récit. On peut s'expliquer par là pourquoi l'épopée n'emprunte jamais avec autant de succès que la tragédie les grands personnages de l'histoire. Ce ne sont pas seulement des passions et des événements, ce sont des merveilles qu'on attend d'elle; et, quand l'épopée ne peut agrandir ni les faits ni les hommes, son impuissance la dégrade aux yeux de l'imagination. D'ailleurs, la gloire d'un héros épique est tellement réversible au poète qui le crée en le chantant que, dans l'*Iliade,* ce n'est point Achille, c'est plutôt Homère qui est grand. Mais César ne reflète pas son éclat sur Lucain, et Lucain

n'ajoute pas à l'éclat de César. Que faire d'un personnage si plein et tellement inséparable de sa gloire qu'on ne peut ni l'augmenter ni la partager?

Le goût triomphe surtout dans la séparation des genres. Si c'est un grand art, dans les affaires, de distinguer ce qui doit être écrit de ce qui doit être dit, c'est aussi un grand signe de goût en littérature; et le discernement qui sépare ce qui peut être en vers de ce qui doit être en prose n'est pas d'une moindre importance.

Ce qui distingue encore le goût de l'esprit, du talent et même du génie, c'est qu'il ne se laisse jamais éblouir; il préfère Virgile à Lucain et Racine à Voltaire, par la raison qu'il aime mieux les jours et les ombres que l'éclat et les taches.

Enfin le goût viole quelquefois les règles, comme la conscience les lois, et c'est alors qu'il se surpasse lui-même; mais ces cas sont rares. Situé entre les témérités de l'imagination et les timidités du jugement, c'est à lui à se défier des offres de l'une et des conseils de l'autre.

Les gens du monde confondent toujours l'esprit avec le génie des idées, et cela doit être. L'esprit, étant le nom le plus universel du sentiment, est souvent pris, comme l'âme, pour l'homme tout entier; on dit : les *grands* et les *petits esprits*, les *esprits ordinaires* et les *esprits extraordinaires*, et

d'un homme sans esprit qu'il est un *pauvre esprit;* enfin on oppose l'âme au corps et l'esprit à la matière. Il suffit donc, pour confondre l'esprit avec le génie, d'ôter à l'un et d'ajouter à l'autre. En leur supposant des idées plus ou moins vastes et des conceptions plus ou moins profondes, on aura tour à tour l'homme d'esprit et l'homme de génie, un esprit étendu et un esprit borné; mais il n'est pas permis de confondre l'esprit ou le génie des idées avec le talent.

Il y a cette différence entre ces deux présents de la nature que l'esprit, à quelque degré qu'on le suppose, est plus avide de concevoir et d'enfanter, le talent plus jaloux d'exprimer et d'orner. L'esprit s'occupe du fond, qu'il creuse sans cesse; le talent s'attache à la forme, qu'il embellit toujours : car, par sa nature, l'homme ne veut que deux choses, ou des idées neuves ou de nouvelles tournures; il exprime l'inconnu clairement pour se faire entendre, et il relève le connu par l'expression pour se faire remarquer. L'esprit a donc besoin qu'on lui dise : *Je vous entends,* et le talent : *Je vous admire.* Il est donc vrai que c'est l'esprit qui éclaire, et que c'est le talent qui charme. L'esprit peut s'égarer, sans doute, mais il craint l'erreur; au lieu que le talent se familiarise d'abord avec elle et en tire parti, car ce n'est pas la vérité, c'est une certaine perfection qui est sans objet, et les varia-

tions, si déshonorantes pour l'esprit, étonnent si peu le talent que, dans le conflit des opinions, c'est toujours la plus brillante qui l'entraîne : d'où il résulte que l'esprit a plus de juges, le talent plus d'admirateurs, et qu'enfin, après les passions, le talent est dans l'homme ce qui tend le plus de pièges au bon sens.

Ce n'est pas qu'il y ait beaucoup de gens d'esprit sans un peu de talent, ni beaucoup de grands talents sans quelque dose d'esprit ; je parle seulement de la partie dominante dans chaque homme. Mais il y a généralement plus d'esprit que de talent en ce monde : la société fourmille de gens d'esprit qui manquent de talent.

L'esprit ne peut se passer d'idées, et les idées ne peuvent se passer de talent : c'est lui qui leur donne l'éclat et la vie. Or les idées ne demandent qu'à être bien exprimées, et, s'il est permis de le dire, elles mendient l'expression. Voilà pourquoi l'homme à talent vole toujours l'homme d'esprit : l'idée qui échappe à celui-ci, étant purement ingénieuse, devient la propriété du talent qui la saisit.

Il n'en est pas ainsi de l'écrivain à grand talent : on ne peut le voler sans être reconnu, parce que, son mérite étant dans la forme, il appose son cachet sur tout ce qui sort de ses mains. Virgile disait qu'on arracherait à Hercule sa massue plutôt qu'un vers à Homère.

L'esprit, qui trouve l'or en lingots, ajoute aux richesses du genre humain ; mais le talent façonne cet or en meubles et en statues qui ajoutent à nos jouissances, et sont à la fois, pour nous, sources de plaisirs et monuments de gloire. On peut rendre heureusement les pensées des philosophes : ils ne craignent pas la traduction, qui tue le talent. L'homme qui n'aurait strictement que de l'esprit ne laisserait que ses idées ; mais l'homme à talent ne peut rien céder de ce qu'il fait : il a, pour ainsi dire, placé ses fonds dans la façon de ses ouvrages, On dirait, en effet, que les idées sont des fonds qui ne portent intérêt qu'entre les mains du talent.

Mais ce qui fait précisément sa puissance, c'est d'exprimer d'une manière neuve et piquante les pensées les plus communes, car les pensées de cet ordre se composent des sensations premières, souvent répétées, fondées sur le besoin, fortifiées par l'usage, et par conséquent fondamentales dans l'homme.

La différence du talent à l'esprit entraîne aussi pour eux des conséquences morales. Le talent est sujet aux vapeurs de l'orgueil et aux orages de l'envie ; l'esprit en est plus exempt. Voyez, d'un côté, les poètes, les peintres, les acteurs, et, de l'autre, les vrais penseurs, les métaphysiciens et les géomètres. C'est que l'esprit court après les secrets de la nature, qu'il n'atteint guère ou qu'il n'atteint que pour mieux se mesurer avec sa propre faiblesse ;

tandis que le talent poursuit une perfection humaine dont il est sûr, et a toujours le goût pour témoin et pour juge : de sorte que le talent est toujours satisfait de lui-même ou du public, quand l'esprit se méfie et doute de la nature et des hommes. En un mot, les gens d'esprit ne sont que des voyageurs humiliés qui ont été toucher aux bornes du monde, et qui en parlent, à leur retour, à des auditeurs indifférents, qui ne demandent qu'à être gouvernés par la puissance ou charmés par le talent.

Leur différence influe encore sur leur destinée. Les hommes qui adorent et idolâtrent la puissance caressent le talent ; mais ils ne rendent pas, à beaucoup près, le même culte aux grands esprits : ils sentent que l'or et le pouvoir se communiquent en personne, et que le talent multiplie leurs jouissances, mais que le génie des idées, semblable au soleil, ne nous prête que son éclat, sans rien perdre de sa substance : d'où résulte cette vérité, que souvent l'envie auprès des grands et des riches se change en flatterie, et en haine auprès du génie qui se contente d'éclairer sans émouvoir.

Mais c'est surtout pour les talents futiles que le monde prodigue ses faveurs et s'épuise en applaudissements. Tout est de glace pour l'homme qui pense et qui redresse les idées de son siècle : c'est que celui-ci ne donne que de la fatigue et humilie la médiocrité, quand le danseur ou le mu-

sicien ne donnent que du plaisir et n'humilient que leurs rivaux; car ce ne sont pas les artistes, mais les arts, qui sont frères. Le talent ne craint donc que le talent; l'esprit a le genre humain pour antagoniste.

Cependant, il faut le dire, l'envie pardonne quelquefois l'éclat du style à un grand homme qui n'a pas le don de la parole, parce que, s'il paraît dans le monde et qu'il y montre de l'embarras ou de la disgrâce, il a l'air d'un enchanteur qui a perdu sa baguette, et on se félicite de son malheur : on en jouit, comme le hibou d'une éclipse. Mais l'homme qui porte son talent avec lui afflige sans cesse les amours-propres : on aimerait encore mieux le lire, quand même son style serait inférieur à sa conversation. Que sera-ce donc s'il tient le double gouvernail du cabinet et du cercle?

Ces petites iniquités sont d'autant plus remarquables que le véritable esprit rend justice à tous les genres de mérite. Comment pourrait-il persécuter ce qu'il aime et troubler la source de ses jouissances? Il ne faut pas des sots aux gens d'esprit comme il faut des dupes aux fripons.

Disons-le à la gloire du génie et de la vertu, toute nation a deux sortes de représentants : ceux de sa puissance et ceux de son mérite. Les premiers ne la représentent qu'un temps, les seconds la représentent éternellement; les premiers empruntent

d'elle leur éclat, elle tire le sien des seconds. Les uns la protègent ou la tyrannisent avec ses propres forces; les autres la couvrent de leurs rayons et lui prodiguent les fruits de leur génie. Enfin les premiers ne lui trouvent que des ennemis dans les peuples environnants; les seconds lui concilient le respect du monde, et n'ont pour ennemis que ceux du genre humain et de sa félicité.

Observons, en terminant ces réflexions, qu'il y a deux espèces d'hommes à talent : ceux qui, s'exerçant sur la matière, se passent aisément d'esprit, comme les sculpteurs, les peintres, les musiciens et les danseurs ; et ceux qui s'exercent sur la parole, comme les poètes et les orateurs. Ceux-ci gagnent presque toujours de l'esprit et des idées au commerce des mots. On peut les comparer aux artistes qui ont pour eux la limaille et les débris des précieux métaux qu'ils façonnent.

Maintenant, pour réunir les deux objets du parallèle, il faut convenir qu'il en est de l'esprit, et surtout du talent, comme de la puissance en amour. Les esprits et les talents ordinaires n'ont de puissance que par intervalles; mais les grands esprits et les grands talents sont presque toujours en puissance.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DU TOME PREMIER

	Pages
NOTICE SUR RIVAROL ET SES OUVRAGES	1
DE L'UNIVERSALITÉ DE LA LANGUE FRANÇAISE. Sujet proposé par l'Académie de Berlin en 1783	1
DISCOURS SUR L'HOMME INTELLECTUEL ET MORAL	83
MAXIMES ET PENSÉES, ANECDOTES ET BONS MOTS. . . .	233

4053. — Paris. — Imp. Hemmerlé, Petit et Cie 3-24.

874.65
R6180
v.1

Oe
R

24011